BOSTON MEDICAL LIBRARY
in the Francis A. Countway
Library of Medicine ~ *Boston*

SYSTEME
PHYSIQUE ET MORAL
DE
LA FEMME,
OU
TABLEAU PHILOSOPHIQUE
de la Conſtitution, de l'Etat organique, du Tempérament, des Mœurs, & des Fonctions propres au Sexe.

Par M. ROUSSEL, *docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier.*

Fœminarum verò virtus eſt, ſi ſpectetur corpus, pulchritudo; & ſi animus, temperantia & ſtudium operis. . . . .
ARISTOT. Rhetoric. Lib. I. c. 5.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXV.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

PRÉFACE

LE ſujet dont il s'agit ici, eſt bien éloigné d'être épuiſé ; & quand il le ſeroit, on y reviendroit encore. On y ſera ſouvent ramené par un mouvement dont on ne démêlera pas toujours la nature : on croira peut-être ne céder qu'au deſir de trouver la vérité, lorſqu'on ne fera que donner le change à un penchant plus agréable. Si j'ai été la dupe d'une pareille foibleſſe, voici du moins les motifs apparents qui me l'ont déguiſée.

Le réſultat approfondi de mes

lectures, ne m'a jamais présenté qu'un amas confus d'observations, de réflexions, de maximes relatives à la constitution de la femme, vraies pour la plupart, mais répandues dans différents ouvrages dans lesquels il n'étoit parlé de la femme que d'une maniere accessoire, ou dans lesquels elle n'étoit envisagée que sous quelque point de vue particulier. Si d'un côté les philosophes ont bien observé le moral, d'un autre, les médecins ont bien développé le physique, du moins autant qu'il est possible. Il eût été seulement à desirer que ces derniers se fussent un peu plus arrê-

tés sur la constitution générale de la femme, & n'eussent point paru la regarder comme un être semblable en tout à l'homme, excepté dans les fonctions particulieres qui caractérisent le sexe. Ces fonctions paroissent avoir absorbé toute leur attention; & si sur cet objet ils ne nous ont pas procuré toutes les connoissances qu'on eût pu attendre de leurs recherches, il faut s'en prendre au soin trop jaloux que la nature a pris de nous cacher la vérité, ou à l'insuffisance des moyens qui nous ont été donnés pour la découvrir.

Dans tous ces livres de méde-

cine, où l'on se propose d'exposer la nature & l'état de l'homme sain, & connus sous le nom de physiologies, on ne fait ordinairement mention de la femme que lorsqu'on vient à parler du flux menstruel, de la génération, & de l'excrétion du lait. Dans les traités des maladies des femmes, on se borne à une simple exposition des parties qu'on croit être le siege accoutumé des affections de ce sexe. Enfin les accouchements donnent lieu d'examiner la conformation du bassin, & celle des parties qu'il renferme. Mais toutes ces connoissances solitaires représentent les membres sé-

parés d'un corps, *disjectæ membra poëtæ*, qu'il falloit réunir, pour leur donner l'unité, l'enſemble & l'accord néceſſaires à un tout. J'ai cru que ce corps auroit tous les traits convenables, ſi, à des conſidérations ſur la conſtitution fondamentale de la femme, qui en compoſeroient le tronc, on prenoit la peine de lier, pour en former les membres, toutes les notions détachées & particulieres que nous avons ſur les fonctions du ſexe. C'étoit le ſeul moyen d'avoir la phyſiologie ou le ſyſtême phyſique de la femme.

D'ailleurs, cette méthode de rapporter à un centre commun

tous les objets de nos connoiſſances, qui ont quelque rapport entr'eux, eſt, comme chacun ſçait, de la plus grande utilité pour en augmenter le nombre, comme pour en faciliter l'uſage. Pluſieurs notions, qui ſe tiennent enſemble, & qui aboutiſſent toutes à un même point, n'occupent dans notre eſprit que la place d'une idée; ce qui doit ſoulager beaucoup notre incapacité naturelle, & ſuppléer juſqu'à un certain point aux bornes étroites de l'entendement humain. Il en réſulte auſſi cet avantage, que lorſqu'on a beſoin de rappeller quelqu'une de ces notions, elle ſe

préſente accompagnée de toutes celles avec qui elle a quelque liaiſon. Chacune d'elles forme un tableau qui met ſous nos yeux une grande quantité d'objets à la fois, & ſemble par-là multiplier les richeſſes de notre eſprit; au lieu que l'abondance même d'idées trop éloignées & trop difficiles à rapprocher, équivaut à une ſtérilité réelle.

On me ſçaura peut-être gré d'avoir reſſerré & offert, ſous un même point de vue, les connoiſſances que nous avons relativement à la conſtitution phyſique de la femme. Mais l'ouvrage eût été encore bien imparfait, le

point qui pouvoit le rendre intéreſſant eût été oublié, ſi je n'euſſe en même temps conſidéré le rapport qu'ont avec cette conſtitution les mœurs, le caractere & les inclinations particulieres au ſexe. En me bornant au premier objet, je ſerois peut-être parvenu à produire une belle ſtatue; mais plus on en auroit admiré les proportions, plus on eût ardemment deſiré, comme Pigmalion, que le ſentiment vînt en développer les reſſorts, & y répandre ces graces, cette fraîcheur & cet éclat qui ne peuvent être que le fruit de l'impulſion facile & libre de la vie. Pour prévenir un ſouhait

ſi légitime, jai fait enſorte que ma ſtatue fût animée; c'eſt-à-dire qu'après avoir conſidéré la femme par ſon côté phyſique, je l'ai examinée par ſon côté moral.

En cela j'ai, ſans doute, rappellé la médecine à ſes véritables droits. J'ai toujours été perſuadé que ce n'eſt que dans ſon ſein qu'on peut trouver les fondements de la bonne morale, & que ſi rien peut conduire la médecine à ſa perfection, on devra cet avantage à l'attention qu'on aura de ne perdre jamais de vue ce reſſort intérieur qui régit les êtres animés. Les anciens médecins n'ont peut-être pas été aſſez

convaincus de cette vérité. Voilà vraiſemblablement pourquoi il y eut ſi peu de relation entre ces derniers & les anciens philoſophes. C'eſt peut-être auſſi la raiſon qui fait que dans leurs recherches ils ſe ſont trouvés les uns & les autres conduits à des réſultats qui ne ſont pas toujours juſtes. Il a dû être difficile aux uns d'évaluer exactement les facultés morales de l'homme, ſans connoître l'influence qu'a ſur elles ſon organiſation phyſique: les autres ont dû faire bien des faux pas, en ſe préoccupant trop des cauſes matérielles des maladies, & en ne conſidérant pas aſſez la

liaiſon que la plupart des dérangements de notre corps ont avec les affections de notre ame.

Parmi les philoſophes modernes, il y en a deux qui paroiſſent principalement avoir ſenti la néceſſité de faire marcher de front ces deux genres de connoiſſances. L'un eſt Deſcartes, & l'autre Monteſquieu. Le premier, en donnant au méchaniſme plus d'extenſion qu'il n'en doit avoir, & en voulant plier les êtres organiſés aux principes généraux dont il s'étoit ſervi pour expliquer la formation & l'arrangement de l'univers, a fait en médecine les mêmes écarts qu'il a

faits dans la phyſique. Quelques vérités (*a*), qui s'élevent du ſein même de ſes erreurs, atteſteront du moins que ce grand homme a porté ſes regards ſur l'art de guérir. Monteſquieu, moins empreſſé de rapporter les effets qu'il examinoit, à des principes généraux, s'eſt plus attaché à conſidérer les cauſes particulieres qui les produiſent, & s'eſt ſervi quelquefois heureuſement du flambeau de la médecine, & de quelques-unes des vérités qu'elle four-

(*a*) Il a dit que ſi l'on pouvoit trouver quelque moyen de rendre les hommes plus ſages & plus ingénieux, ce ne ſeroit que dans la médecine.

nit, pour pénétrer dans les sombres détours du cœur humain, & découvrir la base profonde sur laquelle porte la législation des différents peuples. D'autres philosophes se sont plus ou moins étayés des principes de cette science. Quoiqu'elle fournisse à M. Rousseau les armes mêmes qu'il emploie pour la combattre, les idées de ce philosophe y prennent quelquefois ces couleurs fortes que les vérités scientifiques prêtent toujours à l'éloquence. La *Théorie des Sentiments agréables* est une fleur que M. de Pouilly a dérobée à la médecine; & les médecins se féliciteront toujours

que M. de Buffon ait daigné parer des richeſſes de ſon ſtyle les connoiſſances brutes, mais précieuſes, qu'il en tire quelquefois.

Si des philoſophes qui ont fait de la morale le principal objet de leurs méditations, ont cru devoir connoître l'organiſation phyſique de l'homme; quelques médecins n'ont pas cru pouvoir donner à leurs connoiſſances médicinales de baſe plus ſolide que la morale. Parmi les médecins modernes, Stahl eſt celui qui a le plus inſiſté ſur le moral, lorſqu'il a développé les cauſes de nos affections corporelles. En faiſant de l'ame le principe de tous nos

mouvements vitaux, il a renverſé la barriere qui ſéparoit la médecine & la philoſophie. D'après ſes dogmes, il n'eſt plus permis d'être médecin ſans connoître le jeu des paſſions, l'influence des habitudes, & la différence qu'il y a entre une machine active & dont tous les mouvements ſont ſpontanés, & une machine mue par un enchaînement de reſſorts inanimés. Son ſyſtême doit à jamais laver les médecins des imputations de matérialiſme, dont l'ignorance maligne de leurs ennemis les a quelquefois chargés, ou auxquelles la légéreté imprudente de quelques-uns d'en-

tr'eux peut avoir donné lieu. Si ſon ſyſtême eſt le plus orthodoxe, il eſt auſſi le plus vrai, le plus ſimple & le plus conforme aux faits. On a dit qu'il ſemble n'être qu'une extenſion des principes d'Hipocrate.

Stahl auroit, ſans contredit, ſubjugué toute la médecine, ſi, plus complaiſant pour ſes lecteurs, ou plus zélé pour ſa réputation, il eût pris le ſoin de polir ſes ouvrages, & d'y répandre ces agréments dont la vérité même à ſi ſouvent beſoin (*a*); & ſur-tout s'il

(*a*) Stahl, d'abord profeſſeur en médecine dans l'univerſité de Hall, & enſuite médecin de Frédéric II, roi de Pruſſe, eſt regardé

se fût trouvé dans une position aussi avantageuse que Boerhaa-

---

comme le fondateur d'une école très-célebre. Des causes que nous aurons un jour occasion de développer, ont empêché la plupart des médecins d'en connoître à fonds les principes. Les ouvrages de quelques médecins François les ont fait seulement pressentir. Quelques dissertations de Stahl, traduites ou citées dans différents écrits, ont fait desirer à tous ceux qui ont le goût de la vraie médecine, d'être à portée d'approfondir les ouvrages de ce médecin extraordinaire, auquel on croit que la chymie seule doit ses fondements, mais auquel la médecine doit peut être encore davantage. Cette raison nous a déterminés à faire un extrait en françois, & accompagné de remarques critiques, de tous les ouvrages de Stahl, relatifs à la médecine. Il formera un corps complet qui embrassera toutes les parties de cette science. La plus grande partie de cet

ve. Il vivoit dans un temps où ce dernier jettoit à la hâte les fondements d'une réputation qui devoit reſſembler à ces fortunes prodigieuſes acquiſes par le commerce, & qu'un événement contraire vient renverſer un inſtant après. Les Hollandois, comme on l'a déja remarqué, la ſecondoient & la ſoutenoient, comme un fonds qu'ils étoient intéreſſés à faire valoir; & ſi des marchands qui portoient le nom de Boerhaave juſqu'aux extrémités du monde, étoient les inſtru-

---

ouvrage, intéreſſant par ſon ſujet, verra inceſſamment le jour, ſi des raiſons particulieres ne viennent ſuſpendre nos travaux.

ments les plus propres à étendre ſa célébrité, on conviendra du moins qu'elle auroit pu avoir des garants plus ſolides & moins ſuſpects.

Maintenant il n'y a plus d'illuſion; les avantages d'un ſtyle précis & élégant ne peuvent plus racheter, dans les ouvrages de Boerhaave, les erreurs auxquelles ils ont pendant quelque temps ſervi de voile. La raiſon, délivrée du preſtige qui lui en avoit impoſé, n'y découvre aucun grand principe; tout y porte ſur des petits reſſorts déſunis ou mal aſſemblés; c'eſt un édifice formé de cailloutage que la moindre

ſecouſſe ébranle. La Faculté de Médecine de Montpellier, qui voit, depuis quelques années, combien ſes fondements ſont ruineux, tâche d'en éloigner ſes candidats, avec le ſoin charitable qu'on auroit pour des paſſants en danger d'être écraſés par une maiſon prête à s'écrouler. Si ce zele opere quelque bien, on le devra ſur-tout aux lumieres de MM. Venel, Lamure, Barthez. M. Fouquet, médecin très-diſtingué de la même faculté, nous a auſſi, dans ſon article *Senſibilité* de l'Encyclopédie, & dans ſon excellent Traité ſur les Pouls organiques, ouvert

la route à de nouvelles vérités. Un des plus célebres médecins de la Faculté de Paris, M. de Bordeu, qui a le premier préparé cette révolution, eſt auſſi celui qui aura contribué de la maniere la plus efficace à la conſommer, par des ouvrages qui lui aſſurent une gloire immortelle.

Beaucoup d'autres médecins de la Faculté de Paris ont de même ſecoué le joug d'une autorité qui captivoit les eſprits ſans les éclairer. La ſagacité active de M. Gardane, le diſcernement profond de M. Robert, la ſage pénétration de M. Roux, & de feu M. Vandermonde, ſon eſtima-

ble prédéceſſeur dans la rédaction du *Journal de Médecine*, ne devoient pas naturellement s'accommoder d'une médecine noyée dans les vuides raiſonnements d'une méchanique incertaine, où les effets ſont toujours rapportés à des cauſes douteuſes ou controuvées; appuyée ſur des explications verſatiles qui font que l'ignorance trouve plus ſouvent, dans un babil aiſé, des moyens pour amuſer ou tromper les malades, que des reſſources pour les guérir. Ils concourent tous, avec autant de ſuccès que de ſçavoir, à établir un plan de médecine plus ſimple, plus lumineux,

mineux, plus *ſpiritualiſé*; car la ſenſibilité qui en doit faire la baſe, en exclut à jamais l'appareil compliqué des moyens phyſiques ſur leſquels les médecins méchaniciens & les diſciples de Boerhaave l'avoient échafaudée; ils paroiſſent y ſubſtituer une logique attentive à conſidérer ce que le moral & le phyſique peuvent l'un ſur l'autre, & à ne pas chercher toujours dans des cauſes éloignées & matérielles, la raiſon de certaines affections qui tirent leur ſource des ſeules erreurs de la nature, ou des mouvements irréguliers de la vie.

C'eſt d'après ces idées, ſans doute, que M. le Camus, médecin de la même faculté, nous a donné la *Médecine de l'Eſprit*, ouvrage qui renferme des vérités utiles, mais étouffées par la redondance exceſſive d'une érudition ſuperflue. L'auteur ſemble s'y être plus occupé à faire voir qu'il connoiſſoit les idées des autres, qu'à bien préſenter les ſiennes. Il n'auroit pas dû renoncer au goût général de ſa patrie, pour prendre celui de quelques médecins étrangers, dont les productions volumineuſes & inabordables par l'affectation ridicule & fatiguante avec laquelle

on y entaſſe les citations, ſont deſtinées à occuper une place conſidérable dans les bibliotheques, mais condamnées à n'être jamais lues.

J'ai fait un eſſai des mêmes principes ſur la conſtitution de la femme. Stahl m'a ſouvent ſervi de guide. Lorſque j'ai voulu appliquer ſa théorie des tempéraments à celui des femmes, j'ai vu avec plaiſir qu'elle s'y plioit naturellement. Ce qu'il appelle le tempérament ſanguin, m'a paru être le plus propre & le plus commun à ce ſexe. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit ſuſceptible de toutes les autres eſpeces de tempéra-

ment ; mais, comme je m'étois proposé de présenter la femme dans l'état de parfaite santé, & comme le tempérament sanguin réunit le plus souvent cet avantage, & celui de la beauté, je me suis fixé à celui-là : ainsi que les peintres qui, parmi les objets de toute espece qui s'offrent à leurs yeux, s'attachent de préférence à ceux qui leur retracent le mieux la belle nature.

Les connoissances que nous devons à M. de Bordeu sur le tissu cellulaire, m'ont aussi fourni quelques-unes des principales pieces dont j'ai composé ce tempérament par excellence, & el-

les s'y ſont enchâſſées avec la même facilité. C'eſt de-là ſur-tout que j'ai tiré la différence ſenſible des formes qui diſtinguent les organes de la femme d'avec ceux de l'homme, en laiſſant néanmoins penſer qu'il peut très-bien y avoir une différence primitive qui ſerve de fondement à la premiere. J'ai encore fait uſage des principes de cet auteur, lorſque j'ai traité des excrétions qui ſont particulieres au ſexe, c'eſt-à-dire de la menſtruation & du lait.

J'ai cru devoir dire quelque choſe de cette fonction qui eſt fondée ſur le concours des deux ſexes, & à laquelle l'un & l'au-

tre ſont déterminés par le beſoin de ſe reproduire, ainſi que de la maniere dont la nature a voulu que la femme participât à cet acte. Comme, dans celle-ci, la beauté eſt devenue un des principaux mobiles qui y pouſſent l'homme, elle a dû naturellement entrer dans mes diſcuſſions. Si les médecins penſoient que cela n'eſt point de leur reſſort, ce ſeroit ſoi-même reſſerrer les bornes de ſon propre domaine. Quant au ſecret de la reproduction de l'eſpece, elle eſt encore l'objet des conjectures incertaines des philoſophes & des médecins. Auſſi tout ce que j'ai pu

faire, c'eſt d'en propoſer quelques-unes, & d'en combattre quelques autres.

Dans le chapitre ſur le terme de l'accouchement, je me ſuis arrêté ſur une queſtion qui a fait le ſujet d'une grande diſpute entre pluſieurs médecins de la faculté de Paris. Je me ſuis décidé pour le ſentiment qu'a ſoutenu M. Petit, ſans adopter tout-à-fait la maniere dont il l'a ſoutenu. J'ai vu que dans cette diſpute on avoit abuſé de la comparaiſon qu'on y fait, entre le développement des productions végétales, & celui de l'enfant dans la matrice. La diſtinction

importante que M. de Buffon établit entre ces deux classes d'êtres, m'a paru propre à fixer les idées là-dessus. La plupart des opinions ne roulent le plus souvent que sur des jeux d'esprit, de pures idées métaphysiques qui, n'ayant aucune influence sur la réalité des choses, ni aucun rapport avec les objets qui touchent immédiatement à notre bien-être, peuvent être soutenues sans entêtement, & réfutées sans aigreur. Telle est la question des naissances tardives, lorsqu'on n'y considere qu'un écart très-rare dans la marche ordinaire de la nature, & qui, étant très-difficile à

conſtater, ne doit rien changer dans l'ordre établi de la ſociété.

Il n'en eſt peut-être pas de même des abus introduits par cet art, preſque inconnu chez les anciens, qui, ſous prétexte d'aider la nature à produire des hommes, les empêche quelquefois lui-même de voir le jour, en voulant tenter ce qu'elle feroit mieux que lui; qui énerve dans les femmes, par la molleſſe & par l'inutile longueur des précautions, l'inſtinct qui ſeul les mettroit en état de s'en paſſer; enfin qui, par un uſage auſſi indécemment que légérement répété, du miniſtere des hommes auprès des

femmes, affoiblit & anéantit à la longue le ſentiment qui pare le plus le ſexe. J'ai fait quelques réflexions ſur cet art prétendu, dans le chapitre qui traite de l'accouchement naturel.

Je termine le tableau par cette fonction qui n'en eſt pas moins un devoir naturel pour les femmes, quoique la plupart d'entr'elles aient pris le parti de s'en diſpenſer, & ſoient parvenues à la faire regarder comme une faveur de leur part lorſqu'elles veulent s'y aſſujettir, je veux dire l'allaitement. Lorſque la femme s'eſt acquittée de cette fonction, qui eſt une de celles qui la diſ-

tinguent ſpécialement de l'homme, ſa tâche eſt finie. Après avoir donné la vie à un nouvel être, elle lui a donné la force de la conſerver lui-même. Tout ce que la nature avoit fait de particulier pour la femme, n'étoit que pour la conduire là : lorſqu'elle y eſt arrivée, le plan de la nature eſt rempli.

organisation, mais destinés à y coopérer par des moyens particuliers & propres à chacun. La différence de ces moyens constitue le sexe, dont l'essence ne se borne point à un seul organe, mais s'étend, par des nuances plus ou moins sensibles, à toutes les parties; de sorte que la femme n'est pas femme seulement par un endroit, mais encore par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée.

Il est cependant un temps où ces nuances sont nulles ou imperceptibles. L'homme & la femme, dans les premieres années de la vie, ne paroissent point, au premier aspect, différer l'un de l'autre : ils ont à peu près le même air, la même délicatesse d'organes, la même allure, le même son de voix. Assujettis aux mêmes fonctions & aux mêmes besoins, souvent confondus dans les mêmes jeux dont on amuse leur enfance, ils n'excitent dans l'ame du spectateur, qui les contemple avec

plaisir, aucun sentiment particulier qui les distingue; ils ne lui paroissent tous les deux recommandables que par cette tendre émotion qu'excite toujours en nous la vue de l'innocence jointe à la foiblesse. Indifférent & isolé, chacun d'eux ne vit encore que pour lui-même; leur existence, purement individuelle & absolue, ne laisse encore appercevoir aucun des rapports qui doivent dans la suite établir entr'eux une dépendance mutuelle.

Cet état équivoque ne subsiste pas long-temps; l'homme prend bientôt des traits & un caractere qui annoncent sa destination; ses membres perdent cette molleſſe & ces formes douces qui lui étoient communes avec ceux de la femme: les muscles, qui sont les principaux instruments de la force animale, font disparoître ou rendent plus denſe, par leurs contractions réitérées, le tissu muqueux qui rempliſſoit leurs interſtices & les éner-

voit (*a*); ils acquierent par-là plus de saillie, & tendent à donner à chaque

(*a*) Le tissu muqueux ou cellulaire, qu'on n'a jamais si bien connu que dans ce siécle, & sur-tout que depuis la publication de l'ouvrage de M. de Bordeu sur cette matiere, est une espece de toile qui enveloppe tous les organes, qui forme une partie de leur substance, qui leur sert de lien & de moyen de communication; de sorte qu'il est lui-même une espece d'organe universel. Ce tissu ou cette matiere cellulaire, ainsi appellée, parce qu'elle est composée d'une infinité de cellules qui communiquent entr'elles, se trouve en plus ou moins grande quantité, plus ou moins développé dans chaque sujet; & cette différence en met non-seulement beaucoup dans la forme & l'habitude extérieure des personnes du même sexe, mais elle forme encore un des caracteres essentiels & généraux qui distinguent les deux sexes. Ce tissu, qui quelquefois n'a pas plus de consistance que de la gelée, & ressemble à une matiere muqueuse, est, comme toutes les autres parties, animé par la sensibilité, ou par ce qu'on appelle le mouvement tonique qui lui donne le ressort & l'action.

organe une forme plus décidée. Ce n'eſt plus bientôt le même individu ; la teinte rembrunie de ſon viſage, & ſa voix devenue plus grave & plus forte, annoncent en lui un ſurcroît de vigueur néceſſaire au rôle qu'il va jouer : la timidité de l'enfance a fait place à un inſtinct qui le porte à braver les périls ; il ne craint rien, parce qu'un ſang bouillant qui s'agite dans ſes vaiſſeaux, & qui cherche à franchir (*a*) les digues qui le retiennent, lui fait croire qu'il peut beaucoup. Sa taille haute, ſa démarche fiere, ſes mouvements ſouples & aſſurés, ſes nouveaux goûts, ſes nouvelles idées, enfin tout retrace en lui l'image de la force, & porte l'empreinte du ſexe qui doit aſſervir & protéger l'autre.

(*a*) Les jeunes gens, ſur-tout les jeunes garçons, ſont ſujets à des hémorragies exceſſives du nez & de la poitrine. STAHL. *Diſſert. de Morbis ætatum.*

La femme, en avançant vers la puberté, semble s'éloigner moins que l'homme de sa constitution primitive. Délicate & tendre, elle conserve toujours quelque chose du tempérament propre aux enfants. La texture de ses organes ne perd pas toute sa mollesse originelle. Le développement que l'âge produit dans toutes les parties de son corps, ne leur donne point le même degré de consistance qu'elles acquierent dans l'homme. Cependant, à mesure que les traits de la femme se fixent, on apperçoit dans sa forme, dans sa taille & dans ses proportions, des différences dont les unes n'existoient point, & les autres n'étoient point sensibles. Quoiqu'elle parte du même point que l'homme, elle se développe néanmoins d'une maniere qui lui est propre; de sorte que, parvenue à un certain âge, elle se trouve peut-être avec étonnement pourvue de nouveaux attributs, & sujette à un ordre de fonctions étranger

à l'homme, & jusqu'alors inconnu à elle-même ; enfin, il se découvre en elle une nouvelle chaîne de rapports physiques & moraux, qui devient pour l'homme le principe d'un nouvel intérêt propre à l'attirer vers elle, & pour elle une source de nouveaux besoins. Ces rapports, du côté du physique, sont en partie le résultat des modifications du tissu cellulaire, qui acquiert de l'expansion dans les organes destinés à marquer spécialement le sexe, tandis qu'il s'affaisse ou se resserre dans les autres parties ; & un des effets les plus marqués de ce changement, c'est de rendre plus sensibles les proportions naturelles des piéces qui forment la charpente du corps. Nous allons examiner quelles sont les particularités que ces piéces offrent aux yeux des anatomistes, pour jetter ensuite successivement les regards sur les autres parties qui entrent dans la structure de la femme.

CHAPITRE II.

Des Parties solides qui servent de base au corps de la Femme.

ON convient généralement que les parties qui servent d'appui & de fondement à la machine humaine, c'est-à-dire les os (*a*), ont moins de vo-

(*a*) On sent qu'une discussion sur l'origine des os seroit ici étrangere à notre objet. Nous les considérons tout formés. M. de Bordeu attribue leur formation à un adossement successif des lames du tissu cellulaire, & cette opinion a pour elle toutes les probabilités qui suffisent en médecine pour établir une vérité. Nous en userons de même à l'égard de toutes les autres parties; nous les regarderons comme distinctes du tissu cellulaire, quand même il seroit vrai que cette substance en formât la base. Il ne s'agiroit alors que de la maniere dont elle y est organisée. On ne considere pas non plus ici les os comme sensibles, parce qu'ils ne se montrent tels que dans des circonstances qui les éloignent plus ou moins de leur état naturel.

lume & de dureté dans la femme que dans l'homme : auſſi la taille moyenne de celui-ci eſt-elle de deux à trois pouces plus haute que celle de l'autre, & on ſçait que ſes membres ſont capables de porter de bien plus grands fardeaux que ceux de la femme.

Les différences les plus remarquables, par rapport aux os, dans les deux ſexes, ce ſont celles que préſentent les os qui compoſent la partie inférieure du tronc, & celles qu'offrent les clavicules qui en terminent la partie ſupérieure. Parmi les premiers, ceux qu'on appelle *innominés*, & qui forment le baſſin avec le concours de l'os *ſacrum* & du *coccix*, ont dans la femme plus de convexité en dehors, & contribuent, par une plus grande courbure, à lui donner plus de capacité. Les os du *pubis*, qui en forment la partie antérieure, ſe touchent par un plus petit nombre de points que dans l'homme, & fuient obliquement en dehors, pour

augmenter l'eſpace qui eſt entr'eux & le *coccix*, c'eſt-à-dire l'extrémité inférieure de la partie poſtérieure du baſſin. On avoit cru que les os du *pubis* n'étoient unis que par un cartilage ſouple & mobile, qui leur permettoit de s'écarter dans les accouchements laborieux : cette opinion, établie ſur l'idée d'un beſoin ſuppoſé, a été démentie par un examen plus exact ; & il eſt à préſent reconnu que ces os ne ſont pas plus mobiles dans la femme que dans l'homme.

La convexité des os *innominés* fait que les *fémurs*, ou les os des cuiſſes, ſe trouvent plus éloignés l'un de l'autre ; car ceux-ci s'articulent, comme on ſçait, avec les premiers. Cet éloignement des os des cuiſſes doit augmenter la largeur des hanches. Il s'enſuit auſſi que les muſcles auxquels ces os ſervent de point d'appui, ſe trouvant par-là moins comprimés par leur contact réciproque, ont une plus grande liberté

de s'étendre ; ce qui fait que, toutes choſes étant d'ailleurs égales, les cuiſſes des hommes ſont plus grêles que celles des femmes.

Les clavicules au contraire ſont plus droites & moins courbes dans la femme que dans l'homme ; de ſorte que la poitrine & les hanches ſont dans une raiſon inverſe dans les deux ſexes, & que ſi les hanches de la femme ſont moins circonſcrites que celles de l'homme, celui-ci, à ſon tour, a la poitrine plus large & plus évaſée que la femme. Quoique ces rapports varient dans chaque individu, les ſculpteurs & les peintres, en déterminant les belles proportions du modele idéal & conventionnel qui les guide dans leurs imitations, les ont réduits à des meſures, fixes qu'ils ont moins puiſées dans la nature, comme le dit M. de *Buffon* (a), que dans une obſervation approfondie des effets

(a) Hiſt. nat. tom. 4, pag. 322, édit. in-12.

de l'art. Nous ne nous arrêterons point ſur ces détails plus importants pour eux que pour les médecins ; nous nous contenterons ſeulement d'admirer l'attention qu'a la nature de préparer de loin les inſtruments qui doivent ſervir à l'exécution de ſes deſſeins, & de marquer ſur les éléments mêmes des êtres qu'elle produit, les uſages qu'elle doit en tirer. Cette forme particuliere qu'elle prend ſoin de donner aux os de la femme, prouve que la différence des ſexes ne tient pas ſeulement à quelques variétés ſuperficielles, mais qu'elle eſt le réſultat peut-être d'autant de différences qu'il y a d'organes dans le corps humain, quoiqu'elles ne ſoient pas toutes également ſenſibles. Parmi celles qui ſont aſſez frappantes pour ſe laiſſer appercevoir, il y en a dont les uſages & la fin ne ſont pas bien déterminés. Tiennent-elles eſſentiellement au ſexe ? ou ſont-elles une ſuite néceſſaire, mais indifférente, de la diſpo-

tion méchanique des parties principales qui le conſtituent, comme dans les boſſus, la courbure de l'épine du dos entraîne toujours un certain dérangement des autres parties, qui leur donne à tous un air de reſſemblance? Dans le premier cas, l'anatomie, plus perfectionnée qu'elle ne l'eſt, pourroit peut-être nous apprendre quelles ſont, dans la ſtructure du corps, les conditions les plus avantageuſes pour remplir, de la maniere la plus parfaite, les fonctions du ſexe; & par la même raiſon elle parviendroit peut-être auſſi à connoître quel eſt l'état des organes le plus favorable aux fonctions de la vie. Car, quoique la vie paroiſſe s'attacher à toutes les formes, elle ſe maintient plus dans les unes que dans les autres. Les productions monſtrueuſes vivent plus ou moins, mais celles qui le ſont extrêmement périſſent bientôt. Ainſi l'anatomie, auſſi éclairée qu'elle peut l'être, ſeroit à même de décider juſqu'à

quel point on peut être monſtrueux, c'eſt-à-dire s'écarter de la conformation particuliere à ſon eſpece, ſans perdre la faculté de ſe reproduire, & juſqu'à quel point on peut l'être, ſans perdre celle de ſe conſerver. Dans le ſecond cas, elle viendroit peut-être à bout de connoître ſi bien les rapports des parties, & les différents réſultats des changements qu'elles peuvent ſubir dans leur poſition reſpective, qu'en voyant l'état des unes, on pourroit juger de l'état des autres, comme en géométrie, lorſqu'on connoît un côté & deux angles d'un triangle, on connoît néceſſairement les deux autres côtés. Mais l'étude de l'anatomie ne paroît pas même encore avoir été dirigée ſur ce plan.

CHAPITRE III.

De la nature des Parties ſolides & ſenſibles qui compoſent les organes de la Femme.

LEs parties molles qui entrent dans la conſtitution de la femme, c'eſt-à-dire les vaiſſeaux, les nerfs, les fibres charnues, tendineuſes, ligamenteuſes, & le tiſſu cellulaire qui leur ſert de lien commun, ſont auſſi marqués par des différences qui laiſſent entrevoir les fonctions auxquelles la femme eſt appellée, & l'état paſſif auquel la nature la deſtine. Elles ſont plus grêles, plus petites (*a*), plus déliées

(*a*) Ce caractere eſt aſſez commun & aſſez général pour qu'on ait lieu de croire qu'il eſt l'effet d'une diſpoſition originelle, & que s'il y a des hommes petits & des femmes grandes, cela dépend moins de la forme conſtitutive des organes, que de la quantité plus ou moins grande de ſubſtance muqueuſe qui s'y

& plus ſouples que celles dont le corps de l'homme eſt compoſé. On auroit beau dire que la délicateſſe de ces parties eſt, dans les femmes, un effet de leur éducation ou de leur maniere de vivre; ces cauſes peuvent bien y influer, & Hippocrate l'avoue (*a*); mais il y a une différence radicale, innée, qui a lieu dans tous les pays & chez tous les peuples. S'il en eſt où les femmes, ſoit par la nature de leurs occupations, ſoit par celle du climat, aient une conſtitution forte & robuſte, celle des hommes, dans ces lieux, l'eſt encore davantage. Il eſt donc vraiſemblable que la diſpoſition des parties qui compoſent le corps de la femme, eſt déterminée par la nature même, & qu'elle ſert de fonde-

---

trouve interpoſée, ou de la nature des cauſes extérieures qui en empêchent ou favoriſent le développement.

(a) *De Mulier. morb. Lib. I, pag. 218, édit. Foëſii.*

ment au caractere phyſique & moral qui la diſtingue.

Il eſt certain que le ſexe de la femme l'aſſujettit à des révolutions qui peut-être bouleverſeroient tous ſes organes, s'ils offroient une trop forte réſiſtance. Certaines parties de ſon corps ſont expoſées à ſouffrir des diſtenſions, des chocs & des compreſſions conſidérables (*a*). Si une partie qui eſt diſtendue avoit trop de reſſort & d'élaſticité, l'action du corps qui la diſtend réagiroit contre quelque organe eſſentiel, & y ſuſpendroit l'influence de la vie. Lorſqu'une partie eſt comprimée, les humeurs, arrêtées dans leur cours, s'altéreroient bientôt, ſi les parties voiſines ne leur préſentoient des vaiſſeaux flexibles, toujours prêts à les recevoir. Il étoit donc néceſſaire que

(*a*) L'état forcé de certains organes pendant la groſſeſſe, & ſes impreſſions encore ſubſiſtantes après l'accouchement, en ſont une preuve trop inconteſtable.

les organes de la femme fuſſent d'une ſtructure qui les rendît propres à céder à l'impulſion des cauſes qui peuvent agir fortement ſur eux, & à ſe ſuppléer réciproquement, lorſque leurs fonctions reſpectives ſont dérangées. La nature, dans l'homme, ſemble ſurmonter les obſtacles qui la gênent, par la force & par l'activité; dans la femme, elle ſemble ſe ſouſtraire à leur action, en leur cédant. Si la force eſt eſſentielle à l'homme, il ſemble qu'une certaine foibleſſe concoure à la perfection de la femme. Cela eſt encore plus vrai au moral qu'au phyſique: la réſiſtance irrite le premier; l'autre, en cédant, ajoute l'apparence d'une vertu à l'aſcendant naturel de ſes charmes, & fait par-là diſparoître la ſupériorité que la force donne à l'homme.

Il eſt vraiſemblable que les éléments des parties qui conſtituent le corps de la femme, ont une organiſation particuliere, de laquelle dépendent l'élégan-

ce des formes (*a*), la légéreté des mouvements, & la vivacité des sensations qui caractérisent son sexe. Outre cette organisation particuliere des parties

(*a*) Il n'est personne qui ne distingue à l'œil, le bras ou la jambe d'une femme d'avec le bras ou la jambe d'un homme. Cette différence s'étend vraisemblablement aussi à toutes les parties qui se dérobent à la vue. Il seroit à souhaiter que les anatomistes, qui ont agité tant de questions vaines, qui se sont si souvent livrés à des recherches futiles, & qui se sont chargés de nous exposer jusqu'au plus petit organe, jusqu'à la plus petite fibre, & quelquefois même d'en imaginer, voulussent aussi nous apprendre les raisons de cette différence. C'est à eux à déterminer si elle est fondée sur la forme primordiale des parties, ou sur la disposition subséquente & accidentelle du tissu cellulaire, qui entoure & pénetre leur substance. En attendant leur décision, nous adoptons conjecturalement la premiere idée : peut-être qu'un jour, en poussant leurs tentatives aussi loin qu'il est possible de les pousser, & en portant leurs regards attentifs d'une partie à une autre, ils parvien-

conſtitutives de la femme, il eſt naturel de penſer que le tiſſu cellulaire qui les embraſſe toutes (*a*), & qui eſt en plus grande quantité chez elle que dans l'homme, en abreuvant continuellement ces parties de l'humeur qui flotte en tout ſens dans ſes cellules, doit auſſi modifier leur ſtructure & leur ſenſibilité ; mais c'eſt lui ſur-tout qui donne aux membres de la femme ces ſurfaces uniformes & polies, cette rondeur, & ces contours gracieux que ceux de l'homme ne peuvent & ne doivent point avoir. Des maſſes de ce tiſſu, diverſement diſtribuées, rempliſſent les cavités & les enfoncements qui choqueroient la vue, ôtent aux articulations ce qu'elles ont de raboteux

dront à découvrir le terme où finit le ſexe, & à fixer le point où la femme ceſſe d'être femme, & celui où elle commence à être homme.

(*a*) M. de Bordeu, *Recherches ſur le Tiſſu muqueux.*

& d'inégal, adouciſſent le paſſage d'un organe à un autre, & vont former le relief qu'on remarque dans certaines parties, telles, par exemple, que la partie antérieure de la poitrine. On diroit que dans la femme la nature à tout fait pour les graces & pour les agréments, ſi on ne ſçavoit qu'elle a eu un objet plus eſſentiel & plus noble, qui eſt la ſanté de l'individu & la conſervation de l'eſpece. C'eſt ainſi que dans toutes ſes opérations la beauté naît d'un ordre qui tend au bien, & qu'en ne voulant faire que ce qui eſt utile, elle fait néceſſairement en même temps tout ce qui plaît.

CHAPITRE IV.

Des Effets immédiats qui paroiſſent dériver de l'organiſation des Parties ſenſibles de la Femme (a).

SANS pouvoir déterminer l'influence préciſe que l'organiſation de ces parties a dans le caractere & dans les fonctions de la femme, on peut néan-

(a) Un écrivain de ce ſiécle, qui regarde l'eſprit comme le réſultat de la ſeule éducation, & qui exclut l'organiſation du nombre des cauſes qui peuvent le modifier, nie auſſi que la différence organique ſur laquelle le ſexe eſt fondé, puiſſe avoir aucune influence ſur la maniere de ſentir & de penſer, parce que quelques femmes ſe ſont élevées au-deſſus du commun des hommes, & qu'il a exiſté des Saphos & des Hipparchies; comme il ſoutient que le climat n'influe point ſur le caractere & la légiſlation des peuples, parce qu'on a vu de bonnes & de mauvaiſes loix chez des nations qui ſe trouvent ſur la même latitude; que la vigueur du corps n'a aucun

moins assurer que la plûpart des attributs physiques & moraux qui lui sont propres y tiennent plus ou moins, ainsi que la disposition particuliere

---

rapport avec celle de l'esprit, parce que Paschal & Pope étoient d'une constitution foible & maladive ; qu'enfin le génie est exempt des altérations de l'âge, parce que M. de Voltaire a le privilege singulier de faire de belles tragédies à celui de quatre-vingts ans. Comme nous n'avons à défendre l'honneur d'aucune hypothese, nous ne sçaurions avoir égard à ces exemples particuliers ; mais nous nous en tiendrons aux probabilités qui résultent des faits généralement & constamment observés. Nous croyons par conséquent qu'un François a plus d'esprit qu'un Samoïede ; que si quelques personnes valétudinaires montrent quelque force de génie, elles en montreroient encore davantage si elles se portoient bien ; qu'à quatre-vingts ans on radote encore plus communément qu'on ne fait de bonnes pieces dramatiques ; & qu'enfin la différence des sexes peut bien en mettre dans l'esprit & dans le caractere, parce que des instruments différents doivent produire des effets différents.

qu'elle ſemble avoir à certaines maladies; car celles-ci ne dépendent en partie que d'un plus ou moins grand degré d'intenſité dans les mouvements eſſentiels à l'état de ſanté, & ces mouvements ſont toujours relatifs à la nature des organes qui les exécutent.

La mobilité ſinguliere qu'on obſerve dans les organes de la femme, eſt une ſuite néceſſaire de leur petiteſſe. Quel que ſoit le principe qui donne l'impulſion aux corps vivants, ils ſuivent, dans les mouvements qu'ils en reçoivent, à peu près les mêmes loix que les corps inanimés. Les mouvements vitaux, dans les premiers, paroiſſent s'exécuter avec une rapidité inverſe de la groſſeur de l'animal. Les arteres du bœuf ne battent que trente-cinq fois, tandis que celles de la brebis battent ſoixante fois (*a*) : le pouls des femmes eſt plus petit & plus rapide que celui

(a) *Vitet. med. veterin. tom. 2, pag. 526.*

des

des hommes (*a*). Pline dit que la nature a plus d'énergie, lorſque la ſphere de ſon activité eſt plus bornée (*b*) ; & que ce que les animaux d'une grande maſſe gagnent en force, ils le perdent en agilité & en fineſſe.

De ce que les femmes ont à mouvoir de moindres maſſes que les hommes, il s'enſuit qu'elles doivent les diriger mieux ; que, leurs mouvements étant plus faciles & plus prompts, elles ont plutôt appris l'uſage de leurs facultés. On ſçait qu'en général elles ont une plus grande facilité de parler que les hommes. Un homme de lettres aſſez célebre remarque que depuis la naiſſance du théâtre en France, il ſeroit aiſé de compter un plus grand nombre d'actrices que d'acteurs d'un mérite ſupérieur. Il attribue cette dif-

(*a*) Bordeu, *Recherches ſur le Pouls*, p. 6.

(b) *Nuſquàm magìs quàm in minimis tota eſt natura.* Hiſt. nat. *Lib. 11. c. 2.*

férence à l'avantage qu'ont les femmes du côté de la ſenſibilité. Son opinion peut être vraie à cet égard. Il ſe peut auſſi qu'en elles l'organe de la voix, plus flexible & plus propre à toute ſorte de mouvements, ſe prête auſſi avec plus de facilité aux accents des paſſions, & à toutes les inflexions de la modulation théatrale. Enfin les femmes excellent dans peu de temps dans tous les arts qui ne demandent que de l'adreſſe, parce que cette qualité dépend d'une ſucceſſion rapide d'idées & de mouvements, que l'organiſation de leur ſexe leur rend plus aiſée.

Une autre qualité phyſique concourt encore à rendre plus mobiles les parties ſenſibles de la femme; c'eſt ce degré de molleſſe qui leur eſt particulier, & qui, depuis Hippocrate (*a*), a été généralement reconnu par tous les mé-

(a) *Mulierem variore & molliore carne eſſe quàm virum cenſeo.* Lib. I, de Mulier. morbis.

decins. Quoique l'eſſence de la ſenſibilité ne conſiſte, ni dans le chaud, ni dans le froid, ni dans le ſec, ni dans l'humide, il eſt cependant manifeſte, par l'exemple des tempéraments & par celui des climats, qu'elle tient à ces qualités phyſiques. Dans les uns & dans les autres, la ſenſibilité varie ſelon la conſtitution du corps ou de l'air; & on remarque qu'elle ne jouit jamais mieux de toute la plénitude de ſes droits, que lorſque une humidité modérée, & telle qu'elle ſe trouve dans les enfants & dans les femmes, prête à leurs organes, ſans trop les énerver, toute la ſoupleſſe dont ils ſont ſuſceptibles.

Une certaine foibleſſe doit être l'effet combiné de cette derniere diſpoſition unie à des organes d'une médiocre maſſe. Plus ſenſible que robuſte, plus mobile que capable de moûvoir, la femme poſſédera donc toutes les qualités vitales dans le degré le plus

exquis (*a*), mais avec des forces physiques très-bornées; de maniere que son existence consistera plus en sensations, qu'en idées & en mouvements corporels.

On pourroit croire qu'une constitution dans laquelle la femme est en butte à toutes les impressions des objets extérieurs, qui donne plus d'aptitude pour sentir que de moyens pour se soustraire à l'action des causes sensibles, doit être peu favorable au bonheur: mais si on considere que les causes physiques de nos maux sont en très-petit nombre, & que leur véritable source est dans les affections de notre ame qui les perpétue par le souvenir, ou les multiplie par la crainte; on

(*a*) Le mot *Eve*, en hébreu, signifie *vie*. Les Grecs donnoient aussi quelquefois aux femmes des noms propres à désigner en elles un degré éminent de sensibilité, ou du moins une grande facilité à émouvoir celle des hommes. *Psyché*, en grec, veut dire *ame*.

verra que la femme, en qui la variété même des ſenſations s'oppoſe à leur durée, & qu'elle ſauve de cette opiniâtreté de réflexion qui fait le tourment de tant d'êtres penſants, eſt peut-être moins éloignée que l'homme de la félicité que comporte la nature humaine.

C'eſt à cette diſpoſition qui rend les organes de la femme plus actifs que forts, & qui leur donne plus de ſenſibilité que de conſiſtance, qu'elle doit cette fineſſe de tact & cette pénétration qui conſiſtent à ſaiſir dans les objets qui la frappent rapidement, une infinité de nuances, de choſes de détail, & de rapports déliés qui échappent à l'homme le plus éclairé. On prétend, il eſt vrai, que cette même ſenſibilité qui lui fait appercevoir un grand nombre d'objets, eſt ce qui l'empêche de les bien voir, & de fixer aſſez longtemps ſon eſprit ſur une idée, pour pouvoir connoître toutes les autres

idées qui viennent s'y réunir; que la difficulté de se dérober à la tyrannie des sensations, l'attachant continuellement aux causes immédiates qui les produisent, ne lui permet point de s'élever à la hauteur convenable pour les embrasser toutes d'une seule vue; que par cette précipitation qui s'élance au-delà de la vérité, ou par cette inconstance qui se lasse bientôt de la poursuivre, deux défauts inséparablement attachés à la complexion de la femme, elle est moins susceptible que l'homme de ces hautes conceptions d'un esprit qui sçait atteindre au niveau de la nature & remonter à la source des êtres. On dit aussi que son imagination, plus vive que soutenue, se prête peu à ces expressions vraies & pittoresques qui sont le sublime des arts d'imitation, & que, plus capable de sentir que de créer, elle reçoit plus facilement dans son ame les images des objets, qu'elle ne peut les reproduire; qu'enfin cette

tournure d'esprit qui fait qu'elle se conduit presque toujours par des idées particulieres, s'oppose en elle aux vues plus vastes de la politique, & à ces grands principes de morale qui s'étendent à tous les hommes (*a*).

Il n'est pas douteux que cette foiblesse, que nous avons dit caractériser les organes de la femme, ne lui interdise les efforts de cette contention d'esprit qui est nécessaire à l'étude des sciences abstraites, même pour s'y égarer; & que son imagination trop mobile, & peu capable de garder une assiete permanente, ne la rende peu propre aux arts qui dépendent de cette faculté de l'ame: mais aussi c'est de cette foiblesse que naissent ces sentiments doux & affectueux qui constituent le

(*a*) Si on veut voir des idées plus étendues & mieux exprimées, on peut jetter les yeux sur le tableau énergique & élégant que M. Thomas a tracé des mœurs & du caractere des femmes dans les différents siécles.

principal caractere de la femme; c'eſt du ſentiment de ſon impuiſſance qu'elle tire cette diſpoſition à s'identifier avec les malheureux, cette pitié naturelle qui eſt la baſe des vertus ſociales. C'eſt pourquoi les qualités de la femme, ſans avoir le même éclat qu'ont les talents ſupérieurs qu'on admire dans l'homme, & dont l'effet le plus ſenſible eſt de nourrir ſouvent en lui un orgueil ſauvage & triſte, ſont d'un plus grand uſage dans la ſociété. Tout le monde convient que les femmes ont une morale plus active, & que celle des hommes eſt plus en ſpéculation. Les premieres font ſouvent le bien que les derniers ne font que projetter. Ceux-ci s'occupent des maux poſſibles, ou qui ſont répandus ſur la ſurface du globe, tandis que les autres ſoulagent les malheurs réels qui les environnent. Enfin ſi les vertus des femmes ſont moins brillantes que celles des hommes, elles ſont peut-être d'une utilité plus immédiate & plus continue.

Il en eſt de même de leurs talents. Ceux de l'homme ſont plus propres à lui donner une haute opinion de ſon eſpece ; ceux de la femme contribuent encore plus au bonheur qu'ils ne flattent la vanité. Si on aime quelquefois à errer avec le premier dans les régions déſertes & inacceſſibles qu'habite le génie ; la difficulté de ſoutenir longtemps un état peu fait pour notre foibleſſe, nous fait retomber, encore avec plus de plaiſir, dans la ſphere ordinaire où la nature nous a placés, & que la femme embellit par des qualités qui ſont toujours de miſe, & qui font toujours le charme de tous les moments.

Les paſſions, dans tous les êtres animés, répondent aux moyens que la nature leur a donnés pour les ſatisfaire. Qu'on examine toutes les eſpeces d'animaux, on verra que chez eux le moral ſe rapporte conſtamment au phyſique, la colere & la cruauté marcher

toujours avec la force, & la timidité être toujours le partage de la foibleſſe. A quoi ſerviroit à la femme une audace que ſon impuiſſance démentiroit à chaque inſtant? La témérité ſied mal, lorſqu'on a à peine la force néceſſaire pour ſe défendre. Les paſſions douces ſont les plus familieres à la femme, parce qu'elles ſont les plus analogues à ſa conſtitution phyſique. L'attendriſſement, la compaſſion, la bienveillance, l'amour, ſont les ſentiments qu'elle éprouve & qu'elle excite le plus ſouvent; & chacun ſent qu'une bouche faite pour ſourire, que des yeux tendres ou animés par la gaieté, que des bras plus jolis que redoutables, & un ſon de voix qui ne porte à l'ame que des impreſſions touchantes, ne ſont pas faits pour s'allier avec les paſſions haineuſes & violentes.

La douceur eſt ſi généralement propre aux femmes, que cette diſpoſition morale ſe trouve auſſi dans les perſon-

nes d'un autre ſexe, dont les traits & la conformation extérieure ont quelque rapport avec ceux de la femme. On remarque que les hommes d'une conſtitution délicate & molle, tiennent beaucoup des goûts & du caractere des femmes. Cela n'eſt pas ſurprenant: les animaux qui ont quelque conformité de ſtructure avec l'homme, ſemblent ſe rapprocher un peu de lui par leurs mœurs & par leurs inclinations; & ceux qui ont entr'eux des reſſemblances corporelles, ſe reſſemblent auſſi plus ou moins par leur inſtinct (*a*). Ainſi, ſoit que les attributs extérieurs & matériels qui diſtinguent les animaux ſoient l'ouvrage ou l'empreinte des mouvements intérieurs du principe

(*a*) Voyez *les Caracteres des Paſſions*, par M. de la Chambre, médecin ordinaire de Louis XIII; ouvrage qui contient beaucoup de choſes intéreſſantes ſur cette matiere, & dont un auteur célebre de ce ſiécle a emprunté beaucoup d'idées ſans le citer.

actif qui les anime, soit que ce principe soit forcé de régler ses mouvements & ses actions sur la nature & la conformation de leurs organes, il est certain qu'il y a un rapport constant entre le caractere moral de chaque être sensible, & la constitution physique, l'air & l'habitude extérieure de son corps.

Dans ce que nous disons ici des qualités morales de la femme, nous n'avons égard qu'à ce qui paroît dériver immédiatement de son organisation matérielle. Car on ne doute point que l'éducation, les mœurs sociales, & une infinité de circonstances, ne puissent altérer de mille manieres, & même effacer presque le caractere primitif que la nature lui a donné; il n'en est pas moins vrai qu'en général les femmes sont & doivent être naturellement douces & timides.

Cependant ces qualités ne les exemptent pas des atteintes de la colere qui

y eſt directement oppoſée ; elle eſt même quelquefois aſſez vive chez elles, parce qu'elle tient en même temps à leur ſenſibilité phyſique, & à cette fierté que les hommages & les prévenances continuelles des hommes doivent néceſſairement entretenir en elles. Mais il eſt aiſé de s'appercevoir, par le contraſte frappant que forment les mouvements impétueux de cette paſſion avec la foibleſſe ordinaire de leur ſexe, avec combien de déſavantage elles ſortent de leur état naturel. Leurs traits, plus mobiles que ceux des hommes, ſe déplacent plus aiſément ; & l'altération qui en réſulte dans leur figure, en les rendant difformes, ne parvient pas même à leur donner un air plus terrible. La même foibleſſe qui fait que leur colere eſt peu redoutable pour les autres, fait auſſi qu'elle eſt moins dangereuſe pour elles-mêmes. On a obſervé qu'elle a des ſuites plus funeſtes dans les hommes que dans les femmes. Elle a ſou-

vent, dans les premiers, déterminé les paroxyſmes des maladies chroniques, produit des icteres, des engorgements de viſceres. Quoique les femmes ne ſoient pas tout-à-fait exemptes de ces accidents, la flexibilité de leurs organes ſemble les en mettre plus à l'abri.

Aucun état de l'ame ne quadre mieux avec cette flexibilité d'organes, que le caprice, qui conſiſte dans le paſſage bruſque d'un ſentiment à un autre ſentiment tout oppoſé. La ſenſibilité, qui eſt une ſuite naturelle de cette organiſation, en livrant les femmes aux impreſſions d'un plus grand nombre d'objets, doit produire néceſſairement dans leur eſprit une foule de déterminations, qui ſont à chaque inſtant détruites l'une par l'autre. Quand il ne rebute point par ſon excès, le caprice ajoute peut-être un certain piquant aux autres qualités qui font le mérite eſſentiel du ſexe. Il produit du moins une certaine variété

d'idées qui plaît toujours. La Bruyere dit que *le caprice eſt, dans les femmes, tout proche de la beauté pour être ſon contre-poiſon.* Il eſt vrai que le caprice eſt peut-être en elles une arme qui ſert à déconcerter quelquefois les eſpérances préſomptueuſes, & la contenance trop triomphante de l'homme ; & que dans la loi de l'attaque & de la défenſe, établie par la nature entre les deux ſexes, c'étoit le plus sûr moyen de faire valoir le plus foible, & d'entretenir dans le plus fort une illuſion qu'une volonté trop décidée de la part du premier auroit entiérement détruite. Il falloit réprimer des deſirs pour les rendre plus vifs ; ils ſe ſeroient éteints, ſi on y eût oppoſé une réſiſtance dont il n'eût pas été facile de prévoir la fin. Par le caprice, qui n'eſt qu'une détermination momentanée, le but n'eſt reculé que pour être mieux atteint.

En continuant d'analyſer ainſi les affections particulieres à chaque ſexe,

on verroit peut-être que celui qui ſemble fait pour avoir tous les goûts & pour en changer continuellement, a dû ſe plier avec moins de facilité que l'autre, à des inſtitutions qui lui montrent un objet excluſif dans lequel il eſt obligé de concentrer tous ſes ſentiments, qui tendent à enchaîner une volonté toujours fugitive, & à fixer ce que tant de choſes concourent à rendre ſi mobile. La nature, qui ne devoit pas prévoir nos arrangements civils, s'étoit contentée de faire les femmes aimables & légeres, parce que cela ſuffiſoit à ſes vues (*a*). Le même intérêt qui a voulu

(*a*) Il falloit bien que l'amour fût vif chez les femmes, mais il n'étoit pas néceſſaire qu'il fût en elles conſtant dans ſon objet. L'homme qui attaque a beſoin d'une certaine perſévérance, pour ne pas perdre le fruit de ſa pourſuite, en la faiſant ceſſer trop tôt. La femme, toujours maîtreſſe de ſe rendre, eſt sûre de ne pas manquer de vainqueur; au lieu que l'homme, incertain de vaincre, en courant

qu'il y eût une association constante entre les deux sexes, a aussi exigé d'elles des sentiments plus stables que ceux que la nature leur avoit donnés. Quoi qu'il en soit, c'est sur cette base chancelante que repose tout l'édifice de la société, & il n'est pas douteux qu'on ne doive leur tenir compte de la vertu ou de l'adresse avec laquelle elles le soutiennent.

Cette disposition d'esprit, qui fait qu'un homme est toujours lui-même, & que ce qu'il a voulu une fois il le veut toujours, est donc moins dans les femmes un effet immédiat de leur constitution physique, que le fruit d'une raison exercée. Un des effets les plus nuisibles de la lecture des romans, c'est de nous faire perdre de vue la véritable mesure avec laquelle nous devons les juger. En ne nous offrant que des modeles de constance & de fermeté,

---

d'une objet à un autre sans se fixer, courroit risque de se trouver sans conquête.

cette ſorte de livres nous familiariſe trop avec l'idée d'une perfection peu compatible avec la foibleſſe humaine ; de ſorte que chacun s'attendant à voir cette idée ſe réaliſer en ſa faveur, ſe regarde comme l'objet d'un malheur particulier, lorſqu'il vient à être détrompé. Si on jugeoit mieux de l'état naturel des choſes, une ſage indifférence prendroit peut-être la place du dépit & de la fureur, parce qu'on s'indigne rarement contre un mal commun & néceſſaire. D'ailleurs les femmes n'ont pas beſoin de toutes ces qualités imaginaires, dont les auteurs prennent ſoin de les parer ; elles ſeront toujours aſſez dangereuſes, même avec ce que notre orgueil nous fait appeller en elles *des défauts* (a).

(a) La lecture des Romans eſt encore plus dangereuſe pour les femmes, parce qu'en leur préſentant l'homme ſous une forme & des traits exagérés, elle les prépare à des

On a fait ſentir que la raiſon n'eſt point étrangère aux femmes ; nous devons ajouter que leurs affections primitives ſemblent même concourir à leur faciliter l'exercice des devoirs qu'elle preſcrit ; car ſi, d'un côté, le caractere ſenſible dont la nature les a douées les porte au bien ſans effort, d'un autre, il ſemble que la contrainte & la réſerve auxquelles elle les condamne, doivent les diſpoſer aux combats pénibles de la vertu. Mille faits atteſtent qu'elles ne ſont point incapables des actions qui demandent une grande force d'ame. L'enthouſiaſme de l'honneur leur a quelquefois fait faire ce qui n'eſt bien ſouvent dans les hommes que l'effet d'une impulſion matérielle. Ce ſentiment, qui eſt ſi propre à élever l'ame & à lui donner un reſſort indépendant

---

dégoûts inévitables, & à un vuide qu'elles ne doivent pas raiſonnablement eſpérer de remplir.

de la vigueur du corps, s'accorde très-bien avec leur imagination vive, & avec leur extrême ſenſibilité. Perſonne n'ignore qu'il a été des peuples chez leſquels les femmes étoient comme les juges naturels de tout ce qui avoit du rapport à l'honneur, & chez leſquels la crainte impoſante de leur mépris étoit le plus redoutable de tous les cenſeurs.

La plûpart des nations anciennes croyoient que les femmes avoient une relation plus intime avec la divinité que les hommes; c'étoient elles qui étoient le plus ſouvent les interpretes de ſes décrets. Il faut avouer cependant que l'opinion qui avoit introduit l'uſage de faire rendre les oracles par des femmes, comme chez les Grecs, les Juifs, les Germains & autres peuples, pouvoit bien venir moins d'un certain reſpect pour ce ſexe, que des fauſſes conjectures de l'ignorance; car le caractere de l'homme eſt toujours de ſubſtituer des erreurs aux vérités qu'il

ignore. Chez les peuples qui croyoient que la divinité daigne quelquefois se communiquer aux hommes, il étoit naturel d'attacher certains signes sensibles à la présence du dieu qui devoit parler, & ces signes durent se tirer de l'état de la personne qui en étoit inspirée. On dut croire que la divinité, renfermée dans le corps d'un homme ou d'une femme, ne pouvoit qu'y produire des mouvements extraordinaires, & lui faire une espece de violence. Aussi-tôt donc que le prêtre ou la prêtresse qui devoit lui servir d'organe ressentoit ses premieres impressions, l'agitation & le désordre s'emparoient de ses sens subjugués par une puissance irrésistible; des mouvements convulsifs, un regard effaré, & des mots échappés par élans, annonçoient que la divinité alloit s'expliquer par la bouche d'un mortel (*a*). On a dû être frappé

(*a*) La poésie, qui passoit pour être le fruit

de la conformité de ces traits, avec les symptômes qui caractérisent les maladies convulsives. Le peuple, qui en ignoroit la cause & la nature, ne manqua pas d'y supposer quelque chose de surnaturel. Il donna le nom de *maladie sacrée* à l'épilepsie qui a éminemment le caractere convulsif. Hippocrate, philosophe fait pour apprécier les opinions vulgaires, en se servant cependant de la dénomination commune, dit (*a*) que cette maladie n'a rien de plus sa-

---

d'un pareil enthousiasme, étoit une espece de divination; & le mot latin *vates*, poëte, signifie aussi devin. C'est ainsi que se sont qualifiés ceux qui ont le mieux mérité ce titre.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette soudaine horreur ?
Un dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.

Rousseau. Ode I, liv. 2.

(a) *Morbus hic nihil habet aliis morbis divinius aut sacratius, sed eandem ex quâ reliqui morbi oriuntur naturam sortitus est.* De Morbo sacro.

cré que les autres. Il ajoute dans le même endroit, qu'elle eſt plus particuliere aux perſonnes d'une conſtitution pituiteuſe. Un des points de ſa doctrine ſur celle des femmes, eſt, comme nous l'avons déja dit, que l'humide y domine; &, comme un des effets de cette diſpoſition, eſt une certaine tendance aux affections ſpaſmodiques, les femmes ont dû ſouvent retracer l'image des perſonnes agitées par le ſouffle divin, & par-là paroître plus propres que les hommes à jouer le rôle de Sibylles ou de devinereſſes. La plûpart des panégyriſtes des femmes ont abuſé de ce fait hiſtorique, qu'avec un peu plus de lumieres ou d'impartialité ils euſſent au moins regardé comme indifférent à leur objet.

La foibleſſe, & la ſenſibilité qui en eſt la ſuite, ſont donc les qualités dominantes & diſtinctives des femmes : elles ſe retrouvent par-tout chez elles; elles ſont non-ſeulement la ſource

de certaines affections morbifiques qui leur ſont plus particulieres qu'aux hommes, mais elles donnent à celles qui leur ſont communes avec eux un certain aſpect qui les différencie. Quant au moral, tout en elles prend la forme du ſentiment : c'eſt par cette regle qu'elles jugent toujours les choſes & les perſonnes. Leurs opinions tiennent peut-être moins aux opérations de l'eſprit, qu'à l'impreſſion qu'ont faite ſur elles ceux qui les leur ont ſuggérées; & quand elles cedent, c'eſt moins aux traits victorieux du raiſonnement, qu'à une nouvelle impreſſion qui vient détruire la premiere. Cette organiſation étoit ſans doute néceſſaire dans le ſexe, à qui la nature devoit confier le dépôt de l'eſpece humaine encore foible & impuiſſante. Celle-ci eût mille fois péri, ſi elle eût été réduite aux ſecours tardifs & & incertains de la froide raiſon. Mais le ſentiment plus prompt que l'éclair, auſſi vif & auſſi pur que le feu

dont

dont il émane, pouſſe une femme à travers les flammes, fait qu'elle s'élance au milieu des flots pour ſauver ſon enfant; il fait plus, il la porte à remplir avec une patience, qu'on n'admire pas aſſez, & même avec une ſorte de ſatisfaction, les fonctions les plus dégoûtantes & les plus pénibles. Seroit-il vrai, comme on l'a dit, que cet inſtinct précieux, par lequel la nature a pris ſoin de lier les hommes, s'altere & s'affoiblit à meſure que la réflexion ſe perfectionne? Enfin tel eſt le pouvoir du ſentiment ſi énergique dans les femmes, que, tout foible qu'il eſt dans les hommes, il eſt encore le plus ferme fondement de la ſociété; car les loix ne furent jamais qu'un lien précaire, que les ſophiſmes ou les artifices de l'intérêt particulier éludent preſque toujours. Cela ſuppoſé, la foibleſſe & la ſenſibilité peuvent ſervir de données pour évaluer tout ce qui a quelque rapport à ce ſexe, & réſoudre les problêmes,

ſoit phyſiques, ſoit moraux, que ſa conſtitution peut préſenter.

CHAPITRE V.

Des rapports naturels qui ſont entre les Parties ſolides & les Parties fluides du corps de la Femme, & du tempérament propre au ſexe.

APRÈS avoir expoſé la nature & les effets des parties ſolides qui compoſent le corps de la femme, & fait preſſentir les inductions qu'on en peut tirer pour parvenir à la connoiſſance des véritables affections de ce ſexe, ſoit dans l'état de ſanté, ſoit dans l'état de maladie; il eſt néceſſaire de parler du rapport des parties ſolides & ſenſibles, avec les fluides qu'elles font mouvoir.

Nous ſommes, ſur la foi de nos ſens, naturellement portés à croire que le principe d'activité qui donne le mouvement aux corps organiſés, réſide dans les

ſeules parties ſolides, & que les parties fluides ont beſoin de l'impulſion des autres pour changer de place. C'eſt auſſi des parties ſolides qu'on juge que l'être ſenſitif tire ſon caractere, regardant les humeurs comme abſolument paſſives & mortes. Il eſt vrai qu'on conçoit bien qu'un fluide animal peut avoir un mouvement inteſtin qui change la diſpoſition relative de ſes parties conſtitutives, ou par lequel certaines particules actives, telles que celles qu'on apperçoit dans pluſieurs liqueurs animales & végétales, ſe portent d'un endroit d'un fluide en un autre; mais on ne ſçauroit attribuer à la totalité de ce fluide un mouvement progreſſif ſpontané. Ce dernier mouvement ne peut avoir lieu qu'à l'aide de certains points d'appui alternatifs; & l'uſage de ces points d'appui ſuppoſe dans les parties du corps qui ſe meut, une continuité que les parties des fluides n'ont point. Car ſi elles l'avoient,

elles ne ſeroient plus fluides ; elles perdent leur être ſpécifique, lorſque quelque cauſe accidentelle les rapproche, & établit entr'elles quelque adhérence, telle que celle que le froid produit entre les parties de l'eau, ou que celle que le ſimple contact de l'air opere entre les parties du ſang extravaſé.

Ainſi les fluides, pour parcourir les différentes parties du corps, ont beſoin des ſecouſſes ſucceſſives des parties ſolides. Mais ſeroit-ce une raiſon concluante pour refuſer aux humeurs toute influence ſur la ſenſibilité ? Elles doivent devenir ſolides, en s'aſſimilant aux différents organes : on peut concevoir par conſéquent qu'elles n'ont pas toujours une égale diſpoſition à s'animaliſer ; qu'il eſt des temps où les humeurs ſont plus vitales & plus organiques que dans d'autres ; que celles des vieillards ne doivent pas l'être au même degré que celles de l'adulte & de l'enfant ; que le ſexe peut y apporter quelque

différence (*a*); & que, du ſentiment intime que la nature a ſans doute de ces différents états des humeurs, il doit réſulter diverſes modifications dans la maniere d'être générale de chaque individu. Cependant il faut avouer que nous n'avons aucun moyen sûr d'évaluer la diſpoſition des humeurs conſidérées ſous ce point de vue métaphyſique.

Une maniere de les enviſager, qui n'eſt pas moins indéterminée, c'eſt celle où l'on n'a égard qu'aux principes chymiques dont elles ſont compoſées, ou aux quatre qualités des anciens. Ceux-ci, comme on ſçait, faiſoient dépendre le tempérament de la proportion dans laquelle le chaud, le

(*a*) Notre idée ſe trouve aſſez conforme avec celle d'Hippocrate. On verra, dans le Chapitre qui traite de la génération, que ce médecin croyoit que la ſemence du mâle & de la femelle n'ont pas toujours la même énergie.

froid, le ſec & l'humide ſe trouvent mêlés dans le corps; & la diſpoſition la plus favorable ſelon eux, eſt que ces qualités ſe balancent tellement entr'elles, & que l'action de l'une modere tellement l'action de l'autre, qu'aucun ne puiſſe prévaloir. Tous les raiſonnements des phyſiologiſtes ſur ces principes, ſe bornent à une connoiſſance abſtraite qui ſeroit inutile à la pratique médicinale, quand même elle auroit un fondement réel.

Stahl (*a*) a établi ſa théorie des tempéraments ſur des rapports phyſiques plus faciles à ſaiſir; il les fait dépendre de la diverſe texture des ſolides, & des différents degrés de conſiſtance des humeurs, ou plutôt d'une certaine proportion entre les fluides, & le calibre des vaiſſeaux dans leſquels ils doivent circuler. Il dit que le tempérament ſanguin exige des ſolides d'une texture

(a) *Theoria medica vera.*

ſpongieuſe, & un ſang riche & délié qui puiſſe y couler librement. Ce tempérament ſe fait reconnoître par une figure pleine, des membres charnus & un teint fleuri. Si, avec la même conſtitution des ſolides, le ſang, au lieu de molécules actives & rouges, contient une trop grande quantité relative de molécules aqueuſes & froides, il en réſulte un tempérament phlegmatique, qu'un ton de chair lâche & une couleur pâle rendent toujours ſenſible. Selon le même auteur, le caractere moral, affecté à chaque tempérament, ſe tire de la facilité plus ou moins grande avec laquelle les humeurs circulent dans leurs vaiſſeaux, & par conſéquent de la régularité plus ou moins grande avec laquelle les fonctions vitales s'exécutent. Si elles ſe font avec aiſance, l'ame en conçoit un ſentiment de ſécurité qui ſe fait appercevoir dans toutes les actions morales de l'individu. Auſſi voit-on que ceux qui poſſedent le tempéra-

ment ſanguin, qui eſt celui où les fonctions s'exécutent avec le plus de facilité, ſont en général fort gais, décidés & francs.

Au contraire, l'exercice pénible & difficile de ces fonctions, comme dans le tempérament phlegmatique, réduit à un état d'indolence & de timidité, qu'on porte dans la conduite ordinaire de la vie. Un homme phlegmatique eſt preſque indifférent pour tout, parce qu'il ſent qu'avec des organes ſans conſiſtance, il ne peut preſque rien; car les parties aqueuſes, qui les humectent continuellement, leur ôtent le reſſort & la force néceſſaires aux grands mouvements.

La méfiance & la timidité caractériſent le tempérament mélancolique, parce que, quoique les vaiſſeaux, qui forment le tiſſu des ſolides dans ce tempérament, ſoient fort amples & d'un calibre aſſez ſpacieux, la nature craint que les humeurs, qui y ſont exceſſive-

ment épaiſſes & lentes, ne perdent leur aptitude à circuler, & ne ſubiſſent tôt ou tard un arrêt funeſte; ce qui demande de ſa part une ſollicitude continuelle, qui déborde ſur les actes extérieurs de l'individu. On reconnoît ce tempérament à une teinte rembrunie, & à une certaine maigreur occaſionnée par le reſſerrement des ſolides, & ſur-tout par l'anéantiſſement ou le rapprochement exceſſif des lames du tiſſu cellulaire.

La texture des ſolides propre au tempérament bilieux, eſt compacte & ſerrée, comme dans le tempérament mélancolique, & le calibre des vaiſſeaux y eſt moins grand; mais le ſang y étant très-fluide & très-mobile, par la grande quantité de parties ſulfureuſes qu'il contient, y circule avec rapidité; & toutes les autres fonctions s'y exécutent avec une promptitude que les perſonnes qui ont ce tempérament mettent dans toutes leurs actions. L'audace eſt

la qualité distinctive de ce tempérament ; & quoique ceux qui l'ont soient maigres, la couleur de leur visage est cependant vermeille & vive.

Cette hypothese est très-ingénieuse ; & je lui donnerois volontiers la préférence, parce qu'elle a l'avantage d'être fondée sur des rapports sensibles, & sur cette observation aussi commune que vraie, que nos goûts & nos humeurs sont, jusqu'à un certain point, subordonnés à la disposition physique de nos organes. Quel est en effet le mortel assez heureux pour n'avoir jamais senti son esprit passer par les différentes nuances & les divers degrés de sérénité qu'une atmosphere variable est susceptible d'éprouver ? pour n'avoir jamais apperçu l'influence qu'une digestion facile ou laborieuse a quelquefois sur la partie morale de notre être ? pour pouvoir enfin se détacher, pour ainsi dire, du monde sensible, & se soustraire aux orages qui agitent sa frêle machine ?

Le ſyſtême des climats, que les médecins peuvent revendiquer avec tant de juſtice, puiſqu'Ariſtote n'en a parlé qu'après Hippocrate (*a*), qui ſe trouve

(*a*) On a reproché à Monteſquieu de n'avoir pas cité Charron, qui, dans ſon livre de la Sageſſe, parle de l'influence des climats, d'une maniere aſſez détaillée. Ce reproche eſt d'autant moins fondé, que cette idée n'appartient point à ce dernier, & que lui-même n'a pas nommé les auteurs de qui il l'a empruntée. C'eſt à Hippocrate qu'elle eſt due; & la maniere dont il l'a expoſée n'eſt point un de ces textes vagues qui ſe prêtent à toutes les interprétations, & dans leſquels chacun peut trouver le ſens qu'il cherche. Voici un paſſage de ſon livre *de Aere, Aquis & Locis... Regioque ipſa (Aſia) hâc noſtrâ (Europa) mitior, & hominum mores humaniores & benigniores. Quoad autem animi ignaviam & mollitiem, cur Aſiatici Europæis minus bellicoſi exiſtant, & moribus ſint lenioribus, anni tempeſtates in cauſâ ſunt... Quam ob cauſam mihi Aſiaticorum genus ope deſtitutum videtur, quibus prætereà eorum inſtituta accedere debent. Multò enim maxima Aſiæ pars regum imperio regitur. Qui*

assez développé dans Galien (*a*), & encore plus dans un médecin moderne (*b*), dépend de ce principe incon-

---

verò suî potestatem non habent, neque sui juris sunt, sed dominis subditi; ii rerum bellicarum nullam curam habent, sed ut ne bellicosi videantur. A la molleſſe des Asiatiques que la chaleur du climat rend peu propres à la guerre, & retient dans les chaînes du despotisme, il oppose le caractere belliqueux des Sarmates, peuple d'Europe, qui habitoit une région plus froide. « Les femmes, dit-il, chez » ce peuple, vont à la guerre, montent à » cheval & tirent de l'arc; elles n'ont le droit » de se marier qu'après avoir terrassé trois » ennemis. » C'est ainsi que chez les habitants des îles Baléares, les enfants n'obtenoient leur déjeûné qu'après l'avoir fait tomber d'un lieu élevé à coups de fronde.

(a) *Quod animi mores sequantur corporis temperamentum.*

(*b*) Huarte, *Examen des Esprits.* Selon cet auteur & l'opinion commune, les peuples du Nord ne brillent point par l'éclat d'une imagination vive & féconde. L'un & l'autre sont contredits par l'écrivain dont il s'agit dans la

teſtable. Il eſt évident qu'il y a des peuples qui, par la nature du climat qu'ils habitent, ou par celle des alimens dont ils ſe nourriſſent, doivent plus pencher vers tel tempérament que vers tel autre, être par conſéquent plus ou moins courageux, plus ou moins actifs, avoir des paſſions & des beſoins que d'autres n'ont pas, &, comme ce ſont ces paſſions & ces beſoins qui néceſſitent les loix, avoir une légiſlation

---

note de la page 22, & dont le principal défaut eſt d'ériger toujours en principes des faits particuliers. Parce que le Nord aura produit un homme d'une grande imagination, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit naturellement auſſi fertile en pareils hommes que les pays du Midi. Qui oſeroit avancer que le ſol de la Provence n'a pas des qualités plus productives que la Laponie, parce qu'on auroit dans celle-ci fait venir des melons par des moyens artificiels? Peut-être que les fruits du génie, comme les orangers, y ont auſſi beſoin de fourneaux & de ſerres, c'eſt-à-dire d'efforts qui ſont moins néceſſaires dans des climats plus heureux,

relative aux circonſtances phyſiques dont ils dépendent.

La différence des tempéraments n'eſt pas ſi marquée dans les femmes que dans les hommes ; ce qui provient ſans doute en elles de l'uniformité de leurs occupations, ou, comme nous le dirons bientôt, de ce que le même eſt preſque commun à toutes. Si on examine le tiſſu des ſolides qui forment le corps de la femme, on le trouvera ſpongieux & mol ; on verra que la ſubſtance cellulaire qui en lie les parties, y eſt en plus grande quantité (*a*) que dans ceux des hommes ; & qu'en même temps qu'elle contribue en elles à l'élégance & à l'éclat des membres, elle donne à leurs vaiſſeaux la liberté de s'y diviſer en une infinité de petites ramifications,

(*a*) Voyez une Theſe ſoutenue à Montpellier, dans le mois de Juillet 1774, intitulée : *De corpore cribroſo Hippocratis, ſeu de textu mucoſo Bordevii*, page 23.

dont la ſoupleſſe obéit à la moindre impulſion.

Un pareil état des ſolides ne peut admettre que des humeurs très-fluides : des humeurs épaiſſes exigeroient des forces mouvantes plus conſidérables que celles que peuvent fournir des vaiſſeaux extrêmement déliés & flexibles. C'eſt une opinion aſſez générale, que les humeurs des femmes ont un plus grand dègré de fluidité que celles des hommes ; cette fluidité les rend capable de pénétrer juſqu'aux extrémités des plus petits conduits, au-delà deſquels les cellules du tiſſu muqueux leur offrent encore une infinité de routes ouvertes pour ſe porter de tous côtés. Un ſang bien conſtitué, mis en jeu par les forces multipliées de cette innombrable quantité de petits vaiſſeaux qui forment la ſubſtance ſolide des tempéraments ſanguins, doit naturellement avoir un cours facile & uniforme, ſe répandre également dans toutes les parties du

corps, & y former, ſelon la nature des vaiſſeaux dont elles ſont compoſées, ces teintes admirables d'albâtre & de roſe, auxquelles on tente vainement de ſuppléer par le plus groſſier de tous les artifices. Enfin, de ce rapport ſingulier des ſolides & des fluides, il doit réſulter un caractere de fraîcheur & de vie qui eſt l'annonce indubitable de la plus parfaite ſanté.

Il paroît donc que le tempérament qu'on appelle ſanguin, eſt en général celui des femmes; elles en ont les attributs; c'eſt le plus favorable à la beauté, & le plus approprié à la trempe de leur eſprit. Des fibres ſouples & faciles à émouvoir, doivent néceſſiter un genre de ſenſibilité vive, mais paſſagere, &, en rendant aiſées les différentes opérations de la nature, accoutumer l'ame à un ſentiment de confiance qui produit la gaieté. Les femmes mêlent l'enjouement aux affaires les plus ſérieuſes: ſi les chagrins font ſur

elles des impreſſions aſſez vives, leur conſtitution n'en comporte pas de durables: la même cauſe qui fait qu'elles ſentent vivement, fait qu'elles ne ſentent pas long-temps. Les ſentiments les plus diſparates ſe ſuccedent chez elles avec une rapidité qui étonne, de ſorte qu'il n'eſt pas rare de les voir rire & pleurer pluſieurs fois dans la même heure. Cette facilité de pleurer, qui leur eſt commune avec les enfants, & avec les hommes en qui des cauſes accidentelles ont fait dégénérer la ſenſibilité, & tels que ceux qui ſont atteints d'ypocondriaciſme, a ſa ſource dans le peu de conſiſtance qu'ont chez eux les organes. Nous avons dit que cette foibleſſe diſpoſe aux affections convulſives. Le rire, qui eſt particulier à l'eſpece humaine, eſt un mouvement convulſif. L'excrétion des larmes eſt l'effet d'une légere convulſion de l'organe deſtiné à ſéparer cette humeur, qui même n'eſt pas tout-à-fait exempte

de plaiſir : il ſemble que ce plaiſir ſoit un dédommagement attaché aux peines qui nous affectent ſuperficiellement. Auſſi les larmes ne ſont-elles point l'expreſſion de ces douleurs vives & profondes qui pénetrent toute la ſubſtance de notre ame. Soit qu'alors elle dédaigne ce foible ſoulagement, ſoit que l'abattement de la douleur, en ſuſpendant une partie des mouvements vitaux, & en ralentiſſant l'autre, empêche auſſi l'action néceſſaire à l'écoulement des larmes, il eſt certain que cet acte extérieur n'eſt point celui qui caractériſe les peines extrêmes que nous reſſentons. Il eſt à remarquer que celles qui nous ſont perſonnelles ſont ordinairement de ce dernier genre, & que nous pleurons rarement pour nos propres maux, à moins qu'ils ne ſoient peu conſidérables. Il ſemble que ceux d'autrui nous faſſent plus aiſément répandre des pleurs, parce que nous les ſentons moins vivement que les nôtres.

On verſe des larmes ſur les malheurs imaginaires des héros de théâtre, parce qu'ils ne produiſent en nous qu'une émotion légere : on ſe lamente, on pleure ſur la perte d'un ami ou d'un parent, préciſément parce qu'on doit bientôt s'en conſoler. Nous cherchons à nous exagérer à nous-mêmes notre douleur, par les mêmes choſes qui devroient nous avertir de ſon peu de durée & de violence; mais nous aimons une illuſion dans laquelle notre amour-propre aſpire à ſe faire honneur d'un excès de ſenſibilité que bien ſouvent nous n'avons pas, & dont les larmes ne furent jamais le véritable ſigne. Il ſeroit toutefois à deſirer que nous puſſions toujours la réduire à ce degré de modération qui ſuffit pour nous acquitter envers l'humanité, qui eſt autant & peut-être plus expreſſif que le déſeſpoir, & aſſez doux pour ſe mêler même à nos plaiſirs. C'eſt pourquoi ſi les femmes & les enfants pleurent à

la moindre occaſion, c'eſt parce que tout les affecte, mais ne les affecte que légérement.

Le tempérament ſanguin, qui, d'après ce que nous venons de dire, eſt communément celui des femmes, réunit la ſanté & la beauté dans le plus haut degré de perfection où la nature humaine puiſſe atteindre. Une ſenſibilité toujours active & vigilante, fait que toutes les parties du corps y jouiſſent d'un parfait équilibre, que l'action & la réaction entre les ſolides & les fluides s'y font avec la plus grande aiſance & la plus grande régularité, & que les parties les plus éloignées du centre de la vie y poſſedent exactement le degré d'énergie qui convient à leur deſtination. Au dedans, aucune irritation locale, aucune conſtriction ſpaſmodique, en attirant vers un endroit la ſenſibilité qui doit être répandue ſur toutes les autres parties, ne trouble cet accord & ce doux balancement qui

maintiennent les organes dans l'état respectif où ils doivent être : au dehors, des mouvements libres & dégagés, une peau souple où brille un air de fraîcheur, une humeur gaie, un esprit facile & agréable, manifestent sensiblement le bien-être général de la machine.

CHAPITRE VI.

Des Changements & des Altérations nécessaires qu'éprouve le tempérament de la Femme.

TOUT se détériore, tout change : l'univers est une scene mouvante qui n'offre qu'un enchaînement continuel de vicissitudes & de déplacements. Eclore, s'élever, décroître & périr, est une marche commune à tous les êtres ; & la nature, variée dans tout le reste, est au moins uniforme dans cet ordre.

Mais parmi ces êtres, les uns (&

ceux-là ſont le plus petit nombre) parviennent à leur fin par une gradation inſenſible, par une ſuite de changements ſucceſſifs & imperceptibles, qui nous cachent cette perſpective redoutable : les autres y ſont précipités par une pente plus ou moins rapide, par des caſcades plus ou moins bruſques; & les chocs violents qui accompagnent une chûte ſi rude, les détruiſent quelquefois avant qu'on ſe ſoit, pour ainſi dire, apperçu qu'ils exiſtoient (*a*).

(*a*) Si on voit que dans le plus grand nombre des hommes, le cours de la vie eſt interrompu, agité par des maladies de toute eſpece, qui ſont le fruit de l'intempérance, du dérangement des ſaiſons, des travaux exceſſifs dans leſquels leurs diverſes paſſions les engagent, &c. on en voit auſſi quelques-uns parvenir à une extrême vieilleſſe ſans éprouver de ſecouſſes violentes, & d'autres changements que les altérations graduelles qui ſont une ſuite inévitable du progrès de l'âge.

Notre objet n'eſt pas de conſidérer ici les altérations de ce dernier genre, qui regardent la femme; elles forment la matiere d'un traité général des maladies du ſexe, que nous réſervons pour un autre endroit: notre but eſt de fixer ici un moment la vue ſur les variations qu'éprouve le tempérament des femmes pendant le cours de leur vie, ſans que leur ſanté, proprement dite, en ſoit notablement altérée; & l'on ſent que ces variations, imperceptibles dans le détail, doivent, pour être apperçues, être conſidérées dans des époques où elles deviennent ſenſibles par leur ſomme. L'œil ne peut pas ſuivre toutes les nuances par leſquelles paſſe un arbre, depuis le moment où la chaleur féconde du printemps vient le ranimer & le rendre à la végétation, juſqu'à celui où les premieres rigueurs de l'hiver viennent le dépouiller des bienfaits dela premiere ſaiſon, & le replonger dans l'inertie & l'anéantiſſement.

Mais il eſt aiſé d'appercevoir les circonſtances les plus frappantes de ſon développement ; on ſaiſit avec d'autant plus d'avidité l'inſtant où les bourgeons commencent à entr'ouvrir l'écorce de cet arbre, & à mêler leur tendre verdure au fonds brun ou grisâtre de ſes branches, qu'on étoit las du froid repos où la nature étoit depuis long-temps enſevelie. Ils donnent le ſignal de ſon réveil ; ils annoncent que tout va revivre & prendre une face riante ; & s'ils ſont encore peu précieux en eux-mêmes, ils intéreſſent par les avantages qu'ils promettent. Notre cœur s'émeut en les voyant ; il ſemble recevoir lui-même un ſurcroît de vie, & participer à l'impulſion qui les fait naître. Cette impreſſion agréable ſe prolonge, en détournant notre vue des progrès inſenſibles qu'ils font tous les jours, juſques au moment où les feuilles, confondues avec les fleurs, viennent frapper tous nos ſens, & livrer notre ame à une douce

douce extaſe, à l'aſpect d'un concours ſingulier de beautés raviſſantes. Cet état ſe diſſipe auſſi promptement que les cauſes qui l'avoient produit; les feuilles acquierent bientôt une couleur plus foncée, & prennent une teinte moins tendre & moins touchante; les fleurs ſe terniſſent, & font place aux fruits qui doivent leur ſuccéder, & nous conſoler de leur perte. Cette troiſieme époque ouvre notre ame à un nouveau genre de ſenſations : la vivacité des premieres s'émouſſe, mais elle eſt remplacée par cette ſatisfaction moins impétueuſe & plus permanente qui accompagne une paiſible jouiſſance. On la ſavoure avec un plaiſir plus pur que vif; elle remplit l'ame ſans l'agiter. Enfin les fruits diſparoiſſent à leur tour; & ce vuide annonce que cet arbre, qui nous charmoit quelques mois auparavant par ſon agrément autant que par ſa fécondité, ne ſera bientôt qu'un tronc ſtérile. Cependant on ſe hâte de

jouir de l'ombrage imparfait qu'il fournit encore ; mais on enviſage ſa décrépitude prochaine, avec une amertume qui n'eſt adoucie que par le ſouvenir des plaiſirs paſſés que nous lui devons.

Telle eſt l'image de la femme. Quoiqu'elle change depuis ſa naiſſance juſqu'à ſon dernier moment, il n'eſt guere poſſible de s'arrêter que ſur quelques époques principales de ſa vie, auſſi remarquables par le différent caractere avec lequel elle s'y montre, que par les diverſes impreſſions qu'elle fait ſur nous dans ces différents temps.

Le moment où la femme commence à indiquer le rang qu'elle doit tenir, n'eſt pas préciſément celui où elle ſe trouve en état de payer ſon tribut à l'eſpece, & de ſeconder les vues de la nature ; on peut aiſément la diſtinguer de l'homme long-temps auparavant. Quoique les marques particulieres qui décelent ſon ſexe ne ſe montrent point encore, les traits généraux qui le caractériſent ſe

laiſſent néanmoins appercevoir aux yeux les moins attentifs. Dans les premieres années de l'adoleſcence, qui ſuivent celles où nous avons dit (*a*) qu'une identité parfaite de traits, d'allure & de fonctions, faiſoit confondre l'homme avec la femme, il eſt impoſſible de ne pas reconnoître déja dans celle-ci quelques différences qui mettent une ligne de ſéparation entr'eux. Il faut avouer que ces différences ne ſont que de légeres modifications plus faciles à ſentir qu'à déterminer; de ſorte qu'on pourroit croire que la femme ne nous ſemble alors avoir les organes délicats & tendres, que parce que ceux de l'homme ont déja acquis un ton plus ferme & plus ſolide par les exercices auxquels le goût naturel de ſon ſexe le porte. Cependant ces différences ont lieu indépendamment des divers genres de vie auxquels les deux ſexes peuvent

(*a*) Page 2.

être assujettis ; & cette derniere cause, qui n'est point générale, ne sçauroit produire un effet aussi constant que celui dont il s'agit. Quoi qu'il en soit, dans cette premiere époque, leurs organes semblent ne différer que par le degré de consistance ; car la substance muqueuse, qui doit donner à ceux de la femme les reliefs & l'empreinte caractéristique qui les distinguent, n'est point encore développée. Il seroit peut-être plus aisé de distinguer alors un jeune homme d'une jeune fille par la nature de leurs penchants, & par les premiers rayons qui s'échappent de leur ame. Les observations d'un philosophe moderne sur ce sujet sont très-justes. L'homme, selon lui, cherche à faire usage de sa force & à l'augmenter, tandis qu'un instinct tout différent excite la femme à acquérir des agréments. Une jeune fille attache du prix à la parure, & sçait que tel geste & tel attitude ne sont point indifférents pour

plaire, long-temps avant de ſe douter du motif pour lequel on veut plaire. Ce philoſophe remarque avec la même vérité, que l'eſprit des jeunes filles à un plus grand degré de fineſſe que celui des jeunes garçons. Cette différence n'eſt point l'effet de cette étourderie & de cette diſſipation ordinaires aux derniers, ou d'une préſomption qui leur faſſe dédaigner un avantage propre à ſervir de reſſource & de ſupplément à la foibleſſe de la femme; elle eſt une ſuite néceſſaire de cette même foibleſſe. La fineſſe eſt inhérente à la conſtitution de la femme (*a*); c'eſt vainement que l'homme voudroit lui diſputer cet avantage: ſi cette prétention marque peu de connoiſſances dans celui qui peut l'avoir, la témoigner à celles qui y ſont intéreſſées ſeroit le comble de la ſottiſe.

La femme parvient à peu près dans

(*a*) Page 25.

cet état, & ſans éprouver d'autre changement ſenſible qu'une augmentation dans la taille, à cette époque brillante qui eſt celle de ſon triomphe, je veux dire la puberté. Cet âge arrive plutôt pour elle que pour l'homme. Certains auteurs ont tiré la raiſon de cette différence, de la petiteſſe des organes de la femme; ils diſent qu'elle eſt plutôt propre à la génération, parce que ſes organes, étant plus petits, ſont plutôt formés; & que les molécules organiques, ou nutritives, qui ſervoient à leur formation & à leur développement, deviennent un excédent deſtiné à la reproduction. La circonſtance de la petiteſſe des organes de la femme eſt, à la vérité, favorable à cette opinion; & il eſt aſſez raiſonnable de croire que la nature ne s'occupe de l'eſpece qu'après avoir perfectionné l'individu. Mais cela n'eſt pas conſtant; cet ordre eſt tous les jours interverti. On voit fréquemment des filles nubiles qui n'ont

pas encore pris tout leur accroiſſement, & ces exceptions ſe répetent aſſez pour infirmer un ſyſtême qui n'en doit ſouffrir aucune.

Toute hypotheſe relative à l'économie animale, qui ſera fondée ſur une ſérie de mouvements & d'actions méchaniques, dont l'une doit néceſſairement amener l'autre, ſe trouvera toujours défectueuſe, lorſqu'il s'agira de faire quadrer avec elle tous les faits qui s'y rapportent; parce que, dans cette ſorte de ſyſtêmes, on oublie toujours la piece principale qui doit faire la baſe de l'édifice. Cette piece, dans les ſyſtêmes qui ont les corps organiſés pour objet, c'eſt le moral qu'on ne peut jamais perdre de vue ſans s'égarer; tous les pas qu'on fait ſans ce guide ne ſont que des chûtes. Un célebre naturaliſte de ce ſiécle convient que les raiſonnements tirés de la méchanique ordinaire, ſont inſuffiſants pour expliquer les faits que préſente l'organiſation. Il eſt forcé d'admettre *des forces*

intérieures qui y préſident. Cependant il laiſſe lui-même preſque toujours ces forces dans l'inaction, & ſemble les oublier dans les cas où il ſeroit le plus néceſſaire d'en tirer parti, pour leur ſubſtituer des raiſonnements phyſiques. *Ces forces intérieures*, que nous appellons *nature*, ſont le vrai principe de toutes les opérations animales : la nature les exécute en général dans des temps marqués ; mais elle peut y être ſollicitée ou en être detournée par différentes cauſes ; ce qui avance ou retarde alors l'époque de ces opérations. Cela a lieu par rapport à la puberté : des cauſes morales ſur-tout peuvent la rendre précoce ou tardive ; & c'eſt à ces cauſes qu'il faut rapporter la différence qu'on obſerve à cet égard entre les filles de la campagne & celles des villes. Ainſi ce fait ſeul prouve que la quantité plus ou moins grande de molécules organiques n'y a qu'une influence très-ſubordonnée.

Dans cette seconde époque où la nature travaille à mettre la femme en état de se reproduire, & à donner aux organes qui doivent servir à cette œuvre importante le degré de perfection qu'elle exige, son corps éprouve une secousse générale qui va frapper avec une force particuliere ces deux parties opposées par leur siege, & différentes par leurs fonctions, dont l'une est l'instrument immédiat de l'ouvrage de la génération, & l'autre le nourrit, l'augmente & le fortifie : alors toute la masse cellulaire s'ébranle aussi & se modifie : elle s'arrange autour de ces deux parties qu'elle rend plus saillantes, comme autour de deux centres d'où elle envoie des productions aux différents organes qui leur sont soumis. Les productions qui partent du centre supérieur, après avoir arrondi le col & lié les traits du visage, vont se perdre agréablement vers les épaules, & se prolonger vers les bras, pour leur don-

ner ces contours fins, déliés & moëlleux, qui ſe continuent juſqu'aux extrémités des mains. Les productions qui partent de l'autre centre vont modifier à peu près de la même maniere toutes les parties inférieures. Le principe actif ou la force intérieure qui opere ce développement, imprime en même temps aux humeurs un mouvement de raréfaction qui donne à toutes les parties, de la conſiſtance, de la chaleur & du coloris. Tout s'anime alors dans la femme : ſes yeux, auparavant muets, acquierent de l'éclat & de l'expreſſion : tout ce que les graces légeres & naïves ont de piquant, tout ce que la jeuneſſe a de fraîcheur, brille dans ſa perſonne. De ce nouvel état il réſulte en elle une ſurabondance de vie qui cherche à ſe répandre & à ſe communiquer. Elle eſt avertie de ce beſoin par de tendres inquiétudes, & par des élans qui ne ſont que la voix tyrannique & douce de la volupté. Pour intéreſſer puiſſamment

toute la nature à ſa ſituation, elle ſemble appeller les plaiſirs à ſon ſecours. Alors tout s'empreſſe, tout vole au-devant de la beauté, pour la ſervir & briguer le bonheur de recevoir ſes chaînes.

Lorſque le vœu de la nature eſt rempli, elle ſemble négliger les moyens par leſquels elle eſt parvenue à ſon but. La femme perd peu à peu de ſon éclat: cette fleur délicate de tempérament, qui ne marche qu'avec la premiere jeuneſſe, diſparoît comme la roſée du matin. La force expanſive, dont les organes tiroient leur coloris & leur forme ſéduiſante, diminue, ſe ralentit; & une flaccidité déſagréable ſuccéderoit à la ſoupleſſe & à la fermeté élaſtique dont ils étoient doués, ſi cet embonpoint qu'amene ordinairement l'âge adulte ne les ſoutenoit, & n'en impoſoit par un certain air de fraîcheur. Si cette nouvelle modification eſt incompatible avec la légéreté, la fineſſe de

traits, & cette taille flexible qui ſont le partage de la puberté, elle admet au moins des graces majeſtueuſes, & des agréments qui, ſans être auſſi piquants, ne laiſſent pas que de ſervir quelquefois de piege à l'amour. La nature tâche cependant d'en tirer parti, & de les faire ſervir au profit de l'eſpece: elle ranime par intervalles l'éclat de la femme; elle fait de temps en temps naître de nouvelles fleurs ſous ſes pas, pour en tirer de nouveaux fruits. Mais enfin ne pouvant plus la défendre contre les impreſſions deſtructives du temps, & la tenant quitte de tout envers l'eſpece, elle abandonne à ſon individu l'uſage des derniers moments qui lui reſtent.

La vieilleſſe, qui eſt toujours plus hative pour la femme que pour l'homme, ne ſuccede point immédiatement à l'époque où elle ceſſe d'engendrer. Il eſt encore un eſpace de temps, mais trop court ſans doute, où elle intéreſſe par un reſte d'attraits qui rappellent le ſou-

venir de ceux qu'elle n'a plus. Elle redouble d'efforts pour conserver ce reste précieux & inutile ; elle rassemble autour d'elle toutes ses machines pour arrêter les ravages du temps qui la dépouille tous les jours de quelque chose : mais si elle pousse ses soins plus loin que ne l'exige le desir légitime de faire une retraite honorable, si elle écoute trop cet instinct qui ne lui a jamais fait envisager d'autre bien que le bonheur de plaire, il est à craindre que la vieillesse, prête à fondre sur elle, ne vienne mettre dans un trop grand jour le contraste désavantageux de ses prétentions & de son impuissance.

Lorsqu'enfin cet âge, qu'un auteur appelle l'*enfer des femmes*, est arrivé, elle doit se borner à jouir des droits respectables que les fonctions qu'elle a remplies lui ont acquis : elle n'a plus rien à attendre des objets auxquels elle a dû sa principale considération ; tout est flétri, tout est détruit : l'impulsion

vitale qui animoit tous ſes organes, ſe concentre vers l'intérieur, & ſe fait à peine ſentir aux parties externes; l'embonpoint qui leur ſervoit de ſupport ſe diſſipe, & les abandonne à leur propre poids; d'où réſulte un affaiſſement général, qui défigure la femme par les mêmes choſes qui l'embelliſſoient autrefois. Parmi les débris dont elle eſt entourée, les cheveux, que l'homme perd de bonne heure, ſe montrent encore chez elle, & font voir que les organes de celle-ci ne perdent jamais tout-à-fait la flexibilité qui faiſoit leur caractere, & qu'après avoir différé en tout de l'homme, elle décline encore & vieillit à ſa maniere.

Ceux qui veulent avoir le talent d'expliquer tout, trouvent les cauſes des altérations de la vieilleſſe dans le racorniſſement exceſſif des ſolides, qui par-là perdent leur ſoupleſſe. Les mouvements, diſent-ils, deviennent plus difficiles, le jeu des organes ſe déran-

ge, & l'exercice des fonctions vitales ceſſe. Cette prétendue explication n'en eſt point une; elle n'eſt que la ſimple expoſition de la choſe. Il ne s'agit point de ſçavoir qu'on vieillit parce que les organes perdent leur flexibilité & leur action; le point eſſentiel, s'ils veulent inſtruire, ſeroit de nous apprendre pourquoi cette force intérieure, cette énergie qui nous fait croître, qui nous ſoutient, & qui nous défend contre la plûpart des maladies, ne prévient point auſſi ce dépériſſement gradué qui, après nous avoir conduits de l'enfance, à travers les illuſions agréables de la puberté, aux jouiſſances plus froides de l'âge adulte, & nous avoir fait ſentir les attentes terribles de la vieilleſſe, nous amene enfin à la décrépitude & à la mort.

CHAPITRE VII.

Des Moyens naturels qui conſervent, & des Cauſes accidentelles qui peuvent changer ou faire dégénérer le tempérament de la Femme.

LA nature a donc marqué à tous les êtres un terme vers lequel ils ſont entraînés inſenſiblement par des déperditions ſucceſſives. Quelle que ſoit la cauſe de cette dégradation inévitable, la ſageſſe veut qu'on ne la précipite point par un uſage déſordonné des moyens (*a*) faits pour la retarder autant

(*a*) Les médecins ont donné (on ne ſçait pas trop pourquoi) le nom de *choſes non naturelles* aux moyens & aux fonctions qui ſoutiennent la vie, tels que les alimens & la boiſſon, l'air, le ſommeil, les ſécrétions & les excrétions, &c. On devroit changer une dénomination ſi peu exacte ; car chacun ſent qu'il n'y a rien de plus naturel que de manger & de boire, & d'aller à la garderobe.

qu'il eſt poſſible. Un travail & des alimens proportionnés au progrès naturel de nos forces, des paſſions modérées, une exacte conformité aux loix de la nature, ſont les conditions eſſentielles qui peuvent nous faire jouir de toute l'étendue de nos facultés, & maintenir notre tempérament dans l'état où il doit être à chaque époque de la vie.

Nous avons dit qu'il en eſt une (l'enfance) où ce tempérament, plus remarquable par l'agrément que par la vigueur, & que nous avons appellé ſanguin, étoit commun à l'homme & à la femme. L'homme s'en éloigne bientôt plus ou moins; mais il eſt dédommagé de cette perte par un bien plus précieux, qui eſt la force. Elle compenſe en lui, pour l'exercice des fonctions vitales, l'avantage que les femmes doivent à la ſoupleſſe de leurs organes. Elle lui eſt néceſſaire pour ſupporter les travaux pénibles auxquels la

ſociété l'aſſujettit, & qui l'augmentent à leur tour; elle doit même faire ſon principal mérite: car on ſent bien que, ſelon les rapports que la nature a mis entre lui & la femme, l'un ne peut pas plaire par les mêmes endroits que l'autre.

Le tempérament, dans la femme comme dans l'homme, peut changer de nature, & de ſanguin devenir phlegmatique, mélancolique ou bilieux. Si des ſucs mal digérés, ou un air ſouvent humide, donnent au ſang une conſtitution aqueuſe, le tempérament deviendra phlegmatique. Un ſang épaiſſi, qui ne pourra parvenir que difficilement aux extrémités des petits vaiſſaux, ou à ces cellules dont le tiſſu muqueux eſt compoſé, peut faire que ces petits vaiſſeaux ou ces cellules s'obliterent, & que les gros vaiſſeaux s'agrandiſſent dans la même proportion; & ſi alors des agitations réitérées du ſyſtême nerveux, tendantes à redonner aux hu-

meurs leur fluidité ou leur pureté primitive, achevent de détruire la ſubſtance muqueuſe qui modéroit la ſenſibilité des organes, le tempérament prendra le caractere mélancolique. Enfin, d'autres cauſes capables de donner de l'activité & de la chaleur aux humeurs, & d'imprimer de la roideur aux fibres & à la matiere ſpongieuſe qui les entoure, peuvent rendre le tempérament bilieux.

Cependant les cauſes qui agiſſent ſur le tempérament des femmes, ne ſont pas en auſſi grand nombre que celles qui alterent le tempérament des hommes. Les différents arts auxquels ces derniers s'appliquent, modifient leur conſtitution de mille manieres. L'exiſtence civile des femmes eſt moins variée; les occupations de la plûpart de celles qui ont le bonheur de travailler, ſont preſque par-tout les mêmes, & ſe réduiſent à des travaux qui, n'agitant pas exceſſivement le corps ni l'eſprit,

ſervent à faciliter les fonctions vitales, & à maintenir également la ſanté & la beauté. Mais le travail même le plus exceſſif n'eſt pas ſi à craindre qu'une oiſiveté abſolue. Le beſoin, qui force certaines femmes de la derniere claſſe du peuple à des travaux qui ſembleroient devoir être réſervés pour les hommes, ne les prive que de quelques agréments. L'exceſſive indolence détruit à-la-fois la ſanté, & ce que les femmes aimeroient plus que la ſanté, s'il pouvoit ſubſiſter ſans elle, je veux dire la beauté. La médecine a autant de peine à étayer les foibles fondements de l'une, que la coquetterie en a pour déguiſer le délabrement de l'autre, dans les femmes que leur état, ou un goût pernicieux, condamne à une inaction perpétuelle. Car un des maux les plus difficiles à guérir, doit être, ſans contredit, celui qui ſemble ôter à la nature les moyens dont elle ſe ſert pour combattre tous les autres. Les mé-

decins qu'une longue pratique a éclairés ſur la marche ordinaire de la nature dans les maladies, ſçavent que rien n'eſt plus oppſé à cette marche, que les ſymptômes nerveux qui peuvent ſurvenir; & ils n'ont que trop ſouvent lieu dans les maladies des perſonnes en qui l'abus de l'opulence, l'oiſiveté & les paſſions ont altéré la ſenſibilité primitive. Cette oppoſition qui eſt entre les mouvements nerveux & les mouvements ordinaires que la nature affecte ou doit affecter dans les maladies, a porté M. de Bordeu (*a*) à donner le

(a) *Traité de Médecine théorique & pratique*, extrait des ouvrages de M. de Bordeu, par M. Minvielle. Voici comme ce dernier s'exprime : L'anomalie qui paroît dans les ſymptômes des maladies nerveuſes, marque qu'il regne un tel déſordre dans les forces organiques, qu'on a tout lieu de craindre qu'elles ne puiſſent amener une criſe heureuſe. Des remedes un peu actifs, adminiſtrés tout de ſuite dans ces cas, ne font qu'augmenter ce

nom d'*irrégulieres* à celles qui ont un caractere ſpaſmodique. L'oiſiveté, outre qu'elle empêche les organes d'acquérir cette fermeté qui rend leurs mouvements plus efficaces & plus aſſurés, fait que les humeurs n'éprouvent point cette tranſpreſſion qui les épure, en les faiſant paſſer fréquemment par les différentes filieres & les différents vaiſſeaux: forcées de croupir, faute d'action de la part des ſolides, elles s'alterent par le repos; leur mixtion ſe dérange; les principes qui la formoient ſe ſéparent, & produiſent des combinaiſons malfaiſantes.

Lexercice eſt donc néceſſaire; mais la conſtitution des femmes ne comporte qu'un exercice modéré. Leurs foibles

---

déſordre déja exiſtant; & pour que ceux-ci agiſſent avec fruit, il faut que la nature les ſeconde, ſans quoi ils ne produiſent qu'un effet pernicieux; ce qui arrive dans ces maladies. Pag. 173.

bras ne ſçauroient ſupporter des travaux trop rudes & trop long-temps continués, & les graces s'accommodent peu de la ſueur & du hâle. Un travail exceſſif maigrit & déforme les organes, en détruiſant, par des compreſſions réitérées, cette ſubſtance cellulaire qui contribue à la beauté de leurs contours & de leur coloris. L'exercice que les femmes d'une condition moyenne trouvent dans des occupations utiles & indiſpenſables, eſt le plus ſalutaire, parce qu'il joint aux effets naturels du travail, la ſatisfaction intérieure que donne l'accompliſſement d'un devoir: il eſt par-là plus propre à remplir l'ame, & à l'empêcher de trop peſer ſur elle-même, comme elle fait dans les perſonnes dominées par la pareſſe.

La promenade, par laquelle les gens oiſifs croient s'acquitter envers la loi générale qui nous condamne à nous occuper & à agir, n'eſt point un travail, mais un délaſſement du travail:

elle n'en a point les effets, comme elle n'en remplit point les conditions. Ce genre d'exercice, au lieu d'imprimer un mouvement égal à tout le corps, ou du moins un mouvement alternatif aux différents muſcles, ne fait mouvoir que les parties inférieures du corps; toutes les parties ſupérieures reſtent immobiles. Les humeurs à qui les premieres ont donné une impulſion vive, doivent éprouver de la part des autres une réſiſtance conſidérable, qui en rend le cours peu uniforme, & la diſtribution inégale. Il y a encore cet inconvénient dans les promenades, ſur-tout dans les promenades ſolitaires des perſonnes d'une ſanté foible, ou d'une conſtitution mélancolique; c'eſt qu'elles ſont une occaſion pour ces perſonnes de ſe livrer à tout le vuide de leur ame, à cette intempérance d'idées qui les charment en fatiguant les reſſorts de leur eſprit, & aux extatiques viſions dont elles ſe repaiſſent : de

ſorte que le fruit qu'on retire de cette eſpece d'exercice, eſt d'en revenir la tête & les jambes excédées, pour retomber dans une inertie pire que celle dont on vouloit par-là ſe garantir. Si on ſe promene purement par régime, la promenade, ne nous intéreſſant pas aſſez pour nous enlever hors de nous-mêmes, nous permet trop de penſer au motif qui nous fait promener, & qui devient par conſéquent un ſujet de contention d'eſprit, capable d'empêcher l'effet d'un tel remede. Baglivi dit qu'en penſant trop à ſa digeſtion, on ne digere point : il en eſt de même des autres actions vitales ou animales; on les trouble en s'en occupant. Il faut à l'homme un travail réel; & le plus avantageux ſeroit celui qui exerceroit également le corps & l'eſprit, & qui maintiendroit un juſte équilibre entre les forces morales & les forces phyſiques. C'eſt après un ſemblable travail que la promenade ſeroit un délaſſement

auſſi ſalutaire qu'agréable (*a*), parce qu'au lieu d'y porter les idées triſtes & noires d'un être oiſif, on n'y porteroit que des organes que l'impreſſion du travail auroit rendus plus avides de nouvelles ſenſations : c'eſt alors qu'un air pur, un ombrage frais, & le parfum ſuave des fleurs, verſeroient efficacement dans l'ame, avec l'oubli des occupations paſſées, les forces néceſſaires pour en ſupporter de nouvelles.

Il ne faut pas que l'exercice ſoit l'objet d'un calcul trop ſcrupuleux, ni s'occuper la montre à la main ; il vaut mieux conſulter ſon goût actuel, ou plutôt l'inſtinct, dont l'impulſion eſt toujours ſûre, que les idées chimériques d'ordre & de régularité auxquelles certaines perſonnes ſe ſoumettent ſervilement. Un genre de vie trop compaſſé, en aſſerviſſant celui qui le prend à l'empire de l'habitude, l'expoſe davantage aux

(a) *Théorie des Sentiments agréables, p. 216.*

atteintes des maladies, au lieu de l'armer contre elles. Notre machine ne doit pas être plus réglée que l'élément qui l'environne. Il faut se reposer, travailler, se fatiguer même, selon que le sentiment de nos forces actuelles le permet. Ce seroit une prétention ridicule, que de vouloir se réduire à une parfaite uniformité, & garder toujours la même assiette, quand tous les êtres, avec lesquels nous avons les rapports les plus intimes, sont dans une vicissitude continuelle. Le changement est même nécessaire pour nous préparer aux secousses violentes qui quelquefois ébranlent les fondements de notre existence. Il en est de nos corps comme des plantes, dont la tige se fortifie au milieu des orages & par le choc des vents contraires.

L'équitation a paru une ressource suffisante contre les suites dangereuses de la mollesse; mais cette espece d'exercice, que certains états de maladie ren-

dent quelquefois néceſſaire, ne peut guere devenir l'exercice ordinaire & journalier des femmes; elles ne ſçauroient en tirer le même fruit que les hommes. Elles ſont obligées de le prendre, ou avec trop de danger, ou avec des précautions qui le rendent inutile. D'ailleurs, en montant à cheval, elles paroiſſent ſe dépouiller des graces qui leur ſont naturelles, ſans prendre celles du ſexe qu'elles veulent imiter.

Un exercice plus compatible avec les agréments propres aux femmes, ſeroit ſans contredit la danſe, ſi la maniere la plus commune dont on s'y livre parmi nous, n'étoit plus capable d'énerver que de fortifier les organes. Les anciens, qui avoient le ſecret de faire ſervir les plaiſirs des ſens au profit du corps, avoient fait de la danſe une partie de leur gymnaſtique. Il en étoit de même de la muſique; ils l'employoient pour calmer les mouvements déſordonnés de l'ame, & quelquefois

pour guérir les maladies du corps ; car, par les moyens qui affectent l'une, on a une prise naturelle sur l'autre. Dans la naissance des corps politiques, les amusements sont assortis à la sévérité des institutions dont ces corps tirent leur force ; mais, lorsqu'on est parvenu à faire de ces amusements un pur objet de volupté, ils ne sont plus propres à remplir les vues du philosophe ni celles du médecin.

Les mêmes raisons qui éloignent les femmes d'un travail violent & soutenu, leur interdisent aussi les travaux plus dangereux encore d'une étude suivie. La science, que les hommes achetent presque toujours aux dépens de leur santé, ne sçauroit dédommager les femmes de la détérioration de leur tempérament & de leurs charmes. Qu'elles abandonnent aux hommes la vaine fumée qu'ils cherchent dans cette acquisition dangereuse : la nature a assez fait pour elles ; ce seroit un attentat contre

elle de flétrir les dons précieux qu'elles lui doivent. Une forte contention d'esprit, en dirigeant vers la tête la plus grande partie des forces vitales, fait de cet organe un centre d'activité, qui ralentit d'autant l'action de tous les autres organes. Une personne profondément occupée n'existe que par la tête; elle semble à peine respirer. Toutes les autres fonctions se suspendent ou se troublent plus ou moins; la digestion en souffre, sur-tout: les sucs mal élaborés deviennent plus propres à former des embarras ou de mauvais levains, qu'à réparer les déperditions qui sont une suite nécessaire du mouvement qui entretient la vie. Le corps privé des sucs qui le renouvellent, ou souillé par des humeurs excrémentitielles qui y séjournent trop long-temps, languit, se fane, & tombe comme un tendre arbrisseau planté dans un terrain aride, & dont l'ardeur du soleil a desséché les branches; ou bien le principe qui surveille les organes,

trop long-temps fixé loin d'eux par la méditation ou par la lecture, lorsqu'enfin il y est rappellé, y rencontrant des matieres étrangeres ou dégénérées, se trouble, s'agite pour les chasser, & ouvre cette scene tumultueuse de mouvements irréguliers qu'on appelle *vapeurs* ou hypocondriacisme.

Cette affection familiere aux gens de lettres, seroit une suite plus naturelle & plus infaillible d'une étude sérieuse dans les femmes qui seroient assez dupes pour s'y livrer. Leurs organes délicats se ressentiroient davantage des inconvénients inévitables qu'elle entraîne. Aussi un instinct salutaire semble-t-il les en écarter, comme d'un précipice qui, pour être couvert de fleurs, n'en est pas moins affreux, & dirige leur goût vers les objets frivoles. Les hommes qui veulent flatter les femmes, disent que ce goût est notre ouvrage, & que nous leur fermons la porte des sciences, pour nous assurer exclusive-

ment ce genre de ſupériorité. Ce qu'il y a de plus vrai, c'eſt qu'elles ne s'en ſoucient guere; & c'eſt avec raiſon. On veut les louer ſur l'eſprit qu'elles pourroient avoir, comme s'il n'y avoit point d'éloges à donner à celui qu'elles ont.

La principale deſtination des femmes étant de plaire par les agréments du corps & par des graces naturelles, elles s'en écarteroient en courant après la réputation que donne la ſcience ou le bel-eſprit. Car il eſt certain que s'ils procurent des avantages précieux à la ſociété, ceux qui réſultent d'un corps ſain, & d'un eſprit libre & aiſé, ſont rarement le partage des perſonnes qui ſe livrent à un deſir immodéré de s'inſtruire, ou qui ſe dévouent à la fonction pénible & ingrate d'éclairer leurs ſemblables. Celles-ci ſont le plus ſouvent des hommes qui, travaillant ſans ceſſe à enrichir le monde par des découvertes utiles & par de nouvelles vé-

rités, ou à l'amuſer par des écrits agréables, conſentent à y être nuls par leur perſonne. Preſque toujours déplacés ou par leurs prétentions, ou par cette indifférence apathique que donne la méditation, ils ſont au milieu de leurs contemporains comme des hommes d'un autre ſiécle, ignorant les uſages les plus communs & les plus indiſpenſables, & toujours occupés d'autres objets que ceux qui conviennent à leur ſituation préſente. « Cela, dit Montagne, les rend ineptes à la converſation civile, & les détourne des meilleures occupations. Combien ai-je vu, de mon temps, d'hommes abeſtis par une téméraire avidité de ſcience? » Le chancelier Bacon (*a*) avoue que c'eſt un inconvénient aſſez ordinaire aux lettres. Mais cet incon-

(a) *Aliud vitium litteratis familiare, quod faciliùs excuſari poteſt quàm negari, illud nimirum, quòd non facilè ſe applicent & ac-*

vénient ſeroit plus ſenſible & plus choquant dans les femmes, dont l'affabilité & le caractere conciliant, qui leur ont été donnés pour tempérer la rudeſſe naturelle de l'homme, ne ſçauroient s'accorder avec la morgue du ſçavoir. Enfin, les idées des gens de lettres, même les plus exempts de ces défauts, ont toujours un air de contrainte qui leur ôte le naturel & la grace; & comme le plus ſouvent elles ne leur appartiennent pas, on pourroit les comparer à des dépouilles qu'on a été chercher dans des tombeaux; elles ſont inanimées & froides comme les cendres des morts auxquels on les a dérobées; ou bien, ſi elles leur ſont propres, comme elles ſont le fruit du travail, elles ne reſſemblent pas mal à ces fruits avortés, ſans beauté comme ſans ſaveur, que l'art

---

commodent ad perſonnas quibuſcum negotiantur aut vivunt, Fr. Bacon. de augment. ſcientiar. Lib. I, pag. 22.

arrache à la nature, pour flatter la vanité ou soulager l'impatience des riches (*a*).

Au contraire, l'esprit des femmes, inculte, mais pétillant, brille d'autant plus, qu'il n'est point étouffé par un sçavoir indigeste. Son caractere original le rend piquant; sa liberté lui donne des graces. Leurs idées n'ont rien de gêné, de contraint; leurs expressions sont la véritable image de leur ame, irrégulieres, mais pleines de naturel & de vie. Leur conversation, toujours vive & animée, peut se passer de la science, & a par elle-même un intérêt que toutes les ressources de l'érudition ne sçau-

(*a*) Nous ne disons point ceci pour détourner les femmes de donner à leur esprit une culture honnête, mais pour les éloigner d'un excès qui rend souvent ridicule, & qui nuit presque toujours à la santé. Au surplus, les études d'agrément sont les seules qui leur conviennent.

roient lui donner. Tout lui ſert d'aliment : leur eſprit ſçait tirer parti des moindres objets, & reſſemble au feu qui convertit en ſa ſubſtance tout ce qu'il touche, & communique ſon éclat aux matieres les plus viles, & qui en paroiſſent le moins ſuſceptibles. Enfin, comme les femmes ſont un des plus grands mobiles & un des principaux liens de la ſociété, la néceſſité d'étudier continuellement quels ſont les reſſorts qui en font agir les membres, & d'y mettre leur foibleſſe à l'abri des chocs que le jeu de ces reſſorts néceſſite, leur donne cette ſagacité qui ſçait quand & comment on doit agir & parler, l'art de meſurer ſes démarches, de graduer ſes actions & ſon langage ſelon les circonſtances, une certaine habitude de ſaiſir d'un coup d'œil toutes les convenances, en un mot, l'eſprit de ſociété, que bien des gens diſent être le meilleur de tous.

D'ailleurs, une femme en ſçait tou-

jours assez ; non point, comme disoit un duc de Bretagne, parce qu'elle sçait *mettre de la différence entre la chemise & le pourpoint de son mari*, mais parce qu'avec une mémoire facile & une tournure d'esprit légere & agréable, elle a l'art de multiplier les connoissances que le commerce des hommes, ou quelques lectures furtives & passageres, peuvent lui procurer. On ne sera point étonné de l'étalage scientifique que fera un homme qui vient de pâlir sur des livres ; mais un des charmes de la conversation des femmes, sur-tout quand la prétention en est bannie, c'est de paroître sçavoir tout, sans avoir jamais rien appris.

Pourroient-elles sacrifier tant d'avantages réels à un vain phantôme ? se livrer à des travaux où elles ont tout à perdre & rien à gagner ; & se dessécher par des veilles multipliées, pour acquérir un titre qui ne peut jamais chez elles qu'être subordonné à un autre genre de

mérite ? Leur intérêt eſt donc de tâcher de trouver des exercices qui ſoient propres à développer & à perfectionner leurs facultés naturelles, ſans nuire à leur tempérament.

Parmi les moyens que les hommes ont inventés pour adoucir le poids d'une vie livrée à l'ennui & à l'inutilité, il en eſt un qui, comme un fléau contagieux, déſole la ſociété, & n'eſt pas moins funeſte aux mœurs qu'à la ſanté, parce qu'il produit le double effet de la pareſſe & d'une paſſion vive. L'avarice qui en eſt l'ame, pour mieux ſe déguiſer, lui a donné les noms d'amuſement & de jeu. Qu'on ſe repréſente un cercle de perſonnes clouées ſur des chaiſes, autour d'une table, & dans une athmoſphere uſée & corrompue ; dont le corps eſt immobile, tandis que leur eſprit eſt dans une agitation extrême ; alternativement balottées par l'eſpoir & la crainte ; ſeulement occupées du ſoin de captiver les faveurs de

l'aveugle dieu auquel elles ſacrifient; qui, ſe laiſſant entraîner au gré de la paſſion qui les anime, oublient & les devoirs qui les appellent & les heures qui s'écoulent, & ne ſortent enfin de ce violent accès que pour ſe plonger dans des chagrins plus réfléchis; & on aura une idée de ce qu'on appelle jeu. D'après cette idée, on conçoit que rien n'eſt plus capable de troubler l'ordre des fonctions animales & la régularité des mouvements vitaux, qu'un pareil défaut d'équilibre entre le phyſique & le moral; que les humeurs, dérangées par-là dans leur cours, ne reçoivent point les préparations néceſſaires aux ſécrétions qu'elles doivent ſubir, & que, forcées de croupir dans quelque viſcere, elles y forment des empâtements dangereux, ou que, rejettées comme nuiſibles vers la peau, ſous la forme de dartres ou d'autres eſpeces d'éruptions, elles en détruiſent le poli, la ſoupleſſe & l'éclat. Il faut ajouter que

cet état d'agitation, ſouvent répété, doit à la longue faire contracter un caractere iraſcible, & donner à la ſenſibilité une énergie vicieuſe qui tourne toujours au détriment de la machine.

Ainſi une femme qui auroit quelque choſe de plus à riſquer que ſa ſanté, ſeroit doublement intéreſſée à éviter le jeu. Il entraîne ordinairement des veilles trop prolongées, qui échauffent & affaiſſent le corps. Il ſemble à la vérité que les femmes les ſupportent mieux que les hommes; ce qui vient ſans doute de ce que les ſenſations dans ceux-ci ſont plus profondes, & que l'attention ſuperficielle avec laquelle les femmes effleurent les objets, les ſauve de la fatigue que leurs impreſſions produiſent. Il ſe peut auſſi que les travaux ſérieux & contentifs des hommes, leur rendent le calme bienfaiſant du ſommeil plus néceſſaire. Il eſt néanmoins toujours vrai que la lumiere artificielle, par laquelle on tâche de remplacer celle

du soleil, nuit aux ressorts de la vue ; & que plus on en multiplie les foyers, qui sont toujours trop près de cet organe, plus on en augmente les mauvais effets, sans en corriger l'uniformité fatiguante. Car la lumiere des bougies, bien loin de laisser aux objets leurs couleurs naturelles, comme fait la lumiere douce & variée de l'astre du jour, au contraire les confond toutes. La variété des couleurs qui forment le tableau de l'univers, est peut-être une des causes qui nous le font contempler toujours avec plaisir, & sans produire en nous la lassitude. Enfin, par la clôture continuelle que le jeu exige, on se dérobe aux influences salutaires de l'air, qui est un des ingrédients les plus essentiels à notre existence, qui nous anime, & donne à nos organes le ton & le ressort convenables. La fraîcheur d'un beau matin, les émanations restaurantes des végétaux, & le spectacle ravissant de la nature,

ſont perdus pour une perſonne qui paſſe la nuit à jouer, & le jour à dormir.

Nous nous trouvons naturellement conduits à parler des effets des paſſions, en parlant de l'amour du jeu, qui en eſt une. Les paſſions qui ont leur ſource dans ce principe qui met en mouvement tous les êtres animés, & qu'on appelle amour de nous-mêmes, ſont une des cauſes les plus deſtructives de nos corps. Ce qui étoit fait pour nous mener au bien-être, devient l'inſtrument de notre ruine, par l'abus que nous en faiſons. Les paſſions, dans l'inſtitution de la nature, ne devoient être que des mouvements bruſques & paſſagers. L'animal en danger, devoit pourvoir à ſa ſûreté par des efforts & des moyens indépendants de la réflexion : une impulſion involontaire & irréſiſtible le devoit porter à propager ſon eſpece; mais ces moments, auſſi rares qu'orageux, étant paſſés, il devoit rentrer ſous la direction d'un inſtinct paiſible. Ainſi

les passions étoient nécessaires. Les hommes ont rendu cette arme dangereuse pour eux-mêmes, à force de l'aiguiser. Dans l'état actuel de certaines sociétés, les passions ne sont qu'un accès continuel qui en agite les membres : au lieu d'être comme un souffle léger propre à leur imprimer un mouvement modéré, elles ont acquis un tel degré d'activité en se choquant, qu'elles ne forment plus qu'une tempête affreuse ; ou plutôt elles sont devenues un feu dévorant qui consume l'espece humaine.

Ces expressions ne sont point outrées ; elles sont les seules qui puissent désigner les effets réels qu'une passion vive ou lente produit sur l'économie animale. Quoique chaque passion ait un caractere particulier, & se manifeste par des signes sensibles qui lui sont propres, elles ont toutes cela de commun, qu'elles pervertissent l'ordre & la succession naturelle des mouvements

dont la vie dépend. Dans les passions tristes, l'ame semble abandonner le soin du corps, pour ne s'occuper que de l'objet qui l'affecte. On éprouve (*a*) à la région épigastrique une constriction permanente, une sorte de resserrement qui gêne la respiration, ôte l'appétit, & s'oppose à la digestion. Tous les mouvements se ralentissent, les humeurs soumises à leur influence vitale s'alterent, & les parties qu'elles doivent nourrir dépérissent nécessairement.

Quant aux passions fougueuses, outre les secousses irrégulieres qu'elles produisent dans les différentes parties du corps, & les refoulements tumultueux des liquides qui en sont la suite inévitable, elles operent un autre effet qui, pour être plus lent & plus caché, n'en est pas moins funeste. Les mouvements de l'ame occupée d'une forte passion, se communiquent à tous les

(a) *Idée de l'Homme physique & moral.*

organes; toutes les fibres en ſont agitées; leur mouvement tonique en eſt accéléré; & l'intenſité de ce mouvement, long-temps ſoutenue, néceſſite entr'elles des frottements réitérés qui détruiſent cette ſubſtance muqueuſe qui leur ſert d'enveloppe, & à laquelle elles doivent leur liant, leur ſoupleſſe, leur force. Cette ſubſtance, qui les défend contre les impreſſions trop fortes des corps étrangers & en émouſſe la trop grande vivacité, dont les organes tirent leur volume & la beauté de leur forme, anéantie ſucceſſivement, les abandonne à tous les déſordres d'une ſenſibilité effrénée; avec elle diſparoiſſent la fraîcheur du tempérament & les agréments du corps, qui font place à une maigreur & une foibleſſe ſouvent incurables. Il ſeroit ſans contredit plus aiſé d'expoſer tous les ravages des paſſions, que d'indiquer les moyens de s'en garantir. Chacun doit conſulter ſes forces; il nous ſuffit de lui préſenter

quelques-uns des motifs puiſſants qui doivent l'exciter à en faire tout l'uſage poſſible.

Parmi les ſources les plus fécondes des dérangements de l'économie animale, l'abus des aliments & des boiſſons doit tenir un des premiers rangs. Hippocrate a poſé, relativement au choix & à la quantité des aliments qu'on doit prendre, une maxime qui, bien entendue, comprend toutes les regles de la diete. Il dit qu'on ne doit point donner au corps plus d'aliments qu'il n'en peut digérer & conſommer (*a*). Il s'enſuit que la quantité de nourriture néceſſaire à chaque individu, eſt déterminée par la conſtitution, le tempérament, la force & le genre de vie de ce même individu (*b*). La nature, dans les per-

(a) *Hæc eſt ciborum offerendorum occaſio ut eâ copiâ exhibeantur, quam corpus ſuperare valeat.* De locis in homine.

(*b*) On trouvera des préceptes très-ſages ſur cette matiere, dans le ſçavant Commen-

ſonnes du ſexe, ne doit demander qu'une quantité proportionnée à la foibleſſe de leurs organes, & aux exercices peu fatiguants dont elles s'occupent. Mais les femmes ainſi que les hommes, en écoutant un appétit trompeur ou factice, tranſgreſſent des bornes ſi légitimes, ſans s'en appercevoir: &, lorſqu'on eſt parvenu à confondre l'habitude ou le plaiſir avec le beſoin, ce n'eſt plus la nature qui décide de la fréquence & de la durée des repas; on la ſollicite avant qu'elle deſire, on la ſurcharge après qu'elle eſt ſatisfaite. Opprimée ſous un poids exceſſif d'aliments ſuperflus ou nuiſibles, elle en digere & en aſſimile ce qu'elle peut; le reſte, mis à l'écart, forme dans les viſceres, & ſur-tout dans les premieres voies, des foyers de corruption qui préparent les maladies, ou du moins devien-

---

taire que M. Lorry a donné ſur les livres diététiques d'Hippocrate.

nent, dans l'endroit où ils se trouvent, un principe constant d'irritation, qui, occasionnant des tiraillements & opérant une tension inégale des divers organes, en dérange le jeu & les fonctions respectives, & sur-tout en altere la forme & la couleur. Un visage défait & une certaine pâleur, sont les symptômes inséparables du mauvais état des entrailles.

Il y a à la vérité des personnes en qui la nature, secondée d'un bon estomac & d'une disposition particuliere à s'engraisser, vient à bout de convertir en substance animale tous les aliments qu'on lui présente ; mais elles achetent cet avantage par une corpulence & un excès d'embonpoint qui ne sont pas moins contraires à la beauté (*a*), &

(*a*) Quand je dis que l'excès d'embonpoint est contraire à la beauté, j'entends aux idées conventionnelles de beauté, reçues parmi nous. Car il est des peuples, tels que les peut-

peut-être à la ſanté, que la maigreur; car elles ôtent au corps ſes proportions naturelles, ſa ſoupleſſe & ſa légéreté. On pourroit preſque partager les perſonnes que leur fortune met en état de commettre de fréquents abus dans le manger, en deux claſſes, l'une formée de gens exceſſivement maigres, & l'autre de gens exceſſivement gras.

La regle d'Hippocrate ne ſe borne point à la ſurabondance des aliments; elle s'étend auſſi à leur qualité, ainſi qu'à celle de la boiſſon. Un philoſophe

---

Egyptiens, chez leſquels l'embonpoint eſt un mérite, puiſque leurs femmes font tout ce qu'elles peuvent pour ſe le procurer. Proſper Alpini (*Medic. Ægytior.*) nous apprend les moyens dont elles ſe ſervent pour remplir cet objet. « Elles ſont dans l'uſage, dit-il, lorſ-» qu'elles ſont au bain, de prendre un potage » fait avec une poule engraiſſée avec beaucoup » de ſoin, & de manger enſuite toute la poule » dans le bain même. » L'auteur cité ne dit point ſi cette recette réuſſit; on conviendra du moins qu'elle n'eſt ni difficile ni rebutante.

de ce ſiecle a dit qu'on pourroit juger du caractere des peuples, par la nature des aliments dont ils ſe nourriſſent. En effet, le caractere tient à la conſtitution phyſique, & celle-ci détermine le choix des aliments qui à leur tour renforcent le caractere. Il y a tel peuple auquel il faut des viandes & des boiſſons fortes, comme plus analogues à la conſtitution vigoureuſe dont il eſt doué. Il en eſt d'autres où les individus, énervés par la chaleur du climat, ſe trouveroient accablés par ces mêmes viandes : des aliments aqueux & légers ſont plus aſſortis à la foibleſſe de leurs organes. La conſtitution des femmes ſe rapproche de celle des derniers. Auſſi leur goût en général, quand il n'eſt point dépravé, les porte-t-il à donner la préférence aux mets & aux boiſſons qui n'exigent pas une grande dépenſe de forces digeſtives, dont les principes conſtitutifs n'aient pas une action trop forte ſur les fibres délicates de leurs ſo-

lides : les végétaux, les fruits, le laitage, &c. ſont pour l'ordinaire les mets qu'elles recherchent.

Cependant il n'eſt pas rare de voir des femmes paſſionnées pour les viandes de haut goût, & pour les liqueurs ſpiritueuſes & aromatiques. Il eſt vrai que le plus grand nombre de ces femmes ſont maigres, & d'un tempérament bilieux. Tant il eſt vrai que le goût n'eſt pas toujours un guide sûr pour décider le choix des aliments. La nature eſt tous les jours en défaut, relativement aux ſenſations qui déterminent ſes appétits. En général, elle eſt avide de celles qui nous remuent vivement. Comme l'agitation eſt un caractere inhérent à la vie, & que par conſéquent nous n'avons jamais un ſentiment plus intime de notre exiſtence que lorſque nous ſommes agités, nous courons après tout ce qui peut produire en nous cette agitation agréable. Elle eſt le principe de ce goût incorrigible qu'ont certaines perſonnes pour les ali-

ments salés ou épicés, pour les liqueurs spiritueuses, pour le café, pour le tabac, &c. Mais toutes ces choses nous détruisent en nous flattant; car elles n'agissent qu'en augmentant le mouvement des fibres qu'elles agacent; & l'ébranlement qu'elles causent fait toujours place à un affaissement qui nous rend de plus en plus leur action nécessaire, au point de ne pouvoir plus exister sans elles. On sçait que le café ôte le sommeil à beaucoup de personnes, & que même celles qui sont le plus habituées à son usage, éprouvent, après l'avoir pris, une espece de léger mouvement de fievre, qui est précisément la cause de cette satisfaction ou plutôt de cette ivresse momentanée que procure cette boisson séduisante. Comme un vent officieux, elle écarte tous les nuages qui offusquoient l'ame, elle ranime les ressorts assoupis de la pensée, & donne à nos idées un cours plus rapide & plus dégagé. Elle est la

ſource où beaucoup de gens de lettres vont épurer leur verve, & puiſer cette ardeur qui les diſpoſe à produire : c'eſt l'Hippocrene de beaucoup de poëtes. Mais le but qu'on ſe propoſe dans ſon uſage, & l'effet réel qu'elle opere, prouvent qu'elle convient peu au ſexe, & à l'âge deſtinés à briller par les avantages du corps, plutôt que par les talents de l'eſprit.

En expoſant les effets de l'oiſiveté, des paſſions & de l'intempérance, nous avons fait connoître les cauſes les plus actives & les plus univerſelles des altérations du tempérament. Il en eſt ſans doute d'autres moins générales & plus accidentelles. Elles exigeroient un détail qui n'entre point dans notre plan. Nous nous contenterons de dire quelques mots de l'emploi trop fréquent que font les femmes de certains moyens qu'on appelle *coſmétiques* (*a*), parce

(*a*) Coſmétique vient du mot grec *coſ-*

qu'ils ont la beauté pour objet, & dont l'adminiſtration eſt ſouvent abuſive ; car on ne doit pas s'attendre que ſur une choſe qui les touche de ſi près, elles ſoient plus modérées que dans tout le reſte. Quand les moyens qu'elles mettent en uſage n'ont pour but que la ſimple propreté, ils ne peuvent être qu'utiles. C'eſt aſſurément une pratique auſſi ſaine que louable, d'enlever de temps en temps le limon & la matiere excrémentitielle que la tranſpiration laiſſe ſur la peau, ſur-tout ſi on n'emploie que de l'eau, tout au plus légérement aiguiſée avec quelque acide

---

mos, qui ſignifie *ornement*, ou de *coſmein orner*. Les coſmétiques, ou remedes deſtinés à perfectionner la beauté, ſont une des branches les plus lucratives de la charlatanerie. Les femmes qui font dépendre leur exiſtence de la beauté, doivent être auſſi crédules ſur ce qui intéreſſe un point auſſi eſſentiel pour elles, que les hommes le ſont en général lorſqu'il s'agit de leur ſanté.

qu'on peut encore affoiblir en l'enveloppant dans quelque ſubſtance mucilagineuſe. Le plus sûr cependant eſt de n'ajouter aucun ingrédient à l'eau ſimple, parce que telle liqueur, dont l'action ſe bornera à donner du ton & de l'élaſticité à la peau dans certains ſujets, fera, ſur d'autres plus ſenſibles, l'effet d'une liqueur ſtyptique, & les expoſera aux ſuites preſque toujours fâcheuſes de ces tentatives imprudentes qu'on haſarde trop ſouvent pour ſe délivrer de quelque difformité : telles ſont celles où l'on ſe propoſe de faire diſparoître de la peau des taches, des rouſſeurs, des croûtes dartreuſes qui en terniſſent l'éclat.

De ces diverſes impreſſions, les unes ſont ineffaçables, parce qu'elles tiennent à la conſtitution primitive de cet organe ; les autres ſont néceſſaires, parce qu'elles ſont le réſultat excrémentitiel des dernieres digeſtions, ou le fruit de l'impulſion active du principe vital qui

pouſſe au dehors, & vers un organe dont les affections intéreſſent peu la vie, une matiere qui deviendroit une cauſe infaillible de corruption, ſi elle ſéjournoit long-temps dans des organes plus eſſentiels. Cette matiere éruptive, qui, même en dégradant la peau, atteſte la vigueur & l'activité vigilante de la nature, doit être néceſſairement évacuée; & les agréments qu'elle ôte, tout précieux qu'ils ſont, ne doivent pas être mis en balance avec les inconvénients attachés à ſa ſuppreſſion. Les moyens ordinaires qu'on met en uſage pour diſſiper les taches qu'elle produit ne peuvent être que des remedes qui, par leur action aſtringente ſur la peau, répercutent vers les parties internes la matiere dangereuſe que la nature plus ſage tâchoit d'en écarter. Ne pouvant la chaſſer par la voie la plus favorable, elle tente de s'en débarraſſer par d'autres émonctoires où cette matiere laiſſe preſque toujours

des traces funeſtes, & qu'elle altere ou dénature tôt ou tard; & l'effet le moins à craindre qui réſulte de cette perverſion des mouvements naturels, eſt un état de langueur, pire cent fois que les défauts ſuperficiels & tout au plus incommodes qu'on vouloit éviter.

L'eſpoir trop crédule de redreſſer la nature, a auſſi fait inventer des moyens méchaniques pour prévenir ou corriger des défauts qu'on attribue pour l'ordinaire à ſes erreurs, mais que bien ſouvent on pourroit peut-être avec plus de raiſon imputer à nos vices. La nature ſimple & livrée à ſa marche droite & uniforme, produit peu de boſſus, de boiteux, & de tous ces êtres informes dont fourmillent tous les lieux où elle eſt continuellement outragée par des mœurs qu'elle réprouve. C'eſt auſſi dans ces lieux que l'uſage des corps de baleine eſt le plus en vogue. On prétend par ce ſecours artificiel perfectionner la taille,

qu'au contraire on dégrade ou qu'on empêche de se former. Les médecins & les philosophes se sont élevés avec autant de force que de raison contre l'abus qu'on fait des corps; ils l'ont représenté comme un obstacle qui, dans les enfants, s'oppose à leur développement, & peut, dans les personnes déja formées, tellement gêner l'exercice des fonctions, qu'il en dérange l'ordre, & qu'il altere la forme naturelle des organes; enfin, comme une chose qui choque même les idées d'agrément qu'on se propose. Un grand préjugé contre les corps, c'est que, chez les peuples qui n'en font aucun usage, les femmes ont la taille plus avantageuse & sont mieux faites que chez ceux qui regardent ce supplément ou ce correctif comme nécessaire à l'ouvrage de la nature, & qui pensent que les hommes peuvent être façonnés comme les matieres que l'art soumet au rabot

& au ciſeau. Le peu de ſuccès de cette pratique devroit les éclairer ſur la fauſſeté des idées ſur leſquelles on la fonde, leur inſpirer plus de confiance pour les opérations ſimples de la nature, & les convaincre qu'autant elles ſont ſalutaires & heureuſes, lorſqu'elles ne ſont point contrariées, autant elles ſont imparfaites & irrégulieres, lorſque nous eſſayons d'y mêler nos procédés & nos caprices.

Voilà par quels moyens en général on ſe hâte de flétrir un tempérament qui ne doit briller que quelques inſtants, & comment on ruine ſes facultés naturelles, en voulant trop en étendre l'uſage, ou en voulant les élever à une perfection chimérique. On a beau faire, on ne reculera jamais les bornes que la nature a aſſignées aux choſes. Le parti le plus convenable & le plus ſûr, eſt de ſe conformer à ſa marche qui eſt toujours modérée; au lieu qu'en ſe fatiguant,

& en uſant ſon être à pourſuivre quelques biens imaginaires, on ſe donne mille maux réels ; & que le deſir trop avide de multiplier ſes jouiſſances, fait que bien ſouvent on ne jouit de rien.

SECONDE PARTIE.

Des Différences particulieres qui distinguent les deux Sexes.

CHAPITRE PREMIER.

Des Organes & des Moyens particuliers par lesquels la Femme concourt à la génération.

IL y a des auteurs (*a*) qui ont cru voir beaucoup de ressemblance entre les parties génitales de la femme & celles de l'homme. Ils disent que si par la pensée, on replie vers l'intérieur les organes qui se présentent extérieurement dans l'homme, & qu'on les place dans le siege qu'occupent les parties plus cachées de la femme, ou qu'on amene du dedans au dehors les orga-

(a) *Rodericus à castro. Universa mulieb. morb. medicina.* Lib. I, c. 11.

nes que la femme emploie à la génération, pour leur donner une position aussi apparente que celle qu'ont les organes du premier, on trouvera entr'eux de l'analogie, & une certaine conformité de structure. On peut être assuré que ces auteurs ont été séduits par des rapports faux ou peu approfondis. La seule différence des fonctions de l'homme & de la femme, dans l'œuvre importante de la génération, suffit pour éloigner toute idée de similitude entre les organes par lesquels chacun d'eux y coopere; & on conçoit naturellement que des parties destinées à recevoir, ne doivent pas être faites comme celles dont la fonction est de donner, indépendamment des effets qui, n'étant propres qu'à la femme, exigent d'elle ou des organes particuliers, ou des organes différents. Ainsi, de quelque maniere qu'on envisage, de quelque maniere qu'on arrange celles de l'homme, on n'y trouvera jamais rien qui puisse admettre,

conſerver, & enfin produire au jour un nouvel être. Qu'on renverſe auſſi le ſiege & les fonctions des organes de la femme, il ſera encore moins aiſé d'y appercevoir quelque caractere qui indique en elle un ſexe actif & puiſſant. L'homme & la femme ſont donc deux individus qui, tenant à la même eſpece par les traits généraux, different néanmoins par le ſexe; qui, deſtinés à remplir de concert un même objet, y portent des inſtruments différents, ſelon la différente maniere dont chacun doit y concourir.

La matrice eſt dans la femme l'organe dont les affections & les uſages ſont les plus connus. Elle eſt placée dans le baſſin, entre la veſſie & le dernier inteſtin. Dans les filles qui ne ſont point nubiles, elle eſt petite, dure, applatie, & ſa cavité contiendroit à peine une petite amande; mais, lorſque aux approches de la puberté la nature vient mettre cet organe en exercice, les humeurs qui y abordent & qui le

pénetrent en changent la consistance, le volume & les dimensions ; il devient plus mol, plus arrondi & plus grand. Le commerce des deux sexes & ses suites rendent encore ces rapports plus sensibles : mais le plus grand degré d'expansion qu'il reçoive, est celui qu'il a dans les derniers mois de la grossesse.

Cet organe ressemble assez à une poire creuse : la partie pointue qu'il présente, & qu'on appelle le museau de la matrice, est percé par une ouverture transversale, & s'avance dans le vagin ; & c'est par cette ouverture & par le vagin que l'enfant vient au monde, comme c'est par-là que l'amour a été lui donner l'être. L'extrémité opposée ou supérieure, s'appelle le fond de la matrice. C'est à ce fond que s'attache le *placenta*, ou cette espece de gateau formé d'un amas de vaisseaux unis par une substance muqueuse, par lequel les enveloppes du fœtus adherent à la matrice.

Des parties latérales de la matrice, partent deux tuyaux, appellés *trompes de Fallope*, longs de trois à quatre pouces, plus menus par le bout qui tient à la matrice, & plus évasés par l'extrémité qui touche aux ovaires; ce qui a fait donner à celle-ci le nom de *pavillon*. L'usage de ces parties est encore fort problématique, ainsi que celui des ovaires.

Les ovaires sont deux corps ovales & applatis, placés à côté & près du fond de la matrice, à laquelle ils tiennent par le ligament large & par un côté du pavillon des trompes; adhérence qui cependant n'est pas assez forte pour les empêcher de flotter dans le bas-ventre. Ces corps sont alternativement appellés ovaires & testicules, selon le système qu'on adopte; ovaires, lorsqu'on les regarde comme le réservoir des œufs, & qu'on croit que l'embryon se forme dans un œuf; testicules, lorsque, regardant l'embryon comme le résultat du mélange des semences de l'homme & de la

femme, on les prend pour le réservoir de la semence. Dans le premier cas, l'œuf, fécondé par la liqueur prolifique du mâle, se détache de l'ovaire, & tombe dans le pavillon de la trompe de Fallope, qui, par le mouvement vermiculaire dont elle est douée, le conduit dans la cavité de la matrice : dans le second cas, cette même trompe sert de canal à la semence de la femme, pour la porter dans le même endroit, supposé que le fœtus ne se forme point dans les ovaires ou dans la trompe, comme cela est quelquefois arrivé. C'est par ce conduit aussi que la semence de l'homme, introduite dans la matrice, est supposée passer pour aller féconder l'œuf dans les ovaires, ou se combiner avec la semence de la femme.

Le vagin, la matrice, les trompes de Fallope & les ovaires, tiennent aux parties voisines & adjacentes par la membrane commune qui tapisse tous les organes du bas-ventre, & leur as-

ſiette eſt encore affermie par leur union réciproque.

Ces différents organes, comme toutes les autres parties du corps, offrent des vaiſſeaux de différents genres, des arteres, des veines, des vaiſſeaux lymphatiques. Les arteres qui fourniſſent le ſang à la matrice viennent des arteres ſpermatiques & des hypogaſtriques, dont les dernieres ramifications ſe rendent aux ramifications correſpondantes d'autant de veines qui portent les mêmes noms. Les vaiſſeaux lymphatiques, qui ſont une production des vaiſſeaux ſanguins, vont, à travers les détours du méſentere, ſe déboucher dans le réſervoir de *Pecquet*.

Les ovaires reçoivent le ſang des arteres ſpermatiques, qui ſont celles qui le portent aux organes où s'élabore la ſemence de l'homme ; & cela a paru à quelques auteurs un motif de plus pour donner aux premiers le nom de teſticules. Mais ces arteres ne ſçauroient

être considérées sous un autre rapport que celui de vaisseaux destinés à apporter des matériaux, sans influer sur la maniere dont la nature doit les mettre en œuvre. Le même sang, dont la nature tire dans l'homme la liqueur séminale, pourroit bien, dans la femme, servir à des usages différents; & l'identité de nom & de structure de ces vaisseaux, est insuffisante pour prouver celle de fonctions des parties où ils se rendent dans les deux sexes.

Toutes ces parties sont, comme tous les organes destinés à exécuter de grands mouvements, composées de différents ordres de fibres. Elles en offrent de tendineuses & de musculeuses, diversement disposées, pour que leur action puisse varier selon le besoin.

Des parties qui doivent, dans la machine humaine, acquérir un ascendant aussi singulier que celui qu'ont les organes de la génération, dont la sensibilité doit, pour ainsi dire, subjuguer

celle de toutes les autres parties, & devenir un centre dominant de mouvement & d'action, devoient être pourvues d'une grande quantité de nerfs. C'eſt ce qui a lieu par rapport aux parties que nous venons d'expoſer. Ces nerfs leur viennent des nerfs de la moëlle épiniere, qui ſortent par les trous des vertebres, des lombes, & de l'os *ſacrum*.

Si, de l'examen des organes internes, on paſſe à celui des parties externes, on trouvera par-tout des différences qui ſont une ſuite de l'organiſation des premiers, & des uſages auxquels la nature les a deſtinés : on verra que des parties qui ſe trouvent dans un ſexe, ne ſe trouvent point dans l'autre; que les parties extérieures de l'homme portent un caractere d'utilité ſenſible, au lieu que celles de la femme ſemblent n'être que de ſimples organes du plaiſir. Celles qui exiſtent dans les deux ſexes ſont totalement différentes : telles ſont les

mamelles qui dans l'homme ſont à peine marquées; il pourroit même ſe paſſer de cette eſquiſſe, puiſqu'il n'en tire aucun uſage. Le volume & la forme que cet organe a dans la femme, ſont viſiblement relatifs à l'obligation naturelle qui lui eſt impoſée de nourrir les enfants.

C'eſt dans ces différences dans leſquelles la raiſon froide ne trouve qu'un objet d'utilité & qu'une ſimple convenance d'inſtruments, que réſident cependant le lien invincible dont la nature ſe ſert pour rapprocher les deux ſexes, & cet attrait puiſſant qui les porte à s'unir. Nous ſommes excités à la conſervation de notre eſpece par un ſentiment auſſi vif, auſſi involontaire que celui qui nous attache à la conſervation de notre individu. Des fonctions auſſi intéreſſantes ne devoient point dépendre des incertitudes d'une volonté capricieuſe; nous devions y être pouſſés par un mouvement qui fît taire

tous les autres intérêts devant celui-là. Chaque individu a bien en lui les moyens de se conserver, mais non celui de se reproduire ; il a besoin, pour remplir ce grand objet, du concours d'un autre individu qui lui ressemble par son espece, & qui soit différent par son sexe. De ce besoin naît la dépendance réciproque des deux sexes. Aussi-tôt qu'ils viennent à connoître leurs véritables rapports, il ne leur est plus permis de se regarder de sang froid: l'un ne voit dans l'autre qu'un moyen de félicité, & que le complément de son être : ils s'élancent l'un vers l'autre avec une vivacité proportionnée à la force avec laquelle la nature leur parle en faveur de l'espece ; & pour s'enchaîner mutuellement, l'un emploie la priere, & l'autre un tendre artifice. Tel est le charme inconcevable attaché à la différence des sexes, que si les desirs naturels la font rechercher comme le terme où ils doivent cesser, elle rani-

me à ſon tour ces mêmes deſirs lorſqu'ils ſont éteints ; elle leur ſert d'aliment, elle eſt encore un plaiſir, lorſque le premier de tous eſt évanoui. Le malheureux à qui un couteau fatal ſemble avoir rendu l'autre ſexe inutile, voit encore en lui, ſinon le bonheur, du moins une image du bonheur ; il tourne en frémiſſant autour de ce phantôme, il s'attache à lui, il ne peut s'en ſéparer, & jouit au moins de ſes tentatives, au défaut de la véritable jouiſſance (*a*).

(*a*) On pourroit nous dire que dans ce cas, le rapport inſtrumental n'exiſtant plus, ſon effet devroit auſſi ceſſer ; & que les eunuques qui ſurvivent à leur nullité, dépoſent contre notre principe. On répond à cela, que l'impulſion primitive que nous recevons de la nature ne s'anéantit jamais, & ſubſiſte indépendamment des accidents que notre corps peut éprouver. Un homme qui a perdu une partie d'un bras, ne ceſſe de rapporter à la partie dont il eſt privé, les ſenſations que

Quoi-

Quelque porté qu'on ſoit à ſe faire illuſion ſur le principe de ces traits aigus qu'un ſexe éprouve à la vue de l'autre, on ne peut s'empêcher de reconnoître que ce principe n'eſt & ne peut être que la perception d'une certaine conformité de moyens, avec un beſoin preſſant à ſe ſatisfaire. L'homme voit dans la femme, comme la femme

---

reçoit celle qui lui reſte. On peut nous priver de l'uſage de nos membres, mais non détruire la pente naturelle du principe qui les fait agir. Ainſi Origene, qui ſe trompa comme moraliſte, parce qu'en voulant détruire la ſource de ſes paſſions, il s'ôtoit le mérite de les vaincre, ne ſe trompa pas moins comme phyſicien, en employant un moyen inſuffiſant. On voit par-là combien peche auſſi l'hypotheſe qui fait dériver le penchant à l'acte vénérien, des diverſes impreſſions de la liqueur ſéminale, de ſa quantité, de ſon âcreté : ces cauſes, qui ne peuvent être qu'acceſſoires, ſont préciſément celles que les méchaniciens choiſiſſent toujours pour en faire la baſe de leurs explications. Quel diſcernement !

dans l'homme, la seule chose au monde qui puisse changer ses inquiétudes en plaisirs. Il n'est pas surprenant qu'un intérêt aussi vif que tendre les porte d'abord l'un vers l'autre, & que la passion les amenant par degrés à se prêter mutuellement une importance exclusive, ils en viennent enfin à ne voir qu'eux seuls dans toute la nature. Dans cet état, qui est le dernier période de l'amour, l'homme n'est plus un mortel, c'est un dieu, la femme est une divinité. L'imagination impétueuse du premier accumule sur-tout en faveur de l'autre toutes les perfections possibles ; il s'égare délicieusement dans les idées chimériques & mystérieuses du beau, pour élever l'objet de son délire : mais, lorsqu'après avoir fait un chemin immense dans le pays des abstractions, il arrive enfin à la réalité, il est peut-être étonné de se trouver à côté du sauvage stupide, ou de l'animal livré aux pures sensations.

La beauté, ce mobile puiſſant dont jamais mortel ſenſible ne prononça le nom ſans émotion, n'eſt donc aux yeux du philoſophe qui peut un moment échapper à ſes preſtiges (*a*), & contempler d'un œil calme les bouleverſements & les tempêtes qu'elle excite dans l'univers, qu'un ſimple rapport de moyens appropriés à un effet naturel; mais un rapport qui, ayant pour objet une néceſſité impérieuſe, doit à la paſſion ſa principale force, & à l'imagination humaine les traits ſéduiſants qui l'embelliſſent. Ce qui prouve que la beauté n'eſt point un être abſolu, mais

(*a*) On ſçait trop que la philoſophie ne met pas toujours à couvert de ſes traits. On dit que Démocrite, tyranniſé par la vue du ſexe, & ne pouvant plus ſupporter la forte impreſſion qu'elle lui faiſoit, prit le parti de ſe rendre aveugle. Je ſouhaiterois, pour l'honneur des dames, & pour d'autres raiſons, que le fait fût vrai. Cette victime ne dépareroit pas leur martyrologe.

une relation, c'eſt que ſi l'un des termes qui la compoſent vient à changer, la beauté ne ſubſiſte plus. Qu'un homme épris de l'amour le plus vif tombe malade, à meſure qu'il s'éloigne de ſon état naturel il voit le charme qui le captivoit ſe diſſiper, les attraits enchanteurs qui l'avoient ſéduit perdre leur pouvoir, & la femme qui les poſſédoit deſcendre au niveau de toutes les autres. S'il tient alors à elle, c'eſt par un autre genre de liens, tels que ceux de l'habitude ou de l'amitié. Cependant il ne s'eſt fait aucun changement en elle; lui ſeul a changé; le ſeul rapport qui réſultoit de leur premiere ſituation, eſt altéré; enfin elle n'eſt plus belle à ſes yeux, parce qu'il n'a plus de deſirs. Mais la beauté reprendra ſes droits, lorſque ces mêmes deſirs, renaiſſant avec la ſanté, feront éprouver derechef à l'homme l'illuſion flatteuſe que la maladie avoit ſuſpendue.

Il n'y a pas de beauté sans fraîcheur: lorsque cette qualité manque, tous les autres agréments ne frappent que foiblement, parce qu'un jugement prompt & rapide que l'instinct nous suggere, nous avertit qu'une femme, dont l'individu ne présente point tous les caracteres d'une parfaite santé, est dans une disposition peu favorable au plan de la nature, relativement au maintien de l'espece.

Comme on n'est jamais plus avantageusement disposé pour cet objet que dans les premieres années de la jeunesse & dans le temps de la puberté, il n'y a pas de femme qui ne plaise à cette époque; & La Chaussée a dit avec raison:

A quinze ans on est du moins jolie.

Sa beauté alors est d'être femme: toute notre prévention, toutes nos idées conventionnelles sur le beau, ne sçauroient empêcher la femme qui n'en a point d'autre de briller alors un moment;

& ſi ſon regne eſt court, c'eſt parce que des objets de comparaiſon, qui tirent tout leur prix du préjugé établi, viennent l'éclipſer, lorſqu'elle n'a plus l'avantage naturel & paſſager qui la ſoutenoit contr'eux.

Les qualités qui font la beauté d'un ſexe défigureroient l'autre. Cet air mâle & ces traits bien prononcés dont l'homme tire ſon luſtre, feroient dans la femme une impreſſion déſagréable, parce qu'ils rendroient équivoque le vrai rapport dans lequel elle doit être avec lui. Une molle délicateſſe & des traits fins déplairoient dans l'homme, parce qu'ils choqueroient le rôle auquel on s'attend de ſa part. Tout ce qui a un air de force ſéduit naturellement les femmes. Il eſt aiſé de s'en appercevoir par les qualités & l'état des perſonnes qui déterminent ordinairement leurs choix. Il n'eſt pas étonnant que la foibleſſe cherche un appui contre les beſoins qui l'accompagnent, ou contre

les dangers que la crainte lui fait imaginer.

La beauté ne varie pas seulement par rapport aux sexes ; elle est encore différente, selon les individus du même sexe. Les mêmes choses qui sont capables d'enflammer l'un, refroidissent l'autre. Tous les jours on trouve des hommes qui, en avouant que telle femme est belle, parce qu'elle réunit en elle tout ce qui forme le genre de beauté le plus généralement recherché, se décident cependant en faveur d'une autre femme dont les traits sont moins réguliers.

Cette différence de goûts vient de ce que chacun a en lui-même un modele avec lequel il compare les objets qui le frappent ; & ce modele varie selon qu'on est disposé à mêler plus ou moins de moral au physique de l'amour, ou selon les images sous lesquelles la volupté s'est offerte à nous pour la premiere fois. L'impulsion physique

peut être si forte, qu'elle nous dérobe toutes les convenances morales, pour ne nous offrir que les objets matériels. Alors il peut arriver que dans ceux-ci même on sacrifie l'élégance à d'autres rapports plus intimement liés avec la vivacité des désirs, ou avec le sentiment qu'on a de sa puissance. Au contraire, ceux en qui l'action de ces dernieres causes est plus modérée, chercheront dans le moral un supplément aux plaisirs de la nature : les qualités de l'ame, annoncées presque toujours par les traits extérieurs de la figure (*a*), par la démarche, par le geste, par le son de la voix, feront sur eux une impression d'autant plus vive, qu'elles auront plus d'analogie avec leur caractere.

Il en est de même des personnes dont le hasard ou des circonstances particulieres ont fixé le goût. Descar-

(*a*) Page 35.

tes disoit que toutes les femmes louches lui plaisoient, parce que la premiere femme qu'il avoit aimée étoit louche. La plûpart de nos penchants n'ont pas d'autre principe que les premieres impressions agréables que les objets nous ont fait éprouver ; elles deviennent la regle à laquelle nous rapportons toutes celles que nous recevons dans la suite ; de sorte qu'aussi-tôt que quelque nouvel objet vient réveiller ces impressions assoupies, l'ame se porte vers lui avec impétuosité, comme vers le seul bien qui lui convienne. C'est sans doute sur de pareils rapports que sont fondées ces passions subites & violentes que fait quelquefois naître le premier aspect d'une femme. Beaucoup de gens affectent d'y chercher du mystere ; mais nous n'y trouvons rien qui ne soit facile à concevoir. On voit tous les jours des exemples de personnes dont l'ame se frappe fortement par rapport à quelque objet, soit en fait

d'amour, soit en fait de répugnances. Dans le premier cas, elle se pénetre profondément de l'idée de certaines convenances qui l'ont émue: l'imagination ébranlée s'exerce ensuite sur elles, les agrandit, les exagere, & parvient enfin à faire regarder le sujet dans lequel elles résident, comme unique dans toute la nature. La passion le représente à celui qu'elle enflamme comme la seule source de bonheur, & tous les hommes comme autant de concurrents qui peuvent l'en écarter. Une seule main peut le rendre heureux, & mille autres comme lui peuvent la captiver. Le desir donc croissant avec l'incertitude d'obtenir, & la crainte jointe à l'orgueil attisant le feu de l'amour, donnent à ce dernier sentiment cette énergie extraordinaire qu'il manifeste quelquefois. C'est ainsi que, dans quelques especes d'animaux, la fureur avec laquelle les mâles se portent à l'acte par lequel ces especes se multiplient

eſt d'autant plus grande, que le nombre relatif des femelles eſt plus petit, & que l'intervalle de temps pendant lequel elles reçoivent les mâles eſt plus court.

Mais, quelque forme que prenne la paſſion, & quelque activité que lui donnent des circonſtances qui ne ſont point générales, elle a toujours pour objet un rapport dont l'utilité fait la baſe. Si on examine la plûpart des attributs qui conſtituent la beauté, ſi la raiſon analyſe ce que l'inſtinct juge d'un coup d'œil, on trouvera que ces attributs tiennent à des avantages réels pour l'eſpece. Une taille légere, des mouvements ſouples d'où naît toujours la grace, la fraîcheur & l'éclat, ſont des qualités qui plaiſent, parce qu'elles annoncent le bon état de l'individu qui les poſſede, & le plus grand degré d'aptitude aux fonctions qu'il doit remplir. Rien ne peut remplacer ces qualités; elles donnent du prix à celles qui

n'ont d'autres fondements que l'imagination & le caprice ; enfin elles seules sont la beauté, tout le reste est vraisemblablement arbitraire.

Quant aux divers genres de beauté, qui sont l'objet du goût des différents peuples, il n'est pas douteux qu'ils ne ne soient fondés sur le même principe. Si la nature, en donnant à chaque nation une forme, une couleur & des traits particuliers, lui a assigné un caractere de beauté qui lui est propre, il faut nécessairement qu'une peau noire & un nez épaté concourent autant à la beauté d'un Negre, qu'une peau blanche & un nez droit & bien tiré contribuent à la beauté d'un Blanc. Toutes les fois donc que la conformation de l'un ou de l'autre choquera les rapports naturels qui caractérisent son espece, elle ne manquera pas de faire naître l'idée de quelque défaut dans l'esprit de ceux qui sont compétents pour en juger. Peut-être que les cho-

ſes mêmes qui, dans la beauté, paroiſſent le plus dépendre de la phantaiſie tiennent à cette cauſe, & que les impreſſions qu'elles font ſur nous n'ont dans le fond pour regle que le ſentiment de l'utilité phyſique.

Qu'on ſoumette à un examen approfondi tous les autres objets propres à nous retracer l'idée du beau, on verra que celle de l'utilité y rentre toujours; elle s'y mêle toujours par une de ces opérations rapides de notre eſprit, qui de pluſieurs idées ſemblent n'en faire qu'une. Tout le monde convient que les objets, pour être beaux, doivent être grands, c'eſt-à-dire avoir toute la grandeur relative que comporte leur eſpece; car le plus petit objet peut être beau comparé à ſes ſemblables. Une roſe eſt belle, lorſqu'elle a toute la grandeur & tout l'éclat qu'une roſe puiſſe avoir : alors l'impreſſion qu'elle fait ſur nos ſens eſt plus vive & plus agréable. Un cheval n'eſt beau

qu'autant que sa taille, la souplesse de ses jarrets, une peau luisante, une encolure noble & élevée, & le feu qui sort de ses yeux & de ses nazeaux, attestent sa vigueur & sa légéreté. L'auteur de l'article *Beau* de l'Encyclopédie, se sert de l'exemple d'un beau cheval pour combattre l'auteur de l'*Essai sur le Mérite & sur la Vertu*, qui rapporte le principe du beau à l'utilité. Un beau cheval, dit-il, qui passe dans la rue, paroît beau à tous ceux qui le voient, quoiqu'ils n'aient aucune espérance de le posséder jamais. Cette objection est peu réfléchie. Lorsque nous admirons la beauté d'un objet qui semble n'avoir aucun rapport avec nous, une illusion momentanée nous met à la place de celui qui est à portée d'en jouir. Ce retour de notre entendement, ou plutôt de notre sensibilité, se répete à chaque instant de la vie; & c'est même vraisemblablement par ce fil que la nature nous a attachés aux êtres qui

nous environnent; ſans cela nous ſerions indifférents pour tout. Ainſi, lorſqu'un champ nous paroît beau par ſon étendue, nous nous identifions pour un moment avec celui qui en recueille les fruits. La beauté de l'univers naît de l'ordre que nous y appercevons, & ſur-tout des avantages qui en réſultent pour les êtres ſenſibles qu'il renferme, & au nombre deſquels nous nous plaçons.

Dans les productions de l'art comme dans celles de la nature, la beauté conſiſte dans les idées de la grandeur, & du rapport exact de l'exécution avec un deſſein utile, qu'elles font toujours naître dans notre eſprit. L'idée de la grandeur excite ordinairement celle de la puiſſance. Eh! qui ne ſçait pourquoi la derniere a tant d'attraits pour les hommes? Voudroit-on être puiſſant, ſans le profit qui en revient? La grandeur & la petiteſſe ſeroient des manieres d'être tout-à-fait indifférentes, ſans les avan-

tages qui ſont attachés à l'une, & les inconvénients qui accompagnent toujours l'autre.

Les proportions d'un bel édifice nous flattent, parce qu'elles rempliſſent avec juſteſſe le but qu'on s'eſt propoſé, & qu'elles concourent encore plus à la grandeur & à la ſolidité de l'ouvrage, qu'à ſon agrément. Des chapitaux Corinthiens les plus déliés & les plus finis nous frapperoient peu, s'ils portoient ſur des colonnes dont les dimenſions ne nous raſſuraſſent pas ſur la peſanteur des maſſes qu'elles ont à ſoutenir. Les ornements ne produiſent un bon effet, que lorſqu'ils ſe trouvent réunis à des qualités plus eſſentielles. On dédaigne les jouiſſances frivoles, lorſqu'on n'a pas celles qui ſont indiſpenſables. Un plafond peint par les mains de Michel-Ange, ne feroit pas les délices d'un homme qui craindroit à chaque inſtant de le voir tomber ſur ſa tête. C'eſt par de pareilles impreſſions, mais moins dé-

veloppées, que nous jugeons ordinairement des objets, ſans même que notre eſprit paroiſſe s'en appercevoir. L'architecture gothique nous choque, parce que les ornements dont elle eſt ſurchargée, joints à un défaut ſenſible de proportion dans les moyens qu'elle emploie, prouvent encore moins le mauvais goût de l'artiſte, qu'ils n'annoncent la fragilité de l'édifice; parce que le caprice y tenant lieu de regle, offre à l'œil diſtrait une infinité d'objets ſans deſſein, & que les figures multipliées qu'on y rencontre, au lieu de nous rappeller la nature, ne nous paroiſſent propres qu'à la déparer, & font par conſéquent ſouffrir notre imagination.

Mais on nous dira que ſi tout gît dans la grandeur & dans la ſolidité, rien n'eſt plus aiſé que de ſe procurer ces avantages. Ce ſeroit une fauſſe idée. Ces avantages dépendent d'une certaine proportion dans les moyens employés

pour les obtenir. Si on prodigue ces moyens, ils nuisent à l'objet qu'on se propose, & gênent l'usage qu'on en veut faire. C'est donc ce rapport précis des moyens avec un but utile & grand, qui rend une chose belle, & c'est ce que nos sens apperçoivent tout d'un coup, lorsqu'ils viennent à être frappés par quelque objet en qui cet heureux rapport se trouve.

Pour ce qui regarde les autres arts d'imitation & les ouvrages d'esprit auxquels on accorde le titre de beaux, leur objet est de nous procurer de nouvelles sensations, d'ajouter des êtres possibles aux êtres existants, & de créer, pour ainsi dire, pour nous un nouveau monde; ou bien de flatter des passions qui nous sont cheres, en leur prêtant des couleurs capables de les rendre encore plus séduisantes qu'elles ne sont. Qu'est-ce qui pourroit donc nous intéresser plus vivement que ces arts, ou leurs productions? Au surplus, rien n'est plus facile,

dans le jugement que nous en portons, que de confondre notre admiration pour l'artiſte, avec le plaiſir réel que nous fait ſon ouvrage, & de donner le nom de beau à ce qui bien ſouvent n'a d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. La mode, l'affectation & la recherche contribuent autant à rendre incertaine & arbitraire l'idée du beau, qu'à obſcurcir les regles qui nous enſeignent à le découvrir. Ce qui augmente encore la difficulté de ramener à un principe général tout ce qui a du rapport au beau, ce ſont les fauſſes applications qu'on fait tous les jours de ce terme. Chacun donne indiſtinctement cette qualification aux objets les plus ſimples & les plus communs, ſelon l'importance qu'il y attache. Un botaniſte s'extaſie de la meilleure foi devant une chétive plante que les perſonnes qui n'y entendent pas fineſſe foulent aux pieds. Un artiſan donne le nom de beau aux productions qui ſor-

tent de ſes mains, quelque groſſieres & quelque viles qu'elles ſoient. Mais, de ces différentes manieres même d'appliquer ce mot, il réſulte que la beauté n'eſt fondée que ſur des idées relatives, parmi leſquelles celle de l'utilité occupe la principale place; de ſorte que rien n'eſt beau s'il n'eſt bon, ſinon pour nous, du moins pour les autres avec leſquels nous nous identifions par la penſée.

Mais tout ce qui eſt bon n'eſt pas beau. Il ſemble qu'on ne donne ce nom qu'aux objets dont on apperçoit aiſément les rapports. C'eſt ſans doute pour cette raiſon que ceux qui ſont du reſſort du goût & de l'odorat, n'ont jamais été appellés beaux; les qualités qui les rendent agréables à ces deux ſens, ſont fondées ſur des proportions qui nous échappent. Ainſi l'idée de proportions entre néceſſairement dans celle du beau. Toute proportion ſuppoſe pluſieurs termes corrélatifs, de la

diſpoſition deſquels elle eſt le réſultat. Cette diſpoſition peut varier à l'infini: les parties qui conſtituent chaque être different dans chaque eſpece par leur arrangement, leur maſſe, leur ſtructure, leurs liaiſons; & ces différents rapports ne ſont par conſéquent en eux-mêmes ni beaux, ni laids, puiſqu'ils ne ſçauroient avoir de modele commun; ils ne deviennent tels qu'aux yeux de celui qui eſt en état de juger s'ils rempliſſent le but pour lequel ils ſemblent établis, ou s'ils conviennent aux uſages qu'il peut en tirer. La beauté des objets eſt donc une maniere d'être qui ſe rapporte à nos plaiſirs, à nos beſoins, à notre organiſation, ou à l'intérêt illuſoire & momentané qui nous attache à ces objets.

Enfin le beau moral nous offre la vertu dans tout ſon éclat, à côté des avantages qui en réſultent pour la ſociété qu'elle honore: le ſacrifice continuel de l'intérêt particulier au bien gé-

néral, eſt la ſource de ces tranſports ſublimes qu'elle excite toujours dans les ames honnêtes, & dans leſquels l'admiration ſe confond avec la reconnoiſſance.

On a vu, dans la courte digreſſion que nous venons de faire ſur les différents genres de beau, qu'il n'y a point de beau abſolu, eſſentiel; que c'eſt tout au plus une abſtraction de notre eſprit, & que la beauté de chaque objet dépend de certaines convenances que nous y appercevons. Celles qui caractériſent la beauté du ſexe ne ſont point équivoques, après ce que nous avons dit. Mais il faut obſerver que les convenances générales ne nous frappent dans la femme, que parce qu'elles nous font bien augurer des convenances particulieres; celles-ci ſont le centre auquel toutes les autres aboutiſſent: & le grand objet de la génération, auquel la nature a ſi étroitement lié notre exiſtence, fait que tout ce qui y a quel-

que rapport doit nous émouvoir puiſſamment.

De quelque maniere que la nature eût pourvu à la conſervation de l'eſpece, il n'eſt pas douteux qu'elle n'eût toujours trouvé le ſecret de nous y intéreſſer ; mais il ſemble que l'attrait qui naît de la variété des moyens que les ſexes y emploient, prête beaucoup de force à celui qui dérive de leur convenance. Un homme auroit peut-être moins de penchant pour une femme qui lui reſſembleroit davantage ; de ſorte que la curioſité paroît entrer pour quelque choſe dans le goût naturel qu'ils ont l'un pour l'autre. Cependant la différence qui la fait naître doit avoir des bornes ; ſi elle étoit extrême, & qu'elle allât juſqu'à effacer le caractere commun qui les rend ſemblables à certains égards, elle nuiroit à l'objet même pour lequel elle eſt établie, parce qu'elle détruiroit cet intérêt qui unit les individus d'une même eſpece. C'eſt

ce qui fait ſans doute que les différentes eſpeces, irrévocablement renfermées dans leur ſphere, n'entreprennent point les unes ſur les autres ; elles different trop pour ſe rechercher. Si le charme de la variété eſt un des moyens deſtinés à cimenter l'union des deux ſexes, l'abus des plaiſirs attachés à cette union détruiſant l'effet de cette variété, ramene quelquefois l'homme & la femme à une uniformité criminelle, à ce goût honteux qui les dégrade en trompant la nature, qui fait que chacun d'eux cherche dans ſon propre ſexe des plaiſirs ſans but, & qui, pour être légitimes, doivent être partagés par tous les deux.

Aux convenances phyſiques que la nature à miſes dans la femme pour exciter l'homme à ſe rapprocher d'elle, elle a joint deux qualités morales qui, quoique oppoſées par leurs effets, contribuent également à faire valoir les premieres : ces qualités ſont la pudeur & la coquetterie. Elles ſont comme deux reſſorts

reſſorts qui agiſſent en ſens contraires. L'une tâche de faire naître les deſirs, que l'autre repouſſe, pour en augmenter l'activité, comme quelques gouttes d'eau redoublent celle de la flamme. L'une, par des amorces artificieuſes, engage le combat, que l'autre tâche de faire durer, pour rendre la victoire plus douce, & la défaite plus honorable. La coquetterie fait rechercher ce que la pudeur refuſe; & l'infaillible effet de ces deux moyens ainſi combinés, eſt d'augmenter d'un côté le prix de l'objet qu'on défend, & de l'autre l'ardeur de celui qui le pourſuit. Il eſt vraiſemblable auſſi que les deſirs, contenus quelque temps par les obſtacles que la pudeur leur oppoſe, n'en ſont que plus propres à produire leur effet, & qu'un certain délai contribue à donner le degré convenable de préparation & de maturité aux matériaux que la nature doit employer dans la production d'un nouvel être. C'eſt pourquoi M. de

Monteſquieu a dit (*a*) avec raiſon, que ſe livrer à la débauche qui a toujours été funeſte à la population, n'eſt point ſuivre les loix de la nature, mais les violer; & l'on ſçait pourquoi Lycurgue vouloit que les hommes ne viſſent leurs femmes qu'à la dérobée.

La pudeur, dans un être intelligent comme l'homme, ne produit pas ſeulement l'effet d'une réſiſtance phyſique; elle fait encore naître en lui l'idée d'une vertu; & l'eſtime qui l'accompagne eſt alors un nouveau lien qui vient renforcer tous les autres. La diſſimulation, il eſt vrai, ſe trouve dans les femmes à côté de cette vertu. Mais ceux qui déclament contre le caractere diſſimulé des femmes, ne ſçavent ce qu'ils veulent; car, vouloir que les femmes ne ſoient point diſſimulées, c'eſt demander une choſe impoſſible & même dangereuſe. Tant il eſt vrai que nos

(a) *Eſprit des Loix, liv. 16, ch. 12.*

vices ne ſont ſouvent que des vertus outrées ! Cette honte aimable tire peut-être ſa ſource, dans la femme, d'une certaine défiance de ſon propre mérite, & de la crainte de ſe trouver au-deſſous de ces mêmes deſirs dont elle eſt l'objet, & qu'elle tend à exciter (*a*). Quelle

(*a*) Il n'eſt perſonne qui ne ſçache que ce ſentiment eſt plus difficile à vaincre dans les femmes, lorſqu'elles ont quelque imperfection à cacher. Le fameux Raymond Lulle, de l'illuſtre famille des Lulle de Barcelone, qui fut philoſophe, théologien, médecin, alchymiſte & moine, aimoit, dit-on, éperduement une Eſpagnole nommée Eléonore, qui joignoit tous les charmes d'un eſprit délicat & vif, à tous les agréments d'une figure intéreſſante & noble. Il en étoit aimé & il le ſçavoit : un ſi tendre retour ſembloit lui promettre un bonheur prochain. Mais, quoiqu'il y touchât ſans ceſſe, il en étoit ſans ceſſe repouſſé. Il prodigua toutes les reſſources d'un amant au déſeſpoir pour fléchir Eléonore, tout fut inutile. Voyant que le combat entre ſon amour & la pudeur de ſa maîtreſſe, du-

que ſoit la nature de ce ſentiment, il reſſemble à la modeſtie lorſqu'il réſiſte, & à la complaiſance lorſqu'il cede.

La coquetterie eſt un autre ſentiment naturel, mais oppoſé à la pudeur; c'eſt un deſir vague de plaire, & de captiver l'attention de tous les hommes, ſans ſe fixer à aucun. Ce ſentiment eſt ſi inhérent au ſexe, que rien ne peut

---

roit plus qu'il ne doit naturellement durer, il entreprit d'approfondir un myſtere où tout lui paroiſſoit ſingulier. Après bien des recherches, des tentatives & des ruſes amoureuſes, il apprit que la charmante Eléonore avoit un cancer au ſein. Alors, en amant généreux, oubliant ſon bonheur pour ne s'occuper que de la ſanté de ſon amante, il cherche par-tout le remede qui lui convient; il entend dire qu'en Afrique un Arabe poſſede des ſecrets admirables, & il y vole. L'Hiſtoire nous dit qu'il y apprit beaucoup de choſes, qu'il trouva même la pierre philoſophale : mais c'eſt le ſpécifique du cancer qu'il lui falloit; & c'eſt ce qu'il ne trouva point, & qu'on n'a pas encore trouvé.

l'effacer ; ce qui a fait dire à M. le duc de la Rochefoucault, que les *femmes peuvent moins ſurmonter leur coquetterie que leur paſſion.* Il paroît tenir à ce caractere mobile qui naît de l'extrême ſenſibilité des organes de la femme, comme la pudeur tient ſans doute à la timidité qui dérive de leur foibleſſe(*a*). La perfection de la femme exige qu'elle ſoit préciſément telle que Virgile dépeint Galatée, coquette & timide (*b*); & que ces deux ſentiments ſe contrebalancent, & ſoient retenus l'un par l'autre dans de certaines bornes. Lorſque l'un acquiert trop de force, l'autre ſe relâche dans la même proportion. La coquetterie, continuellement irritée par les ſuggeſtions dangereuſes de la vanité dont elle prend tôt ou tard le caractere, tandis que la pudeur ne ſe

(*a*) Page 34.

(b) *Malo me Galatea petit laſciva puella;*
Et fugit ad ſalices, & ſe cupit ante videri.

nourrit que de privations pénibles, doit à la longue l'emporter ſur celle-ci, & finir par envahir ſes droits. Cette dépravation eſt & doit être plus commune dans tous les lieux où les occaſions multipliées, la rivalité, l'exemple, les tentations de l'amour-propre, réveillent continuellement la coquetterie, & l'excitent à ſe délivrer d'une contrainte importune par le ſacrifice de la pudeur. Dans ces lieux où l'amour ne ſert guere que de voile à l'intérêt & à l'orgueil, la coquetterie ſera extrême & la pudeur nulle.

Mais en ſuppoſant que tout reſte dans l'ordre, & que la coquetterie, bien loin de s'écarter de l'inſtitution de la nature, ſe borne au contraire à en remplir les vues, elle contribuera beaucoup aux douceurs & aux agréments de la vie, ſur-tout dans les pays où les femmes vivent avec les hommes, & n'en ſont point ſéparées par les barrieres que la jalouſie orientale met entr'eux. Li-

bres d'y donner l'essor à leur goût naturel pour tout ce qui peut augmenter leurs attraits, elles cultiveront avec fruit les arts agréables, sans être tentées d'en abuser; s'exerceront à tirer de la parure des ressources qui sont peut-être encore plus nécessaires que frivoles (*a*);

(*a*) Il n'est pas douteux que le goût modéré de la parure n'ajoute aux autres moyens de plaire. La beauté résidant dans des objets matériels & dans une forme déterminée, il doit y avoir un art, indépendant de l'opinion & de la mode, de les présenter avec avantage, en employant des accompagnements étrangers qui les fassent sortir, comme dans un tableau certaines figures servent à donner du relief aux autres. Il y a sur-tout un principe physique d'agrément dans la distribution des couleurs: outre qu'elles relevent l'éclat du teint par des oppositions bien ménagées, elles produisent sur l'organe de la vue un ébranlement agréable qui nous dispose favorablement pour la personne qu'elles parent. Voilà pourquoi il y a des gens exclusivement attachés à certaines couleurs plus analogues que

s'attacheront à acquérir des graces qui, pour se trouver quelquefois alliées avec le vice, n'en sont pas plus incompatibles avec la sagesse ; & répandront une émulation générale de plaire, qui donnera nécessairement à la société un aspect plus riant & plus animé. Si les agréments du corps attirent, ceux de l'esprit fixent & enchaînent : les femmes y auront donc aussi l'esprit plus exercé ; la nécessité de provoquer & de repousser les attaques continuelles des hommes, & de prendre par conséquent toutes les formes & tous les tons, selon les circonstances, le rendra en elles plus subtil, plus pénétrant, plus étendu, & par la même raison plus agréable. Comme, parmi des êtres sociables, le bonheur qu'un sexe attend de l'autre dépend

---

d'autres à leur organisation. L'or, l'argent & les diamants ne produisent pas si bien cet heureux effet, & semblent plus propres à annoncer l'opulence, qu'à rehausser les charmes de la femme qui les étale.

de certaines qualités morales qui en assurent la durée, les femmes feront leurs efforts pour les acquérir, & imposeront aux hommes, par leur exemple, l'obligation de les avoir; de sorte qu'en travaillant les uns & les autres à se rendre heureux, ils se trouveront nécessités à devenir meilleurs. Enfin, comme la vertu qui honore le plus les femmes, parce qu'elle est la plus propre à calmer les inquiétudes des hommes, est un moyen des plus puissants pour plaire, il pourra bien arriver qu'elles soient quelquefois vertueuses par coquetterie.

Tels sont les moyens sur lesquels la nature à établi son plan; telles sont les mesures qu'elle a jugé à propos de prendre pour parvenir à ses fins. Ce système n'est réduit en acte que lorsque la femme touche à l'âge de puberté. Alors il s'ouvre en elle une nouvelle fonction qui n'augmente pas ses agréments, mais qui les soutient, & ne les

éclipse un moment que pour les faire ensuite mieux briller; comme un orage rend souvent l'air plus pur & plus serein.

CHAPITRE II.

Du flux périodique & menstruel auquel le Sexe est assujetti.

DANS la constitution actuelle de l'espece humaine, la femme est sujette à un écoulement de sang qui revient exactement tous les mois (*a*), & dont les retours périodiques sont, depuis la puberté, c'est-à-dire l'âge de quatorze à quinze ans, jusqu'à celui de quarante-cinq à cinquante, une fonction caractéristique & nécessaire au sexe, à laquelle toutes les autres fonctions semblent subordonnées. Pendant cet intervalle de la vie, cet écoulement

(*a*) Excepté pendant la grossesse.

eſt dans la femme le ſigne, & pour ainſi dire la meſure de la ſanté. Sans lui, la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvements vitaux s'altere, l'ame tombe dans la langueur, & le corps dans le dépériſſement.

Quoique cette évacuation revienne aſſez réguliérement tous les mois, puiſque c'eſt de cette régularité qu'elle a pris le nom de *regles*, elle préſente néanmoins des cas, aſſez rares cependant, qui dérogent à cet ordre général. Il y a des femmes qui ſont réglées deux fois par mois, & d'autres en qui cet écoulement ſuit dans ſes retours une période différente de la période menſtruelle, ſans qu'il en réſulte pour elles aucune incommodité.

Il y en a chez qui les regles coïncident avec les phaſes de la lune; & ce fait eſt ſans doute ce qui a ſervi de fondement à l'opinion populaire qui admet l'influence de cet aſtre ſur le flux périodique des femmes. Il ſe peut

que la superstition a profité du merveilleux que cette idée présentoit, sans examiner, selon sa coutume, ce qu'elle pouvoit renfermer de vrai. Mais des auteurs qui se croyoient bien philosophes, en rejettant tout-à-fait cette idée, étoient-ils aussi sages qu'ils auroient voulu le faire croire par cette décision tranchante? Il est certain que la difficulté de concevoir les rapports qui lient les révolutions de la lune avec celles de l'économie animale ne les justifie point. Outre qu'en général ce ne peut être jamais une raison valable de nier un fait que de ne pouvoir l'expliquer, il ne seroit point impossible, dans le cas particulier dont il s'agit, de démontrer, par des inductions tirées de la physique, que la lune peut étendre sur le corps humain l'action qu'elle a sur beaucoup de corps sublunaires. Tout le monde connoît l'ouvrage de Méad, dans lequel cet auteur Anglois prouve assez bien cette vérité On n'a qu'à con-

ſulter les perſonnes affectées de maladies chroniques, on en trouvera beaucoup qui avouent éprouver des changements conſidérables ſous certains aſpects de la lune. Floyer, à qui nous devons un traité de l'aſthme, qui n'eſt que l'expreſſion de ce qu'il a ſenti lui-même, (car il étoit atteint de cette maladie) dit que ſes accès étoient auſſi aſſujettis aux mouvements de cet aſtre que les flots de l'Océan.

En défendant cette opinion, nous ſommes bien éloignés de regarder la lune comme le principe efficient du flux menſtruel; nous ne l'enviſageons, dans les femmes qui ſont ſoumiſes au cours de cet aſtre, que comme une cauſe occaſionnelle, qui, par les modifications qu'elle produit réguliérement & périodiquement dans l'athmoſphere, & qui de-là ſont tranſmiſes à leurs organes, réveille en elles la nature, lui rappelle une époque où elle a été ſoulagée, & la détermine à faire de ſemblables efforts pour ſatis-

faire le même beſoin, comme d'autres cauſes la déterminent dans les femmes qui ſont réglées différemment. Dans celles-ci, ces cauſes, pour être inſenſibles, n'en ſont pas moins réelles. Il y a une infinité d'objets qui échappent à notre entendement, & qui frappent fortement l'inſtinct. Combien d'impreſſion ſourdes, combien de réminiſcences confuſes, modifient & changent à notre inſçu l'état naturel de notre machine ! Elles ſont le principe de ces retours fixes & de ces accès périodiques qu'offre un grand nombre de maladies, & que les médecins qui n'admettent que des explications phyſiques ont vainement tenté de plier à leurs ſyſtêmes. Ce phénomene eſt un de ceux qui ſervent de baſe à la théorie ſimple & lumineuſe de Sthal, la ſeule qui puiſſe expliquer d'une maniere ſatisfaiſante cette foule de faits relatifs à l'économie animale, qui, ſans cela, euſſent été à jamais incompréhenſibles.

pour tout esprit dégagé du joug de la prévention. D'ailleurs, le flux menstruel, selon cet auteur, est une espece de crise, & les crises suivent une marche septénaire. Le mois lunaire est composé de quatre septénaires : il n'est donc pas surprenant que dans quelques femmes les regles répondent aux révolutions de la lune.

L'évacuation menstruelle dure ordinairement depuis trois jusqu'à six & sept jours ; & la quantité du sang qui s'évacue, s'étend depuis huit jusqu'à seize & dix-huit onces. Cette évacuation approche plus ou moins de l'état de maladie, selon qu'elle s'éloigne plus ou moins de ces limites naturelles ; à moins que les écarts qu'elle peut souffrir n'aient leur raison dans la constitution particuliere du sujet, ou dans quelqu'autre circonstance qui les excuse.

Le sang des regles est-il de la même nature que celui de la masse générale

dont il dérive? ou faut-il croire ce qu'Ariſtote, Graaf, Verheyen, & une infinité d'autres auteurs, ont dit des qualités malfaiſantes du ſang menſtruel? Comme les hommes ne ſçauroient être indifférents ſur ce qui peut intéreſſer les femmes, les opinions relatives à la conſtitution de ce ſexe ont auſſi dû être extrêmes. Nous avons dit (*a*) qu'on les a quelquefois regardées comme le plus digne organe de la divinité; &, par une de ces contradictions qui ſont aſſez compatibles avec le caractere de l'eſprit humain, on les a d'autres fois repréſentées comme des animaux dangereux & perfides. Pline (*b*) dit qu'il y a dans la Scythie des femmes dont le ſeul regard eſt capable de tuer les hommes, lorſqu'elles ſont en colere. Le même eſprit qui avoit donné cours à de ſemblables opinions, produiſit ſans doute

(*a*) Page 44.
(*b*) Lib. 7, c. 2.

celle qui a fait croire que le ſang menſtruel des femmes étoit vénéneux. Il ſemble que les hommes, plus libres dans cette criſe paſſagere où les charmes de la femme ſont obſcurcis d'un léger nuage, aient voulu profiter de l'interregne qu'elle leur laiſſoit pour ſe révolter, & outrager ce qu'ils ſont forcés d'adorer dans d'autres temps.

Pour ne donner dans aucun excès, nous ſommes portés à croire que le ſang menſtruel peut recevoir de nouvelles combinaiſons dans l'organe qui le verſe, comme il en reçoit dans tous les autres organes (*a*); & que les qualités

(*a*) L'idée des ferments, introduite par Paracelſe, n'eſt point auſſi ridicule & auſſi abſurde que quelques médecins modernes voudroient le perſuader. Elle a peut-être un fondement plus réel que celle du prétendu méchaniſme qu'on voudroit lui ſubſtituer. Un fait qu'on ne ſçauroit révoquer en doute, & qui eſt du plus grand poids en faveur de la premiere opinion, c'eſt que chaque organe

qu'il y acquiert peuvent quelquefois avoir été exaltées par des circonſtances particulieres, ou dans des ſujets d'une conſtitution extraordinaire, au point de le rendre capable des effets ſurprenants qu'on lui attribue, mais qui n'ont pas lieu dans l'état naturel des choſes.

Les vaiſſeaux de la matrice, & quelquefois ceux du vagin, paroiſſent être les ſources immédiates du ſang menſtruel. Les qualités ſenſibles de ce ſang font préſumer que ce ſont les veines qui le fourniſſent; mais les raiſonnements mêmes des auteurs ſur cette matiere, font aſſez voir qu'on n'en a au-

---

du corps a une mixtion & des qualités particulieres, auſſi ſenſibles au goût & à l'odorat qu'à la vue. Qu'y auroit-il donc d'étonnant, qu'en vertu de cette mixtion & de ces qualités, chaque organe altérât ou changeât celles des humeurs qui y abordent, comme un levain communique les ſiennes aux matieres qu'on lui aſſocie?

cune preuve démonſtrative. Il n'eſt pas plus aiſé de démontrer que le ſang des regles eſt verſé par les *appendices cæcales*, ſur leſquels M. Aſtruc a établi ſon hypotheſe. Des médecins, entre leſquels ſe trouve M. van-Swieten, lui ont conteſté l'exiſtence de ces appendices; & en effet on n'en trouve aucun veſtige dans les femmes qui ne ſont point actuellement groſſes. Il y a apparence que dans celles qui venoient d'accoucher les prétendues appendices qu'on a apperçues, n'étoient que les débris des cotyledons qui attachent le placenta à la matrice. D'ailleurs, quand même ces appendices ſeroient auſſi réelles que le prétend M. Aſtruc, comme elles n'ont été apperçues que dans des femmes groſſes ou qui venoient d'accoucher, on n'en pourroit rien conclure pour l'état de la matrice dans les femmes qui ne ſont point dans ce cas, parce que, pendant la groſſeſſe, la nature opere dans cet organe une vé-

gétation rapide qui en change tous les rapports.

M. Aſtruc croit ces appendices ſi néceſſaires pour la menſtruation, qu'il ne penſe pas qu'elle puiſſe avoir lieu ſans elles; parce que, dit-il, ſi elle ſe faiſoit autrement, ce ne pourroit être que par la rupture des petits vaiſſeaux de la matrice; rupture, ſelon lui, toujours à craindre, & toujours ſujette aux ſuites les plus funeſtes. Cet auteur paroît n'avoir pas fait attention qu'il y a d'autres organes ſujets à des hémorrhagies, même périodiques, qui ne ſont ſuivies d'aucun accident fâcheux. Selon ſon principe, il faudroit auſſi ſuppoſer dans ces organes le même appareil de vaiſſeaux qu'il a établi dans la matrice; ſuppoſition qu'aucune obſervation anatomique ne paroît juſqu'à ce jour autoriſer. Cet auteur fait comme beaucoup de philoſophes, qui réduiſent la nature à cette alternative, ou de faire mal ce qu'elle fait, ou de ſuivre les

idées dont ils ſont préoccupés. Mais nous n'éprouvons que trop tous les jours, que, dans la plûpart de ſes opérations, elle emploie des moyens auxquels nous n'avons jamais penſé; tous les jours elle nous offre des faits qui dérogent aux arrangements frivoles auxquels nous croyons qu'elle doit ſe prêter.

Si j'avois à choiſir parmi les ſyſtêmes où l'on ſe propoſe de développer le méchaniſme des excrétions en général, & celui de la menſtruation en particulier, je me fixerois à celui qui ſuppoſe entre les extrémités artérielles, & les dernieres ramifications des veines, un eſpace où le ſang, affranchi de la contrainte des vaiſſeaux qui l'ont porté, n'a pour toutes barrieres que l'action tonique du tiſſu cellulaire; de maniere que la nature puiſſe, ſelon ſes vues & ſes beſoins, laiſſer échapper au travers des cellules de ce tiſſu, dont elle dirige à ſon gré tous les mouve-

ments, le ſang dont elle ſe trouve ſurchargée. M. de Bordeu (a) a fait voir que cet organe eſt, de tous ceux qui compoſent la machine humaine, celui qui eſt ſuſceptible du plus grand nombre de modifications. On peut donc croire que dans le temps des regles, la nature diſpoſe la portion de ce tiſſu, qui entre dans la ſtructure de la matrice, de la maniere la plus convenable à l'excrétion qu'elle prépare, & qu'elle en fait de même à l'égard de toutes les autres excrétions.

Quant à la rupture des petits vaiſſeaux, qu'on croit être à craindre, l'expérience nous fait voir tous les jours combien cette crainte eſt mal fondée; qu'il n'y a que les grandes léſions & la rupture des grands vaiſſeaux dont les ſuites ſoient à redouter. Il n'en eſt pas de même des premiers; l'action du cœur, preſque éteinte lorſqu'elle par-

(a) *Recherches ſur le Tiſſu muqueux.*

vient aux dernieres ramifications des arteres, eſt aſſez contre-balancée par le reſſort & la réſiſtance active de ces petits vaiſſeaux, pour nous raſſurer ſur les ſuites de leur rupture.

M. Aſtruc, ainſi que beaucoup d'autres médecins, penſent que le flux menſtruel n'eſt que le ſuperflu de la lymphe deſtinée à l'accroiſſement avant l'âge de puberté, & à la nutrition après la puberté. La lymphe ou les molécules organiques s'accumulent, diſent-ils, pendant l'eſpace d'un mois, dans les vaiſſeaux vermiculaires de la matrice (*a*); lorſque ces vaiſſeaux ſont tout-à-fait remplis, ils compriment néceſſairement les veines de cet organe. Le ſang, arrêté dans ſon cours par cette compreſſion, eſt forcé, ſelon M. Aſtruc, de ſe jetter ſur des productions qui ſortent latéralement des troncs vei-

(*a*) M. Aſtruc, *Maladies des Femmes*, tom. 1, chap. 2.

neux, & qui s'ouvrent dans la cavité de la matrice. Ces productions ſont les appendices dont on a déja parlé, & dont l'exiſtence eſt encore problématique.

Ceux qui font dépendre un effet auſſi conſtant que la menſtruation, d'une cauſe auſſi précaire & auſſi peu certaine que cette pléthore locale & graduelle, paroiſſent n'avoir pas examiné tous les rapports qui dépendent de cette fonction : toutes les circonſtances qui l'accompagnent démentent évidemment le principe méchanique auquel on veut l'aſſujettir. Tout annonce, dans les organes qui l'exécutent, une action momentanée bien différente des phénomenes qui ſuivroient l'entaſſement ſucceſſif de la lymphe laiteuſe. Cet entaſſement de ſuc nourricier dans la matrice, ſuppoſe que toutes les autres parties en regorgent; mais on voit tous les jours des femmes exténuées qui ne laiſſent pas d'être réglées, & même de l'être

l'être trop. Nous avons déja dit (*a*) que dans bien des filles, l'évacuation menſtruelle devance l'entier accroiſſement du corps. Quant à la tenſion, la douleur & le gonflement ſubit qui précedent quelquefois la menſtruation, rien ne quadre moins que ces ſymptômes avec une cauſe auſſi lente que la replétion graduée de la matrice. Ces ſymptômes, ainſi que les maux de tête & l'engorgement de la poitrine qui ont quelquefois lieu, n'indiquent point une pléthore ou une ſurabondance univerſelle d'humeurs dans les ſujets qui les éprouvent, puiſque des perſonnes, qu'on ne ſçauroit ſoupçonner d'être pléthoriques, n'en ſont point exemptes; mais ils ſont l'effet des divers mouvements ſpaſmodiques qui concourent à la détermination des regles.

D'ailleurs, la quantité du ſang qui s'écoule dans le flux menſtruel, excede

(*a*) Page 78.

de beaucoup celle que la matrice peut contenir. Il faut néceſſairement joindre à la cauſe méchanique à laquelle on a recours, une autre cauſe auxiliaire qui détermine un torrent de ſang vers les parties par leſquelles s'opere l'évacuation. Or, ſi on a beſoin de recourir à une cauſe active dont les effets ſoient plus rapides & plus conſtants, la cauſe méchanique, dont les effets ſont ſi lents & ſi incertains, eſt au moins inutile; & ſi à cette qualité elle joint le défaut de ne s'accorder en rien avec les ſymptômes qui caractériſent la menſtruation, elle doit être rejettée comme fauſſe.

Le ſentiment le plus vraiſemblable ſur cette fonction, eſt qu'elle dépend d'une action particuliere de l'organe deſtiné à l'exercer, ſecondée quelquefois par l'effort ſympathique des autres organes; effort qui produit la gêne de la reſpiration, les maux de tête, & divers autres ſymptômes, ſelon la di-

verſe direction des mouvements ſpaſmodiques. C'eſt l'idée de M. de Bordeu; elle ſe trouve développée dans un de ſes ouvrages (*a*), qui eſt ſans contredit, de tous les livres de phyſiologie que nous connoiſſions, celui qui nous paroît offrir les notions les plus exactes ſur quelques-uns des points les plus intéreſſants du ſyſtême animal, tels que les ſécrétions & les excrétions.

On croit communément que la nature, dans le flux menſtruel, n'a pour objet que la fécondité. Comme ce flux n'arrive en effet que lorſque la femme eſt en état d'enfanter, & qu'elle eſt ſtérile pour l'ordinaire lorſque cette évacuation manque, on a dû naturellement penſer que le ſang menſtruel fourniſſoit la nourriture du fœtus, & par conſéquent regarder les regles comme unes des conditions eſſentielles qui rendent une femme féconde. On au-

(a) *Recherches ſur les Glandes.*

roit cependant dû faire attention que la loi qui ſoumet le ſexe à cette évacuation, n'eſt point générale, ſelon le rapport des voyageurs (*a*); elle eſt inconnue chez pluſieurs nations ſauvages. Les femelles des animaux qui ſe multiplient par la même voie que l'homme, en ſont exemptes; à moins qu'on n'appelle du nom de regles (ce qui ſeroit étrangement abuſer des termes) cette humeur limpide, & quelquefois rougeâtre, qui diſtille des parties irritées chez les femelles de ces animaux, pendant le court intervalle de leur effervescence. L'évacuation menſtruelle eſt plus tardive & moins abondante dans les femmes de la campagne, ſans doute parce qu'elles participent moins aux vices des grandes ſociétés. Enfin on trouve des femmes fécondes, ſans avoir jamais été réglées.

(*a*) Au Breſil les femmes ne ſont point ſujettes à l'évacuation périodique du ſexe.

Tous ces faits nous induiſent fortement à conjecturer qu'il a dû exiſter un temps où les femmes n'étoient point aſſujetties à ce tribut incommode; & que le flux menſtruel, bien loin d'être une inſtitution naturelle, eſt au contraire un beſoin factice contracté dans l'état ſocial. Les hommes raſſemblés ont toujours cherché à reſſerrer les liens de la cordialité dans les feſtins. La joie eſt plus vive, & les épanchements plus tendres dans ces moments où la machine ſe remonte par une nouvelle nourriture: on eſt alors plus content des autres, parce qu'on eſt plus content de ſoi-même : l'abſence des ſoucis laiſſe alors à la nature la liberté de jouir de tous ſes droits, & même d'en abuſer; car il arrive ſouvent que, ne démêlant plus la ſenſation des mets d'avec l'impreſſion de la gaieté, elle prend le change, & ſe ſurcharge d'aliments qu'elle croit encore néceſſaires, long-temps après que le beſoin eſt ſa-

tisfait. Ces repas, dont l'amitié & le beſoin de ſe voir & d'être enſemble avoient d'abord donné l'idée, l'intempérance les fit enſuite réitérer pour ſatisfaire la ſenſualité. Les ſaveurs ſimples & naturelles des aliments qui ſuffiſent à ceux qui n'ont que l'appétit à contenter, ne convinrent pas toujours à des gens qui vouloient manger ſans appétit. Il fallut néceſſairement recourir aux perfides raffinements de l'art pour réveiller un palais difficile & dédaigneux, & rendre agréable à la bouche ce que l'eſtomac eût refuſé ſans cet appât trompeur. Il ſe forma peu à peu une habitude générale qui porta les hommes à prendre beaucoup plus d'aliments qu'il ne leur en faut pour réparer les déperditions journalieres du corps. Celui-ci dut ſe trouver gêné par une ſurabondance exceſſive de ſucs nourriciers dont l'oiſiveté & le défaut d'exercice durent augmenter encore les inconvénients. La nature attentive à maintenir

cette juſte compenſation de perte & de réparation qui entretient la vie, tâcha de ſe débarraſſer d'un ſuperflu dangereux par des évacuations convenables. Les effets de cette diſpoſition furent communs aux deux ſexes; les hommes comme les femmes ſe trouverent en général dans un état de pléthore habituelle qui néceſſita, dans les uns & dans les autres, des écoulements, à la vérité différents par leur forme, mais qui furent les mêmes par leur principe.

Dans les hommes, la nature ſuppléa aux regles par des hémorrhagies qui ſe font par des organes différents, ſelon les divers âges (*a*). Quand ces hémorrhagies, dans les ſujets auxquels elles ſont néceſſaires, n'ont pas lieu, il en réſulte une longue ſuite d'affections, ou une diſpoſition plus ou moins prochaine à de certaines maladies, telles que les diverſes affections de poitrine,

(*a*) Stahl, *Diſſert. de morbis ætatum.*

le rhumatiſme, l'hypocondriaciſme, le calcul, la goutte, l'aſthme, l'apoplexie, &c. Il n'eſt guere poſſible d'éluder cette alternative dangereuſe, que par un régime de vie propre à prévenir ou à détruire la cauſe dont elle dépend.

Les femmes, par leur maniere de vivre ſédentaire & inactive, ſont moins capables de s'en affranchir; la nature de leurs occupations favoriſe la ſurabondance d'humeurs qui leur eſt commune avec les hommes, au lieu de la diminuer: mais auſſi elles ont un couloir plus commode pour ſe délivrer des humeurs ſurabondantes, & par-là même nuiſibles. Les animaux qui ne ſe ſont point ſouſtraits à l'empire de la nature, & qui ſuivent encore l'inſtinct pour guide, n'ont pas beſoin de cette reſſource (*a*); ils ne ſont point ſujets,

(*a*) Stahl, *Diſſert. de frequentiâ morborum in homine præ brutis.*

comme l'homme, aux hémorrhagies, ni par conſéquent aux affections morbifiques auxquelles elles ſervent de fondement. Ces hémorrhagies ſont devenues une fonction néceſſaire qui s'eſt intimement liée avec la conſtitution de l'eſpece humaine; de ſorte que, dans l'état actuel des choſes, une femme naît avec la diſpoſition à avoir les regles à un certain âge, comme elle naît avec la diſpoſition à avoir la petite-vérole; car on peut contracter un nouveau beſoin, comme on contracte une nouvelle maladie. Si on pouvoit voir toutes les altérations par leſquelles l'eſpece humaine a paſſé depuis ſon origine juſqu'à nous, on verroit peut-être qu'elle n'a pas toujours été ſujette aux mêmes beſoins, aux mêmes fonctions, aux mêmes maladies. Lorſqu'elle a une fois contracté quelque vice ou de nouvelles affections, & cela a ſans doute lieu dans toutes les eſpeces d'animaux,

ce vice ou ces affections se transmettent de génération en génération, & se perpétuent jusqu'à ce que quelque cause contraire vienne les détruire ; voilà pourquoi les races dégénerent, & pourquoi elles se trouvent altérées après plusieurs siecles. Ainsi l'évacuation menstruelle, une fois introduite dans l'espece humaine, se sera communiquée par une filiation non interrompue ; de sorte qu'on peut dire qu'une femme a maintenant les regles, par la seule raison que sa mere les a eues, comme elle auroit été phthisique peut-être si sa mere l'eût été : il y a plus, elle peut être sujette au flux menstruel, même quoique la cause primitive qui a introduit ce besoin ne subsiste plus en elle. Et en effet, bien des femmes sont réglées, sans être pléthoriques ou surchargées d'humeurs. Le flux menstruel, dans ces femmes, dépend de la seule direction habituelle des mouvements

de la nature, comme les hémorrhagies périodiques qu'éprouvent des hommes épuisés.

L'hémorrhagie particuliere au sexe se faisant par l'organe destiné à perpétuer l'espece, elle ne peut commencer qu'à l'âge où la nature commence à s'occuper de ce grand objet. En développant & en préparant les instruments qui doivent servir à cette fonction, elle dirige aussi vers le lieu où elle doit s'exercer, les humeurs dont elle veut se débarrasser. L'évacuation qu'elle y établit est moins la cause qu'un signe de la fécondité. Une femme n'est point stérile, parce qu'elle n'est point réglée, mais parce que la nature n'exerce point sur la matrice le degré d'action qui la dispose à concevoir; c'est parce que ses mouvements, au lieu de se porter vers cette partie, se trouvent dirigés vers quelqu'autre organe où le sang, qui suit la même direction, s'accumule & se manifeste par des résultats qui

ſont les mêmes dans les deux ſexes. Les hommes ſujets à des hémorrhagies habituelles qui ont ceſſé, éprouvent, ainſi que les femmes en qui les regles ſont ſuſpendues, des regorgements & des congeſtions d'humeurs dans des organes différents, ſelon le progrès de l'âge, & des affections telles que des maux de tête opiniâtres, la phthiſie, l'affection hyſtérique ou hypocondriaque, la colique, le calcul, la goutte, & un grand nombre d'autres maladies dont le flux menſtruel, bien établi & bien ordonné, exempte les femmes. Cet écoulement doit être doublement néceſſaire, lorſque la cauſe primitive qui l'a fait naître, concourt avec l'habitude héréditaire qui la propage: ainſi les regles ſeront plus abondantes dans les perſonnes qui prennent une plus grande quantité d'aliments & qui font moins d'exercice; auſſi les femmes qui habitent les villes où l'intempérance & l'oiſiveté réuniſſent ces deux condi-

tions, ſont-elles plus ſouvent dans ce cas que les femmes de la campagne, accoutumées à un régime plus ſimple & plus conforme à la nature.

Le flux menſtruel ne peut donc commencer qu'à l'âge de puberté, ſi l'ordre des fonctions n'eſt point interverti. La nature, une fois ſoulagée par cette excrétion, la répéteroit à la même époque, d'abord par un ſouvenir confus du bien-être qu'elle en auroit reçu, & enſuite par une eſpece d'habitude, ſi la femme n'apportoit déja cette derniere diſpoſition en naiſſant. Le flux menſtruel n'eſt pas la ſeule fonction ſur laquelle l'habitude ait une influence inconteſtable. Notre machine a un penchant ſingulier à produire certains actes à des heures marquées. Qui ne ſçait que l'appétit & le ſommeil devancent ordinairement le beſoin, & ne ſont provoqués le plus ſouvent que par l'habitude? Si on y faiſoit attention, on verroit que beaucoup de nos mouvements in-

térieurs ſont réglés par ce principe ; & il n'y a peut-être perſonne qui ne ſe ſoit apperçu que nos fonctions les plus groſſieres & les plus ſenſibles ſuivent des périodes plus ou moins remarquables. Cette diſpoſition à répéter les mêmes mouvements à des temps fixes & déterminés, fait, comme nous l'avons déja dit, que des femmes en qui il n'exiſte aucune pléthore, ſont réglées comme ſi elles étoient pléthoriques : il en eſt alors de ces femmes, comme de ces malades en qui la fievre ſe ſoutient par une eſpece d'impulſion habituelle, même après que le principe matériel, qui la fomentoit, ne ſubſiſte plus. Ce cas revient ſouvent dans les fievres intermittentes : les accès continuent quelquefois de ſe ſuivre ſans interruption, comme ſi la cauſe matérielle dont elle dépendoit, exiſtoit encore ; ce qui donne ſouvent le change aux médecins qui ne font pas cette conſidération.

Quoi qu'il en ſoit des cauſes & de

l'objet du flux menſtruel, il n'eſt pas douteux qu'il ne ſoit une incommodité dans toutes les femmes, & dans un grand nombre d'elles un travail qui approche plus ou moins de l'état de maladie. Cependant ce travail, en prévenant des affections plus graves, eſt devenu le fondement de la ſanté dans le ſexe, comme les hémorrhoïdes ou d'autres écoulements habituels le ſont dans beaucoup d'hommes (*a*). Et tel eſt ac-

(*a*) Si les hommes ſont moins généralement ſujets à des écoulements ſanguins que les femmes, c'eſt vraiſemblablement parce qu'un genre de vie plus exercé & plus actif les rend pour eux moins néceſſaires que pour elles. Peut-être auſſi que les premiers n'ont point d'organe auſſi approprié à cette ſorte d'excrétion, que celui qu'ont les femmes; de ſorte que la matiere de cette excrétion ne pouvant point être chaſſée, devient dans les hommes un germe de maladies chroniques, qui n'exiſte pas dans les femmes dont les regles n'ont pas ſouffert de dérange-

tuellement le malheur de l'eſpece humaine, que les infirmités mêmes ſont pour elle des ſecours néceſſaires, & qu'il ne lui reſte plus que le choix des maux.

---

ment conſidérable. C'eſt ce qui fait ſans doute que l'ahſtme, le calcul, la néphritique, la goutte, la paralyſie, l'apoplexie, & d'autres maladies, ſont plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes.

CHAPITRE III.

De l'Influence de la Femme dans l'œuvre de la génération.

LE flux menſtruel eſt un ſigne d'autant moins équivoque de la fécondité, qu'il marche toujours avec les deſirs qui doivent la réaliſer. Les changements qui s'operent alors dans le caractere de la femme, ne ſont peut-être pas moins ſenſibles que les altérations phyſiques qui ſe manifeſtent dans ſon corps. Les auteurs accoutumés à rapporter tout à des explications (*a*) méchaniques, croient que la ſource du penchant à l'amour dépend dans les hommes de l'abondance de la liqueur ſéminale, & dans les femmes de la groſſeur des ovaires. Ils ſe fondent ſur ce qu'on a trouvé cette derniere partie

(*a*) Haller. *Elementa Phyſiol.* Tom. VIII, lib. 29, ſect. 1, §. 8.

très-gonflée dans des sujets qui avoient été atteints de ce qu'on appelle *fureur utérine*, & sur ce que des animaux, en qui cette partie avoit été retranchée, ne ressentoient plus l'aiguillon qui les sollicite à se multiplier.

Ces faits ne sont point aussi concluants qu'on pourroit l'imaginer. Une partie grossit en proportion de la quantité d'humeurs que la nature y envoie. Dans les personnes souvent tourmentées de desirs, les organes destinés à les satisfaire se trouvent naturellement plus remplis & plus gonflés que les autres, parce que les liqueurs qui contribuent à leur donner la disposition convenable à leurs fonctions, y séjournent plus long-temps, les nourrissent davantage, & en augmentent par conséquent le volume. Ainsi la grosseur des ovaires pourroit, avec plus de raison, être regardée comme la suite que comme la cause des desirs relatifs à l'acte vénérien. Quant à l'extirpation de cette par-

tie, elle peut bien quelquefois en tarir la source; mais ce moyen ne réuſſit pas toujours. Il eſt certain que dans la plupart des animaux qu'on mutile, la nature devient tout-à-fait indifférente pour une fonction qu'elle ſent ne pouvoir plus remplir faute d'inſtruments: cependant, comme nous l'avons déja dit en parlant des eunuques (*a*), il en eſt qui paroiſſent braver leur dégradation même; la nature chez eux eſt ſi portée à ce qui conſerve leur eſpece, que, par une erreur qui lui cache ſon impuiſſance, elle s'obſtine toujours à un combat où elle ne ſçauroit apporter que des armes inutiles.

Le ſyſtême animal conſiſte dans une ſuite d'opérations ſucceſſives. Chaque âge (*b*) eſt caractériſé par des fonctions qui lui ſont propres. A l'âge de la puberté, ſe développe celle qui a la con-

(*a*) Page 144.
(*b*) Stahl, *De morbis ætatum differt.*

ſervation de l'eſpece pour derniere fin. La nature prépare alors tous les matériaux néceſſaires ; & il y a apparence que ceux-ci ſont devancés par les deſirs, bien loin de les faire naître. Il eſt un temps où ces deſirs ne ſont encore que des élancements ſans but, des mouvements vagues d'un inſtinct qui cherche un objet ſans le connoître. Si ce beſoin naiſſant fait quelquefois éprouver les impreſſions d'une mélancolie attendriſſante (*a*), il ſemble d'autres fois s'irriter contre tout ce qui lui eſt étranger, & ſe ſoulager par les bruſques écarts d'une humeur farouche. Mais ce dernier ſentiment s'adoucit lorſque ſon objet vient à être plus connu & plus déterminé ; on devient alors plus trai-

(*a*) Un des ſymptômes ordinaires qui caractériſent cette diſpoſition, eſt un certain goût pour la ſolitude & la retraite, qui ne manque guere de venir aux jeunes gens, & que M. de Segrais appelloit *la petite-vérole de l'eſprit.*

table; on voudroit associer tous les êtres à sa passion, pour la faire mieux accueillir. On remarque que les amants sont pour l'ordinaire généreux, humains & bienfaisants; soit que, n'attachant du prix qu'à l'objet dont ils sont occupés, ils estiment peu le bien qu'ils font aux autres, soit que le besoin qu'ils éprouvent, les dispose à mieux sentir ceux d'autrui.

On a trop insisté sur les causes matérielles, & qui tiennent à la conformation des parties, pour expliquer les accès d'un amour désordonné. On a paru se dissimuler le pouvoir qu'a sur notre ame une infinité de causes morales, telles que la lecture répétée des livres érotiques, l'imagination trop long-temps fixée sur des images voluptueuses, le souvenir cuisant d'un bonheur perdu sans retour, ou d'un plaisir seulement entrevu & échappé, une douce habitude frustrée par le veuvage ou par une séparation cruelle. Les sens

une fois embrasés par quelqu'une de ces causes ou par toutes en même temps, ne nous présentent plus les objets tels qu'ils sont, mais tels qu'ils conviennent au sentiment qui nous domine : l'ame, absorbée dans une seule idée, semble y rapporter toutes les sensations que nous recevons : toutes ses facultés attaquées à la fois changent la nature des impressions qu'elle éprouve : le moindre chant qu'on eût autrefois écouté sans attention ou avec indifférence, y porte alors une douce langueur, ou y réveille l'activité du desir. Si le coloris des fleurs ne nous offre que des contrastes agréables, ou des comparaisons à faire qui ne sont jamais à leur avantage, leur odeur cause à notre imagination un ébranlement qui se communique à tout le corps, & y répand une impression de volupté. Que de pieges se trouvent pour un amant dans l'ombre & le silence d'un bois ! Le sens du toucher est encore dans ce cas plus vivement & plus

ſinguliérement affecté. Une main par haſard en rencontre une autre : quel eſt le magique effet de ce contact ? L'individu paſſionné qui l'a reſſenti ne reſpire plus ; ſon cœur palpite ; un torrent de feu circule rapidement dans ſes veines ; il ne ſe connoît plus. Enfin tout prend la teinte de la paſſion dont on eſt agité, & paroît l'augmenter ; on ne voit qu'elle, on n'écoute que ſa voix. Faut-il être étonné ſi, dans cette criſe, celle de la raiſon eſt ſouvent à peine entendue ? Il n'eſt pas néceſſaire, pour trouver la cauſe de ce phénomene, de ſuppoſer un vice organique dans les parties qui ſervent immédiatement à la génération.

La nature nous porte à cette fonction par l'attrait du plaiſir. Comme on a diſputé ſur tout, on a auſſi voulu ſçavoir ſi celui que les femmes reſſentent, eſt auſſi vif que celui qu'éprouvent les hommes ? Queſtion oiſeuſe, digne de l'école, & qu'il eſt auſſi inutile qu'im-

poſſible de réſoudre. Il eſt eſſentiel ſans doute, & même du devoir d'un être intelligent & ſenſible, de ne point conſentir à être heureux tout ſeul, & ſans être aſſuré que les autres le ſont; mais c'eſt une vaine ſubtilité de vouloir déterminer au juſte la doſe de bonheur qui revient à chacun. Qu'importe le plus ou le moins? Il doit nous ſuffire de ſçavoir que la nature n'a été marâtre pour perſonne.

L'ardeur impétueuſe avec laquelle l'homme cherche à s'unir à la femme, ſembleroit devoir exclure en lui un goût bizarre & contradictoire qui trouble quelquefois ſon repos. Lorſqu'il eſt parvenu à ſurmonter toutes les difficultés qui gênoient ſa paſſion, lorſqu'il a écarté toutes les barrieres, & qu'après avoir marché de victoire en victoire, il ſe trouve maître de tout, & qu'il ne lui reſte plus qu'à jouir, il aime à rencontrer encore un obſtacle qui l'arrête tout-à-coup; il veut que le paſſage qu'il

deſire

desire le plus de franchir, lui soit fermé. La réalité de cette clôture est un sujet de controverse parmi les anatomistes. Il y en a qui doutent que cette pellicule qu'on appelle *hymen*, & qu'on dit fermer l'entrée du vagin, ait lieu dans l'état naturel de la femme, & n'admettent qu'une duplicature de la membrane qui tapisse l'intérieur de ce conduit. Cette duplicature, selon eux, en rétrécit seulement le calibre, jusqu'à ce qu'elle soit effacée ou oblitérée par l'exercice réitéré de cette partie. D'autres, plus favorables aux préjugés courants, peut-être trompés par de fausses apparences ou par des productions contre-nature, assurent que l'*hymen* se trouve dans toutes les femmes en qui quelque accident ou quelque imprudence ne l'a pas détruit.

L'importance de cette partie, vraie ou supposée, n'est pas la même dans tous les pays. Chez quelques peuples du Nord, dont l'imagination glacée ne

ſçait ajouter rien à ce que les ſens apperçoivent, & à qui elle ne montre les objets qu'avec leurs qualités réelles, l'*hymen* a dû être pris pour ce qu'il eſt en effet, quand on le conſidere phyſiquement, c'eſt-à-dire pour un embarras. Auſſi chez quelques-uns de ces peuples, dit-on, la pareſſe voluptueuſe des riches paye quelquefois la robuſte indigence pour lui épargner un ſoin pénible, & lui préparer une route à des plaiſirs faciles. Au contraire chez les peuples du Midi, où le ſentiment de l'amour a une énergie prodigieuſe, où les hommes, non contents du préſent, voudroient encore jouir du paſſé, on a dû dans les femmes attacher le plus grand prix au ſigne qui conſtate leur intégrité. Ils le regardent comme un bien précieux, il n'eſt rien qu'ils ne faſſent pour s'en aſſurer; leur jalouſie toujours prête à s'alarmer ne ſçauroit trouver ſa ſécurité que dans des précautions brutales, ou dans des recherches odieuſes qui font

gémir la pudeur. Enfin leur extravagance semble leur faire croire que la nature, se prêtant à leurs caprices tyranniques, leur a elle-même donné le modele de leurs verroux (*a*).

Les idées orientales, parvenues de proche en proche jusqu'à nous, avoient aussi réduit en art dans nos climats la maniere de découvrir la virginité. Il y a eu pendant long-temps une jurisprudence fondée sur cet art, dont il nous reste encore des actes. On peut voir dans Joubert & dans Venette (*b*) des rapports juridiques conçus dans les termes techniques & selon le grimoire ridicule que les matrones employoient : elles comptoient quatorze signes auxquels on pouvoit, disoient-elles, recon-

(*a*) On appelle une bande membraneuse qui s'étend quelquefois du haut du vagin en bas, & qui en ferme en partie l'entrée, *columnam virginitatis*, la colomne de la virginité.

(b) *Tableau de l'Amour conjugal.*

noître si une fille avoit été déflorée; mais nous renvoyons le lecteur & les matrones au proverbe de Salomon.

Il est temps de terminer un préambule peut-être déja trop long. Comment la femme concourt-elle à la production d'un nouvel être? Quelle est son influence dans une fonction qu'elle ne peut exercer qu'avec le secours de l'homme? Ici s'ouvre un vaste champ aux opinions humaines qui, comme de vains songes qui se détruisent successivement l'un l'autre, n'offrent d'abord à l'esprit quelques foibles lueurs, que pour le laisser ensuite dans une obscurité profonde ou dans un vuide humiliant. Il semble cependant que le premier regard que les hommes ont porté sur eux-mêmes, a été en ceci comme en bien d'autres choses le plus assuré & le plus heureux. Le résultat de leurs premieres observations est encore le monument le plus honorable pour la raison humaine. Le systême d'Hippocrate sur

la génération eſt encore aujourd'hui, malgré nos prétendus progrès, le plus clair & le plus vraiſemblable. De ſorte qu'on peut dire que pendant plus de deux mille ans on n'a pas ceſſé de ſe tromper à pure perte; on n'a épuiſé toutes les erreurs, toutes les découvertes & toutes les rêveries, que pour répéter ce qu'Hippocrate avoit dit; on ne s'eſt ſi long-temps égaré, que pour revenir ſur la route que ce grand homme nous avoit montrée.

Son ſentiment ſur la maniere dont l'eſpece humaine ſe conſerve & ſe propage, a été reproduit par un naturaliſte célebre (*a*) de ce ſiecle, qui l'a embelli des charmes de ſon éloquence, mais qui ne l'a pas rendu plus ſolide en y ajoutant des acceſſoires peu compatibles avec les idées des anciens. On pourroit même dire que le ſyſtême d'Hippocrate a plus perdu que gagné, en re-

(*a*) M. de Buffon.

cevant le vernis de la phyſique moderne. Ce médecin regardoit la ſemence dans l'homme & dans la femme comme un extrait de toutes les parties du corps. Il croyoit que la liqueur ſéminale de l'homme, mêlée avec celle de la femme dans la copulation, & arrangée par la nature ou par une *faculté génératrice* (a), formoit un nouvel être. On dira peut-être que ce mot de *faculté génératrice* eſt un mot dépourvu de ſens, qui ne nous donne aucune connoiſſance réelle; une de ces expreſſions vagues que les

(a) Aucun médecin ne doute que les ouvrages d'Hippocrate ne ſoient quelquefois obſcurcis par le mélange adultere des idées qui formoient la phyſique de ſon temps, & que des éditeurs mal aviſés y ont gliſſées. On doit lire avec une certaine ſuſpenſion d'eſprit l'endroit où il dit que la chaleur de la femme épaiſſit les liqueurs ſéminales. Ce qu'il y a de plus conſtant & de plus sûr, c'eſt qu'Hippocrate admet pour l'ordinaire une nature qui dirige tout.

anciens ſubſtituoient aux explications plus préciſes qu'une ſaine philoſophie demande. Nous avouons que l'idée de cette faculté génératrice ne nous apprend rien ſur la maniere dont elle agit ; mais nous croyons que ce principe, dont l'exiſtence atteſtée par l'antiquité eſt encore confirmée par beaucoup de modernes, une fois admis, nous épargne toutes les bévues que les raiſonnements phyſiques appliqués aux corps organiſés, doivent entraîner néceſſairement ; il fait diſparoître toutes les lacunes, toutes les difficultés qui s'offrent à chaque pas dans les différents ſyſtêmes phyſiques ſur la génération.

Si on n'admet point un principe actif qui s'ingere de nos fonctions corporelles, il faut ſuppoſer un enchaînement de cauſes dont les mouvements liés entr'eux ſe terminent à des réſultats précis, exacts, toujours les mêmes, comme ceux que produiſent les reſſorts d'une montre. Or, non-ſeulement l'ex-

périence eſt contraire à cette ſuppoſition, mais le plus ſimple examen ſuffit pour faire voir que cela eſt impoſſible dans les corps organiſés continuellement en butte à une infinité d'agents qui les environnent, & qui devroient changer à chaque inſtant leur détermination. Ils ont donc beſoin d'être régis par un principe indépendant juſqu'à un certain point des cauſes phyſiques, & qui aille à ſa fin ſans que rien l'en détourne; & c'eſt ce que fait le principe qui anime les corps vivants. Les différentes périodes qui partagent la vie, gardent toujours à peu près le même ordre; l'époque de la dentition, celle de la puberté, celle où ceſſe la faculté d'engendrer, arrivent toujours à peu près vers le même temps, quel que ſoit l'état de l'individu, gras ou maigre, foible ou robuſte.

Si la ſemence, comme on le prétend dans une hypotheſe récente, n'étoit que l'excédent de la matiere deſtinée à

faire croître & à nourrir les différentes parties du corps, il arriveroit souvent que des enfants seroient propres à la génération, parce qu'il n'est pas douteux que les sucs nourriciers ne soient quelquefois surabondants chez eux: d'autres sujets toujours maigres, dépourvus de matiere organique superflue, n'atteindroient jamais la puberté: enfin, si le principe qui sert de fondement à cette hypothese étoit vrai, il n'y auroit que confusion dans le monde organisé, & tout y seroit subordonné au hasard.

Sans vouloir examiner jusqu'à quel point sont probables les rapports d'attraction, d'après lesquels on suppose que les différentes parties qui doivent former le corps du fœtus s'arrangent entr'elles, nous nous contentons de remarquer que cette supposition rend la conception bien précaire; car, pour que l'œuvre de la génération réussisse, il faudra toujours une quantité de semen-

ce déterminée. Si, de la quantité de liqueur séminale qui doit entrer dans la matrice, la partie qui doit former la tête, le bras ou tout autre organe, s'écarte des autres ou s'arrête en chemin, la conception sera manquée; & comme la quantité précise de semence nécessaire pour former un homme ou un animal, & l'exacte réunion de toutes ses parties, auront rarement lieu dans une matiere liquide, & dont les parties doivent avoir peu d'adhérence entr'elles, toute la vie se passera en essais imparfaits & inutiles.

On a pensé que la simple attraction des parties ne formeroit point un tout varié dans sa forme, comme le corps humain, si ces parties étoient homogenes: il a fallu supposer que les molécules organiques qui doivent entrer dans la structure de chaque membre du fœtus, ont été déja moulées dans celui du pere ou de la mere, & y ont reçu la configuration qui les distingue; ce

qui revient un peu à l'idée d'Hippocrate, mais sur-tout à celle d'Anaxagore. M. Bonnet (*a*) remarque très-bien qu'il est impossible que ces molécules aient été moulées, puisqu'étant le superflu de la nourriture qui a été reçue dans les moules, elles n'ont pas pu y entrer, & par conséquent y prendre la forme qu'elles doivent avoir.

La maniere dont les corps se nourrissent & croissent, est assez difficile à concevoir. Dans le système dont il s'agit, on dit que c'est par *intus-susception*. Les moules qui admettent la matiere organique, ont été supposés par conséquent être des moules *intérieurs;* c'est-à-dire qu'on a essayé d'expliquer une chose obscure, par une chose qui répugne.

Rien n'est plus arbitraire que la maniere dont on veut, dans cette hypothese, que se forment le placenta &

(a) *Corps organisés.*

toutes les autres dépendances du fœtus. On a dû être en effet fort embarrassé pour dire quelque chose de satisfaisant sur la formation de parties qui n'ont aucun modele ou aucun moule ni dans l'homme, ni dans la femme.

La faculté génératrice des anciens, ou l'ame architecte qui n'est que les *formes plastiques* de Cudworth, admise par beaucoup de modernes, & sur-tout par Stahl, leve aisément toutes ces difficultés. Ainsi le systême d'Hippocrate nous paroît à tous égards plus lumineux & plus vrai que le systême moderne qu'on a voulu calquer sur lui.

Les anciens, pour rendre raison de la différence du sexe, disoient que le mâle & la femelle avoient chacun une semence forte & une semence foible; que si la semence du mâle, soit par sa quantité, soit par son activité, étoit supérieure à celle de la femelle, il naissoit un mâle; qu'au contraire, si la semence de la femelle l'emportoit, il

en réſultoit une femelle. Cette diſtinction de divers degrés d'activité dans les liqueurs ſéminales du mâle & de la femelle, n'eſt pas hors de vraiſemblance.

Ils expliquoient la reſſemblance des enfants avec leur pere ou leur mere, comme on le fait aujourd'hui dans le ſyſtême des molécules organiques. Ils la tiroient de la nature & de la conſtitution des humeurs, dont les parties ſont ſuppoſées avoir la même forme & prendre le même arrangement qu'elles avoient dans le corps du pere ou de la mere. C'étoit l'idée commune de tous les anciens médecins & phyſiciens (*a*).

Il n'eſt pas aiſé de concevoir comment un homme du ſçavoir de M. Aſtruc, a pu dire (*b*) qu'en adoptant le ſyſtême d'Hippocrate ſur la génération, on tomberoit dans *la même abſurdité*

(*a*) Valere Maxime. Lib. IX, c. 15.

(b) *Traité des Maladies des Femmes*, tom. 5, page 51.

qu'on reprochoit aux Epicuriens, d'avoir cru que l'univers s'étoit formé par le concours fortuit des atomes agités dans le vuide. Premiérement Hippocrate n'a pas prétendu que les liqueurs séminales dussent leur union à une rencontre fortuite. Secondement il n'y a pas plus de hasard dans l'arrangement qu'ont pris les atomes d'Epicure, qu'il n'y en a dans les compositions chymiques qui résultent du mélange de plusieurs mixtes. Epicure supposoit des atomes ronds, pointus, crochus, comme quelques physiciens ont supposé que les alcalis avoient la forme d'une gaîne, & les acides celle d'aiguilles pointues, en vertu desquelles ils operent les effets qu'on leur voit produire. D'ailleurs, le hasard n'est qu'un enchaînement de causes que nous ignorons; & à ce titre les causes mêmes que M. Astruc admet pour expliquer la génération, comme toutes celles que peuvent adopter les autres médecins & les autres philoso-

phes, ne méritent pas moins le nom de haſard.

Le ſyſtême d'Hippocrate, ou plutôt des anciens médecins, (car il eſt vraiſemblable qu'il l'avoit reçu de ſes prédéceſſeurs) fut peu altéré par les philoſophes & les médecins qui le ſuivirent. Ariſtote n'eut pas beſoin de lui donner une forte entorſe pour le faire cadrer avec ſon ſyſtême général de phyſique. Il prétendit que la cauſe efficiente de la génération étoit dans la ſemence du mâle qui vivifioit celle de la femelle; c'eſt-à-dire, ſelon ſa maniere de parler, que le mâle fourniſſoit la *forme*, & la femelle la *matiere*. Ce ſyſtême ainſi modifié, ſuivit le ſort de toutes les autres opinions de ce philoſophe, & fit la même fortune parmi les phyſiciens. Les médecins continuerent de l'admettre tel qu'il étoit ſorti des mains d'Hippocrate, juſqu'à ce que l'anatomie vînt changer les idées.

Cette ſcience qui, en recherchant la

ſtructure des organes & la nature des reſſorts qui font mouvoir les animaux, ſe propoſe, comme ſi cela étoit poſſible, de nous faire connoître toutes leurs propriétés; cette ſcience qui, en aggrandiſſant le domaine de la phyſique, a ſi peu étendu celui de la médecine, dont preſque chaque découverte a été marquée par un nombre plus ou moins conſidérable d'erreurs, lorſqu'elle découvrit les ovaires, donna lieu de croire que les véſicules rondes qu'on y voit étoient des œufs. L'eſprit humain aime naturellement à trouver des reſſemblances, parce que cela ſoulage ſa foibleſſe; pluſieurs faits réduits à un ſeul le gênent moins que s'ils étoient ſéparés; d'ailleurs, la reſſemblance qu'on crut trouver dans les diverſes manieres dont les hommes & les oiſeaux ſe multiplient, dut frapper par ſa ſingularité. Nous ignorons ſi les femmes s'accommoderent d'un ſyſtême qui les aſſimiloit aux poules, mais dans ce ſyſtême

elles avoient la plus grande part à l'œuvre de la génération ; elles se trouvoient par-là les dépositaires de tout le genre humain : on prétendit que l'œuf contenoit le fœtus tout formé, & que la semence de l'homme ne faisoit que lui donner l'impulsion qui devoit produire son développement.

Comme on avoit de la peine à comprendre comment le fœtus s'étoit formé dans l'œuf, on prétendit résoudre la question en la reculant : on fit remonter la formation du fœtus au commencement du monde, où l'on supposa que Dieu avoit emboîté les uns dans les autres tous les œufs & tous les fœtus desquels devoit sortir toute l'espece humaine. Les œufs femelles contenoient non-seulement une femelle, mais encore avec elle des œufs qui contenoient ou des mâles sans œufs, ou d'autres femelles avec des œufs qui diminuoient toujours de grandeur dans le rapport de la premiere femelle à son œuf. Ainsi

les femmes avoient alors la plus grande influence dans la génération.

Une nouvelle découverte anatomique, & par conſéquent un nouveau ſyſtême, vint les dépouiller de cet avantage. M. Hartſoecker ayant examiné au microſcope de la ſemence de différents animaux, y découvrit une multitude innombrable d'animalcules qui s'agitoient en différents ſens & y nageoient comme des poiſſons. Cette découverte étonna le monde ſçavant; on ne douta plus que ces animalcules ne fuſſent les germes des hommes à venir; on crut avoir trouvé le ſecret qu'on cherchoit depuis ſi long-temps.

Cependant à meſure qu'on examinoit la choſe de plus près, & que la premiere agitation des eſprits ſe calmoit, les doutes naiſſoient en foule. Ces prétendus petits animaux n'avoient point la forme humaine; leur prodigieuſe quantité effrayoit l'imagination. On ne pouvoit ſe réſoudre à croire que la nature établît

l'exiſtence d'un animal ſur la deſtruction de pluſieurs milliers d'autres animaux, & qu'un de ces animalcules ne pût vivre qu'en ſacrifiant, comme un ſultan cruel, tous ceux qui avoient les mêmes droits que lui. Cette conſidération donnoit de l'humeur; on étoit fâché d'avoir reçu la vie à ce prix; on accuſoit la nature d'être trop prodigue. On voyoit, il eſt vrai, dans la production des plantes, un exemple de cette exceſſive fécondité; on ſçavoit qu'un million de germes périt pour un qui réuſſit. Mais cette analogie, tirée des végétaux regardés communément comme inſenſibles, ne raſſuroit pas tout-à-fait.

Les phyſiciens & les médecins ſur leſquels la découverte des animalcules avoit fait une forte impreſſion, demeurerent convaincus qu'ils étoient le fondement & la ſource de toutes les générations futures. Dans le ſyſtême des œufs, on avoit cru que tous les œufs & tous les hommes avoient été enfermés

dans le premier œuf; on crut, dans le nouveau syſtême, que tous les animalcules avoient été enchâſſés les uns dans les autres, avec cette différence, qu'ici l'animalcule mâle contenoit tous les mâles & toutes les femelles qui devoient naître de lui, tandis que l'animalcule femelle étoit borné à ſon propre individu; de ſorte que, dans cette nouvelle hypotheſe, les hommes avoient la ſupériorité que les œufs avoient donnée aux femmes

Quelques auteurs prévenus en faveur des œufs, & qui n'oſoient point rejetter les animaux ſpermatiques, tâcherent de concilier les deux hypotheſes. Ils ſuppoſerent que les animalcules introduits dans la matrice s'inſinuoient en rampant dans les trompes de Fallope, qui les portoient juſqu'aux ovaires; que là le plus heureux ou le plus adroit étoit reçu dans l'œuf le plus propre par ſa maturité à lui ſervir d'aſyle; que l'œuf détaché de l'ovaire tomboit dans

la trompe, d'où il descendoit dans la matrice pour s'y attacher, y croître & s'y développer; enfin que la pluralité des fœtus dépendoit de la pluralité des œufs prêts à recevoir autant d'animalcules.

Si tous les physiciens ne crurent pas que les parties actives de la semence fussent de vrais animaux, il y en eut aussi d'autres qui se défierent si peu de leur imagination, qu'ils crurent non-seulement l'existence de ces animalcules, mais bâtirent encore plusieurs fables ridicules sur leur prétendu sexe, sur leur accouplement & leurs autres fonctions. Ce que les uns assuroient de bonne-foi, M. Plantade de Montpellier le certifioit, pour se jouer des sçavants, & publioit, sous le nom de Dalempatius, des observations supposées dans lesquelles il enchérissoit sur les contes qui couroient au sujet des animalcules spermatiques.

M. de Buffon pense que les parties

qu'on a prises pour des animalcules ne sont point des animaux, mais les matériaux actifs qui doivent former un animal. Il suppose que la liqueur séminale contient en petit toutes les parties nécessaires au fœtus, c'est à-dire des yeux, des bras, un estomac, un poumon, un cœur, &c. & que ces parties ont été fournies par les organes semblables du père & de la mere: que la femme n'a aucun avantage sur l'homme à cet égard, & que la semence de l'un & de l'autre contient également tout ce qu'il faut pour la formation du fœtus. On est d'abord tenté de demander pourquoi la réunion de la liqueur séminale du mâle & celle de la femelle est nécessaire, si chacune a toutes les parties qui doivent constituer l'embryon. On voit bien que le mâle, manquant de lieu propre à son développement, c'est-à-dire de matrice, a besoin du secours de la femme; mais on ne voit pas pourquoi la femelle ne peut point

engendrer ſans le ſecours du mâle, ayant la matiere & le lieu propre à la faire germer.

Dans ce ſyſtême, on explique les reſſemblances d'une maniere aſſez ſpécieuſe. On ſuppoſe, comme nous l'avons déja dit en parlant des anciens qui avoient le même ſentiment, que les parties analogues, fournies par le pere & la mere, gardent dans le fœtus la même forme, le même arrangement & la poſition reſpective qu'elles avoient dans les organes du pere & de la mere. Pour rendre raiſon de la différence des ſexes, on y dit que l'enfant prend celui de l'individu qui a fourni le plus de matiere organique. Si cette idée flatte & ſatisfait l'imagination, il s'en faut de beaucoup que la raiſon y trouve également ſon compte, & qu'elle s'accorde avec tous les faits. Selon ce ſyſtême, il faut non-ſeulement que la ſemence entre dans la matrice, mais qu'elle y entre encore en ſuffiſante quan-

tité. Il ſeroit inutile de ſe prévaloir des exemples qu'on rapporte de certaines femmes qui ont, dit-on, conçu ſans avoir ſouffert aucune intromiſſion de la part de l'homme, parce que ces faits ſont aſſez rares ou aſſez apocryphes pour qu'on ait le droit de les nier. Mais perſonne n'ignore que toutes les expériences d'Harvey, que toutes les ouvertures multipliées qu'il a faites des femelles de différentes eſpeces d'animaux, immédiatement après l'acte vénérien, n'ont jamais pu lui faire appercevoir la moindre goutte de liqueur ſéminale dans leurs matrices.

S'il nous étoit permis de mêler nos conjectures à celles de tant de ſçavants ſur un point d'hiſtoire naturelle ſi intéreſſant & ſi obſcur, nous avouerions que les œufs nous paroiſſent avoir été le fruit d'une ſimilitude imparfaite fournie par les véſicules des ovaires, comme les animalcules l'ont été d'une induction trop précipitée qu'on a tirée d'un fait

mal

mal approfondi. Nous penſons, ainſi que M. de Buffon, que les molécules vivantes de la ſemence ne ſont point des animaux, mais une matiere propre à devenir un animal. Cependant eſt-il néceſſaire qu'elle contienne en petit tous les organes qui doivent entrer dans la ſtructure du fœtus? Trop de difficultés s'oppoſent à une pareille ſuppoſition. Ne pourroit-on pas, à celle-ci, en ſubſtituer une autre qui peut-être n'auroit pas les mêmes inconvénients, & qui certainement s'accorderoit mieux avec les expériences d'Harvey, les ſeules qui euſſent pu nous éclairer ſur le myſtere qui en étoit l'objet, ſi cette découverte eût été réſervée à l'eſprit humain?

Seroit-ce contre les regles d'une exacte analogie, de prêter à chaque partie de la ſemence du mâle les propriétés qu'ont ces eſpeces de vers aquatiques dont nous devons à M. Trembley la ſinguliere hiſtoire? Il ſuffit peut-être à la plus petite partie de la ſemence de

pénétrer dans la matrice pour déployer les facultés qu'elle a, & acquérir celles qui lui manquent, pourvu néanmoins que la matrice de ſon côté ſoit diſpoſée à favoriſer ſon développement; car cette diſpoſition reſpective eſt néceſſaire dans toutes les eſpeces dans leſquelles la génération s'opere par le concours des deux ſexes.

Les polypes ſéminaux, ſans doute d'une nature plus compoſée que les polypes d'eau douce, ont beſoin de ſe dépouiller dans la matrice de quelque entrave qui gênoit leur activité, ou d'y recevoir dans leur ſtructure quelque addition néceſſaire au nouveau genre d'exiſtence dont ils vont jouir. Si chaque particule ſenſible de la ſemence eſt un point vivant, comme il y a apparence, la plus légere émanation de la matiere ſéminale du mâle ſuffira pour rendre la femelle féconde. Cela rendroit plus vraiſemblable ce que les auteurs ont dit de l'eſprit ſéminal, *aura ſeminalis*, le-

quel, à ce qu'on prétend, introduit à travers les pores dans les organes de la femme, propres à la génération, peut ſeul la mettre en état de concevoir ſans que la copulation ſoit parfaite. On conçoit aiſément que l'énergie de la liqueur ſéminale peut être ſi forte dans certains hommes (*a*), & l'ardeur d'engendrer ſi vive dans certaines femmes, que le plus petit atome de cette liqueur, qui trouvera une iſſue pour pénétrer dans la matrice, ou dans tout autre lieu propre à remplir le même objet, s'y fixera pour y végéter, & parvenir enfin à l'état d'homme.

(*a*) On peut concevoir auſſi qu'il y a des circonſtances qui rendent la ſemence plus ou moins propre à la génération. On dit que le venin de la vipere eſt plus actif, lorſque cet animal a été irrité. Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de la liqueur ſéminale? Voyez ce qui a été dit des effets de la pudeur, page 169, & ce que nous dirons des effets de l'imagination, pages 157 & 158.

Il ne s'agira plus alors de la quantité de ſemence qui doit y entrer, il ſuffira qu'il y en entre. Les expériences d'Harvey qui n'a jamais pu découvrir le moindre veſtige de ſemence dans les matrices des biches & des lapines qu'il a ouvertes, n'auroient dans ce cas rien de ſurprenant, parce qu'un atome ſéminal logé dans les petites lacunes de la matrice peut s'y dérober à l'œil de l'obſervateur, juſqu'à ce qu'il ait attiré à lui & aſſimilé aſſez de ſubſtance de la mere pour devenir ſenſible. Harvey n'a en effet vu d'abord qu'un point animé, autour duquel ſe ſont ſucceſſivement arrangés les différents membres qui compoſent l'animal (*a*). C'eſt ainſi qu'un polype mutilé recouvre toutes les parties qu'il a perdues. Il eſt vrai qu'on dit que les parties de l'embryon ſont formées avant qu'on puiſſe les apperce-

(*a*) Harvey, *de cervarum & damarum coitu exercit.*

voir, & qu'Harvey a cru mal-à-propos qu'elles se formoient dans l'instant où elles commençoient à devenir sensibles. Mais comme cette objection n'est qu'une supposition, elle ne sçauroit avoir la moindre force contre une conséquence naturelle tirée d'un fait que les sens ont découvert à Harvey. Cet auteur, qui avec un bon microscope a vu un point vivant prendre par degrés une forme, & se revêtir d'organes qu'il n'avoit point, a été en droit d'affirmer que la chose se passoit comme il l'avoit vue, & ses adversaires n'ont point celui de supposer ce que personne n'a encore pu voir. D'ailleurs cette formation du fœtus en détail n'a rien qui choque, & se trouve conforme à d'autres faits naturels. L'on sçait que les jambes des écrevisses se régénerent : le polype à qui l'on a coupé la tête & la queue, & qui les recouvre, nous donne un exemple d'un animal qui peut acquérir de nouveaux organes.

D'un autre côté, on a de la peine à croire que toutes les parties d'un animal auſſi compoſé que l'homme, puiſſent être toujours à portée de ſe joindre & de s'arranger dans un état de liquidité, comme cela doit être lorſqu'on ſuppoſe que toutes ſes parties ſont déja formées dans la ſemence. La moindre ſecouſſe ne ſuffiroit-elle pas pour en détruire l'aſſemblage? le moindre ſouffle ne les éloigneroit-il pas de la ſphere d'attraction qui les tient réunies? ce qui rendroit la conception trop incertaine & trop fortuite.

Dans notre ſuppoſition la ſemence, au lieu d'être un amas d'organes ébauchés, ne ſera qu'une matiere animaliſée dont chaque partie ſera capable de devenir un centre d'activité, comme chacun des morceaux d'un polype peut devenir un polype. Cette matiere lancée dans la matrice s'y attachera en totalité ou en partie; cet organe, frappé par la ſenſation qu'il deſiroit, & que

la préſence de cette matiere lui procure, s'en emparera auſſi-tôt, y ajoutera ce qui lui manque pour former un fœtus, la couvrira des enveloppes qui doivent la mettre à l'abri des accidents, & concourir avec les autres moyens à lui donner le degré de perfection qu'elle y doit recevoir.

Perſonne ne doit douter que la matrice ne ſoit un organe actif, doué d'un inſtinct particulier, inexplicable, lequel non-ſeulement ajoute à la matiere fournie par le mâle, mais encore la modifie, l'arrange d'une maniere relative & convenable à chaque eſpece. On trouvera peut-être ſurprenant qu'un inſtinct aveugle puiſſe former des organes réguliers. Mais eſt-il moins merveilleux de voir des oiſeaux bâtir des nids de la ſtructure la plus délicate & la plus préciſe, ſans avoir jamais appris à les faire? Pourquoi les opérations intérieures de l'inſtinct ſeroient-elles moins sûres que celles qu'il pro-

duit au dehors? Pourquoi la matrice ne peut-elle pas former les tiſſus qui enveloppent l'embryon, comme certains inſectes filent eux-mêmes la toile dans laquelle ils doivent s'enſevelir, & dont ils fourniſſent auſſi la matiere?

Le lieu où l'embryon ſe fixe n'eſt pas déterminé. Les diverſes oſcillations de la matrice font que la matiere ſéminale va frapper tantôt un endroit, tantôt un autre: tous ſont également avides de concevoir, mais tous ne ſont pas également propres à conduire à un terme heureux le fruit de la conception. Les fœtus dont le ſiege eſt dans les trompes de Falloppe ou les ovaires ne réuſſiſſent point. Outre que ces parties ſont un champ trop reſſerré qui s'oppoſe à leur parfait développement, elles manquent d'iſſue favorable pour les produire au jour. On a vu auſſi des embryons qui étoient tombés & qui avoient pris de l'accroiſſement dans la cavité du bas-ventre, & l'on ſent qu'il y a encore

moins de reſſource pour ceux-là. Heureuſement ces cas ſont très-rares ; ce ſont des erreurs de la nature, dans leſquelles le trouble & l'agitation de l'ame peuvent quelquefois la jetter. On a obſervé que les filles & les veuves étoient plus ſujettes que les femmes à ces conceptions irrégulieres ; & la raiſon n'en eſt pas difficile à deviner.

La matiere ſéminale du mâle peut s'éparpiller dans la matrice, & chaque portion de cette matiere devenir un noyeau vivant, ſi la matrice a aſſez d'ardeur ou d'aptitude pour les adopter tous, & leur partager également ſon influence. Chaque point animé deviendra un fœtus. Dans l'eſpece humaine la matrice ne s'attache ordinairement qu'à une portion de cette matiere vivante.

Dans l'un & l'autre ſexe les parties qui forment la ſemence, lorſqu'elles ſont encore répandues dans le corps & confondues avec les autres humeurs, n'ont

que le caractere général & le degré de vitalité dont jouiſſent toutes les autres parties. L'activité particuliere qu'elles acquierent dans la ſuite, eſt alors enchaînée. Elles deviennent plus libres & ſe revêtent d'attributs ſpécifiques, en paſſant par l'organe où l'on dit que ſe prépare la liqueur ſéminale. Les hommes ou les animaux en qui cet organe manque, ne peuvent jamais déployer les qualités ni montrer l'empreinte qui doivent les diſtinguer & les caractériſer; ce ſont des êtres imparfaits, dévoués à une éternelle impuiſſance, inutiles à leur eſpece, étrangers à tous les ſexes, & en horreur à la nature.

Les parties ſéminales ont donc beſoin, pour avoir l'énergie qui les rend capables de concourir à la formation d'un nouvel animal, de paſſer par l'organe deſtiné à leur élaboration. Cet organe n'eſt pas encore bien déterminé dans la femme, non plus que la liqueur qu'il fournit. On dit, & on ne ſçait pas trop

ſur quel fondement, qu'elle eſt plus fluide & plus limpide que la liqueur ſéminale de l'homme. Quoiqu'on en ignore la nature, nous avons les plus fortes raiſons pour croire qu'elle exiſte.

On ne ſçait pas non plus pourquoi la liqueur ſéminale de la femme doit être unie à celle de l'homme, ou la liqueur ſéminale de l'homme à celle de la femme, pour conſommer l'œuvre de la génération. La ſolution de cette difficulté tient à des circonſtances qui ſont encore voilées pour nous.

On peut néanmoins conjecturer que la matiere ſéminale a une maniere d'être & des qualités relatives au ſexe de chaque individu, comme elle en a qui ſe rapportent à ſon eſpece. La liqueur ſéminale de la femme a donc un caractere, une maniere d'agir, enfin un génie qui lui eſt propre. Si dans le mélange qu'elle doit ſubir avec celle de l'homme, elle prend le principal aſcendant, le nouvel être qui en réſultera ſera

régi par ſon action ; ſon organiſation lui ſera ſoumiſe ; enfin il prendra la conſtitution, les mœurs, les traits & le ſexe de la femme. Il recevra le ſexe de l'homme, ſi c'eſt la ſemence de celui-ci qui domine (*a*).

La reſſemblance des enfants avec les parents eſt fondée ſur le même principe. Elle n'eſt point l'effet d'un arrangement méchanique de parties ſemblables, comme le ſuppoſoient les anciens ; elle dépend bien plutôt du caractere de la force active qui préſide aux fonctions vitales de l'enfant. Si cette force,

(*a*) Nous ne prétendons pas que cet aſcendant dérive ſimplement de la quantité plus grande de ſemence fournie par l'un des deux, mais de certaines qualités qui font que la ſemence de l'un prend le caractere & la maniere d'être de la ſemence de l'autre, comme les miaſmes contagieux nous font prendre la maniere d'être de ceux qui en étoient infectés avant nous, & qui nous les ont communiqués

comme il eſt vraiſemblable, eſt diſpoſée à produire dans celui-ci les mêmes mouvements qui s'exercent dans le pere ou dans la mere, elle aſſimilera la matiere organique qui doit nourrir & faire croître les différents membres de l'enfant, de la même maniere dont elle eſt aſſimilée dans les derniers; ce qui doit produire une reſſemblance de traits & de caractere plus ou moins parfaite entr'eux & leur enfant.

Les petits reſſembleront en partie au pere, & en partie à la mere, ſelon les différentes traînées de matiere ſéminale, que l'un ou l'autre aura fournies, & qui ſeront entrées dans la formation du fœtus. Si la liqueur ſéminale de la femme en devient le principe dominant, les fonctions générales du nouvel individu ſeront déterminées par ſon impulſion, en laiſſant ſubſiſter juſqu'à un certain point l'action particuliere des parties ſéminales du mâle dans les organes où elles ſont entrées pour quelque choſe.

Au contraire, ſi la liqueur ſéminale du mâle a la principale influence, c'eſt elle qui donnera le caractere général aux organes du fœtus, ſans effacer tout-à-fait les impreſſions particulieres que quelques molécules ſéminales de la femme pourront leur avoir données.

Il y a des enfants qui ne reſſemblent point à leur pere, & qui reſſemblent à leur grand-pere : ce fait eſt embarraſſant dans toutes les hypotheſes, mais ſurtout dans celui des molécules organiques. Nous pourrions dire cependant que les parties ſéminales qui ſont le fondement de cette reſſemblance, & qui ont été tranſmiſes par l'aïeul, n'ayant pas pu exercer leur activité dans le pere par lequel elles ont paſſé, parce que quelques circonſtances difficiles à déterminer les y ont tenues captives, ont trouvé une occaſion plus favorable de ſe développer dans le fils. Il en eſt de même de la reſſemblance des neveux avec les oncles ou les tantes. Les

freres & les sœurs reçoivent de leur pere des parties séminales semblables, qui restent sans action dans l'un, & qui déploient leur énergie dans l'autre : le premier fera des enfants plus ressemblants au second qu'à lui-même, si les molécules qui étoient restées inactives en lui peuvent exercer dans ses enfants les propriétés dont elles sont douées, & qui s'étoient mieux manifestées dans l'oncle ou dans la tante.

Ces propriétés consistent principalement dans une certaine disposition à produire, dans le fils ou le neveu, la même série de mouvements vitaux qui a lieu dans le pere, dans l'oncle ou tout autre parent. Ce qui prouve que les ressemblances sont fondées sur l'ordre de ces mouvements, c'est que les dispositions héréditaires suivent celui des maladies particulieres à chaque âge. Un enfant qui naît phthisique ou goutteux, n'éprouvera les impressions de ces maladies que dans l'âge auquel elles sem-

blent appropriées. Si la reſſemblance du fils venoit d'un arrangement de molécules ſemblables, pareil à celui qu'elles ont dans le pere, un pere phthiſique feroit un enfant qui auroit les poumons ulcérés en naiſſant, & un goutteux mettroit au jour un enfant qui auroit déja reſſenti les douleurs de la goutte dans le ventre de ſa mere. Cela eſt démenti par l'expérience. Il y a plus, aucun enfant ne reſſemble à ſes parents en naiſſant; la reſſemblance de traits extérieurs & corporels que le fils doit avoir avec le pere ou la mere, n'exiſte pas lorſqu'il vient au monde; il ne l'acquiert que ſucceſſivement. Aucun animal ne naît avec les attributs qu'il doit avoir à un certain âge. Le plumage des petits oiſeaux & le poil des petits quadrupedes ne ſont jamais ſemblables à ceux de leurs peres. Cette reſſemblance eſt une acquiſition qu'ils font en grandiſſant; elle eſt le fruit de la même ſérie & du même enchaînement de fonc-

tions, ſur leſquels l'exiſtence de leurs peres eſt fondée.

Telles ſont les conjectures que nous avons cru pouvoir préſenter ſur une matiere ſur laquelle on ne ſçauroit encore rien dire de poſitif. Nos obſervations ſe ſont preſque bornées dans ce chapitre à ce qui regarde les qualités de la ſemence ; nous allons examiner dans le ſuivant ſi l'imagination de la mere peut étendre ſon action ſur le fœtus.

CHAPITRE IV.

Des Effets de l'imagination de la mere ſur l'enfant.

TOUT le monde paroît convenir que la conception eſt plus aſſurée, lorſque les deux individus qui y cooperent, s'égarent en même temps dans les tranſports dont elle eſt le fruit. Cette courte aliénation dans laquelle leur ame ſemble pour un moment paſſer toute entiere dans le nouvel être qui en doit réſulter, & les circonſtances phyſiques qui la précedent, ſont peut-être une condition néceſſaire, un acte propre à imprimer le ſceau de la vie à l'ouvrage de la génération : comme un corps qu'on électriſe, les molécules de la ſemence reçoivent peut-être par-là des propriétés qu'elles n'avoient pas encore.

On prétend que la diſpoſition morale où peut ſe trouver alors la femme,

a beaucoup de pouvoir dans la formation du fœtus, soit pour modifier de diverses manieres sa constitution physique, soit pour déterminer le caractere & la trempe de son esprit. Nous avons dit ailleurs (*a*) qu'il étoit vraisemblable que les divers états des humeurs, ou par l'impression locale qu'elles peuvent faire sur les parties sensibles, ou par la perception générale que l'ame en a, influent beaucoup sur la maniere d'être actuelle de celle-ci. Comme il y a entr'elle & le corps une correspondance intime & constante, il se peut aussi que les mouvements de l'ame, en refluant sur les humeurs, y causent des altérations momentanées, en augmentent ou en diminuent la vitalité. Si cela étoit, il auroit sur-tout lieu pour la semence dans un moment où toutes les facultés de l'ame semblent se réunir pour la vivifier, & toute la sensibilité se concentrer dans

(*a*) Page 53.

l'organe qui la fournit. Il eſt du moins vrai qu'il n'eſt point impoſſible que l'imagination de la mere, & peut-être auſſi celle du pere, aient quelque influence ſur la conception.

Une tradition populaire veut que les enfants illégitimes aient plus d'eſprit & de ſagacité que les autres. M. le Camus ſans doute (*a*) ajoutoit foi à cette tradition, puiſqu'il tâche d'expliquer le fait qui en eſt le ſujet. Il fait entendre que les enfants illégitimes ſont ordinairement le fruit d'un amour induſtrieux; que l'eſprit de leurs parents, continuellement aiguiſé par les ruſes néceſſaires à une tendreſſe traverſée par des obſtacles continuels, exercé par les artifices propres à tromper la jalouſie d'un mari ou la vigilance d'une mere, éclairé par le beſoin de dérober à l'opinion publique des plaiſirs qu'elle condamne, doit néceſſairement tranſmettre aux enfants qui en

(*a*) *Médec. de l'Eſprit*, Tom. I, pag. 310.

proviennent, une grande partie des talents auxquels ils doivent le jour; au lieu que les enfants nés dans l'indolente sécurité d'un amour permis, doivent se ressentir de cette espece d'abandon, de cette inertie d'ame avec laquelle on leur a donné l'être. Enfin la plûpart des gens (& les idées du vulgaire ne sont pas toujours à dédaigner) pensent que la maniere dont l'ame de la femme est affectée dans l'acte de la génération, n'est point une chose indifférente pour l'enfant.

Il ne doit pas moins participer aux affections de la mere après la conception; il est devenu une partie de son individu, elle l'a associé à son être, elle lui fournit la matiere propre à le nourrir & à le faire croître, il est animé par sa chaleur, il vit autant de la vie qu'elle lui communique que de la sienne propre. Il ne seroit pas surprenant que les passions qui peuvent agiter la mere, passassent jusqu'à lui. La communication qui

rend cela poſſible, exiſte : l'enfant tient intimement à la matrice par le placenta & par le cordon ombilical. On ne voit pas à la vérité de nerfs dans ces dernieres parties ; mais, pour que la vie circule & ſe porte d'un endroit à un autre, il n'eſt pas néceſſaire que les parties ſoient unies par des trames nerveuſes, il ſuffit qu'il y ait entr'elles une libre continuité. Les nerfs ſont des cordages néceſſaires dans les animaux deſtinés à produire de grands mouvements & à remuer de grandes maſſes ; mais tous les corps organiſés n'en ont pas beſoin. Un des phénomenes qui peuvent ſervir à prouver ce commerce réciproque, & cette commmunauté de mouvements vitaux qui ſont entre la mere & le fœtus, ce ſont les enfants acéphales, c'eſt-à-dire qui naiſſent ſans crâne & ſans cerveau : ils meurent dès leur naiſſance, parce que ces parties ſont eſſentielles & néceſſaires à l'homme qui vit de ſa propre vie ; le fœtus vit ſans elles, parce

qu'il doit à la mere une partie de la force qui l'anime, & qui ſupplée aux organes qui lui manquent.

Un des auteurs (*a*) les moins diſpoſés à croire aux effets de l'imagination de la mere ſur l'enfant, après avoir épuiſé tout le jargon de l'anatomie pour prouver l'impoſſibilité d'une tranſmiſſion des affections de la mere à l'enfant, eſt forcé d'avouer que des enfants ont été ſujets pendant leur vie à des convulſions, parce que leur mere avoit été, pendant ſa groſſeſſe, frappée d'une forte terreur ou de quelqu'autre paſſion vive. Cet auteur avoit dit que, faute de nerfs qui établiſſent une communication entre la mere & le fœtus, & qui ſont les ſeuls moyens par leſquels les mouvements de l'ame peuvent ſe tranſmettre au loin, la mere ne peut point faire éprouver à l'enfant les im-

(*a*) Haller, *Elem. Phyſiol. Corp. hum.* Tom. VIII, lib. 29, pag. 430.

preſſions qu'elle reſſent. Mais ſi, de ſon propre aveu, une mere a communiqué à ſon enfant les convulſions dans leſquelles une forte terreur l'avoit jettée, il eſt évident que la mere peut faire partager ſes affections au fœtus, ſans le ſecours intermédiaire des nerfs.

Mallebranche a donné, comme chacun ſçait, la plus grande extenſion au pouvoir de l'imagination de la mere ſur l'enfant. Pluſieurs auteurs ont entrepris de le réfuter; mais les moyens dont ils ſe ſont ſervis ſont très-vicieux: ils ſont tirés de l'anatomie des parties, & des rapports méchaniques qui ſont entre les organes. Si on vouloit expliquer les phénomenes de l'électricité par les loix générales du mouvement, on trouveroit qu'ils ne cadrent point avec elles: ils y tiennent peut-être; mais comme ils n'en ſont point des effets immédiats, & qu'ils ſont ſubordonnés à des cauſes intermédiaires, il faudroit connoître celles-ci, pour voir la liaiſon qu'ils

qu'ils ont avec les premieres. Il en eſt de même des phénomenes de la vie, de la végétation. Chaque ordre d'êtres a ſa méchanique particuliere; & vouloir juger des effets relatifs à un ordre, par les loix de la méchanique propre à l'autre, eſt une des plus grandes erreurs de logique qu'on puiſſe commettre. Ainſi, lorſqu'on dit que les impreſſions de la mere ne peuvent point ſe tranſmettre à l'enfant par le moyen des humeurs qu'elle lui envoie, & leſquelles, dit-on, ne ſçauroient communiquer rien de moral, il nous ſemble qu'on confond les objets, & qu'ayant alors en vue une ſimple machine hydraulique, tous les raiſonnements qu'on en tire portent ſur un principe faux.

M. de Maupertuis (*a*) nous a paru être plus près du vrai. « Qu'une femme » troublée, dit-il, par quelque paſ-

(a) *Vénus phyſique*, premiere partie, chap. 5.

» sion violente, qui se trouve dans un » grand péril, qui a été épouvantée par » un animal affreux, accouche d'un » enfant contrefait; il n'y a rien que de » très-facile à comprendre. Il y a cer- » tainement entre le fœtus & la mere » une communication assez intime, » pour qu'une agitation violente dans » les esprits ou dans le sang de la mere » se transmette dans le fœtus, & y » cause des désordres auxquels les par- » ties de la mere pouvoient résister, » mais auxquels les parties trop délica- » tes du fœtus succombent. » Ce n'est point parce que M. de Maupertuis explique le fait, que nous admettons sa possibilité; car il y auroit bien des choses à dire sur l'explication qu'on en donne; mais parce que c'est un accident trop commun pour qu'on en puisse douter. Le même auteur ajoute que lorsque nous voyons souffrir quelqu'un, nous participons à ses douleurs; & que la nature n'a pas trouvé

de moyen plus efficace de nous rendre compatiſſants pour les autres, que de nous faire éprouver à nous-mêmes une partie de leurs maux; que, lorſqu'un homme reçoit devant nous quelque coup violent dans un membre, nous nous ſentons tout-à-coup frappés dans le même endroit; & que, par conſéquent, l'hiſtoire de la femme accouchée d'un enfant dont les membres étoient rompus de la même maniere dont elles les avoit vu rompre dans un criminel, n'a rien qui ne ſoit facile à concevoir.

Il y a une autre claſſe de phénomenes rapportés à l'imagination des meres; ce ſont ceux qui conſiſtent dans la figure de l'objet dont elles ont été épouvantées, ou du fruit, ou de tout autre mets qu'elles ont deſiré pendant la groſſeſſe, empreinte ſur l'enfant. Cet ordre de faits eſt plus difficile à expliquer que le précédent, & cette raiſon

a déterminé M. de Maupertuis (*a*) à ne point y ajouter foi. Nous penſons que lorſqu'une choſe n'eſt inexplicable que parce qu'elle eſt obſcure, & que parce que nous ignorons des circonſtances qui nous en donneroient la clef ſi nous les connoiſſions, le doute devroit être la reſſource la plus digne du ſage.

Ce qu'on ne ſçauroit nier, c'eſt que l'eſprit des femmes enceintes eſt ſinguliérement modifié. Leurs envies, leurs caprices, leurs dégoûts prouvent qu'elles ſont dominées par des ſenſations intérieures qui naiſſent du nouvel état où elles ſe trouvent; les envies ſur-tout, qui ſont alors en elles une eſpece de délire, pourroient bien venir du ſentiment de quelque beſoin qu'éprouve l'enfant. L'inſtinct alarmé s'attache à des objets bizarres qu'il croit propres à le raſſurer; mais ces erreurs mêmes

(a) *Ibid.* pag. 83.

ſont voir avec quel intérêt il veille à la conſervation du dépôt qui lui eſt confié.

Nous allons expoſer, dans le Chapitre ſuivant, dans quels rapports l'enfant ſe trouve avec la mere pendant l'eſpace de neuf mois, c'eſt-à-dire quels ſont les phénomenes de la groſſeſſe.

CHAPITRE V.

De la Groſſeſſe.

COMME l'inſtant où la femme conçoit ne ſe manifeſte en elle par aucune expreſſion bien caractériſée, & que les ſuites de cet acte reſtent quelque temps couvertes d'un voile épais; cet eſprit d'inquiétude qui fait que l'homme, peu ſatisfait du préſent dont il pourroit jouir, s'élance toujours vers l'avenir qu'il ne verra peut-être pas, le porte à rechercher avec empreſſement les ſignes encore cachés de la groſſeſſe, & à interroger la nature long-temps avant qu'elle daigne parler. On pourroit à cet égard s'épargner les tourments d'une impatience inutile, puiſqu'elle ne ſçauroit en accélérer ni en retarder l'objet. Il ſeroit d'autant plus dans l'ordre d'attendre tranquillement que les ſignes naturels annonçaſſent eux-mêmes la groſſeſſe,

que les tentatives par lesquelles on se flatte de les prévenir peuvent incommoder les femmes assez faciles pour s'y soumettre, sans les éclairer davantage sur le motif qui les y fait recourir.

Ces tentatives sont l'ouvrage d'un charlatanisme effronté qui les sollicite, & qui se joue de l'honnêteté & de la décence, pour établir son empire sur les débris d'une vertu à laquelle le sexe doit les plus solides fondements du sien. Nous nous croyons obligés de dire ici aux femmes, que ceux qu'elles emploient à cette sorte d'essais les trompent, en affectant des connoissances qu'ils ne sçauroient avoir. Tous les éclaircissements tirés du *toucher* sont très-incertains. On ne peut compter que sur le concours des signes extérieurs & sensibles, tels que la grosseur du ventre, le gonflement du sein, précédés des envies de vomir, des dégoûts, & de la suppression des menstrues. Mais le plus décisif de tous, de

l'aveu même de tous les accoucheurs, le seul démonstratif, consiste dans les mouvements de l'enfant, qui se font sentir vers le quatrieme mois de la grossesse. Ainsi les femmes peuvent elles-mêmes mieux que personne connoître si elles sont enceintes; & les accoucheurs, qui sont forcés d'en convenir eux-mêmes, devroient retrancher de leurs traités d'accouchements les impertinentes regles qu'ils donnent sur le *toucher*. Pour donner une idée de la solidité & de la sagesse de ces regles, je n'en citerai qu'une, prise dans un ouvrage d'un des plus célebres accoucheurs. « Lorsqu'il s'agit, dit-il, de » *toucher* une fille pour quelque *soupçon* de grossesse, on doit d'abord porter le doigt avec circonspection, de » crainte de la déflorer, si elle ne l'étoit pas. » N'est-ce point le comble de l'absurdité de vouloir, sur le simple *soupçon* d'un mal qui peut-être est imaginaire, produire un mal réel; de s'ex-

poſer, pour ſçavoir ſi une fille a commis une faute, à lui rendre plus faciles toutes celles qu'elle peut commettre à l'avenir, en renverſant la premiere digue qui s'oppoſe en elle au vice; enfin, de déflorer une fille, pour connoître ſi elle a été déflorée? Et par malheur encore pour la regle, le moyen qu'elle indique eſt inſuffiſant pour parvenir à la connoiſſance qu'on deſire.

C'eſt du temps ſeul qu'on doit attendre cette connoiſſance. Trois ou quatre mois de patience vous éclairciront mieux que ne fera une pratique dangereuſe, dont les eſſais flétriſſants ſont pires que les ſoupçons qu'on veut diſſiper. Quoique les inconvénients de cette pratique ne ſoient pas auſſi conſidérables pour les femmes que pour les filles, nous ne leur ferons point l'injure de penſer qu'il ne ſoit pas pénible pour elles de conſentir à un examen qui doit les humilier à leurs propres yeux, & qui quelquefois peut les avilir à ceux

d'autrui : elles peuvent s'exempter de cette cérémonie gênante, quand il n'y auroit d'autre raiſon que ſon inutilité pour l'objet qui les porte à s'y aſſujettir.

En attendant que la femme groſſe s'éclaire ſur ſon état & en ſorte, examinons comment l'individu ſur-ajouté au ſien s'y nourrit & y groſſit. Ce phénomene de la nutrition du fœtus, ſi agité par les phyſiologiſtes, ſe trouvera expliqué de lui-même, lorſque nous aurons expoſé les relations & les liens phyſiques & moraux par leſquels il tient à la mere.

Le fœtus eſt, dans la matrice, contenu dans une double poche qui reſſemble aſſez à un œuf ſans coque. Harvey a vu la poche extérieure, qui s'appelle le *chorion*, ſe former comme une toile d'araignée. Il en a apperçu les premiers filets tendus d'un coin de la matrice à l'autre, s'entrelaſſer, former d'abord un réſeau clair, &, la trame ſe ſerrant

peu à peu, former enſuite un tiſſu ferme & uni ; ce qui prouveroit qu'elle eſt l'ouvrage d'un travail particulier de la matrice, comme nous l'avons fait entendre ailleurs (*a*). Cette poche eſt appliquée à une autre poche qui eſt intérieure & plus mince, qu'on appelle *amnios*, ſans être unie avec elle.

Ces deux poches ſont remplies d'une liqueur dans laquelle le fœtus nage. Cette liqueur eſt d'une nature lymphatique, douce dans le commencement de la groſſeſſe, mais âcre & ſaline ſur la fin. La quantité relative de cette liqueur eſt auſſi plus grande dans les premiers temps de la groſſeſſe que dans les derniers. L'origine de ces eaux eſt ſans doute la même que celle des humeurs qui arroſent toutes les cavités du corps ; elles ſont vraiſemblablement le produit d'une exſudation de toutes les parties qui forment l'arriere-faix. Peut-être

(*a*) Page 247.

que l'urine du fœtus y eſt pour quelque choſe; car dans l'eſpece humaine il n'a pas la même reſſource que dans les autres animaux. Dans ceux-ci le fœtus envoie ſon urine, par un canal nommé *ouraque*, dans une eſpece de veſſie qu'on appelle *allantoïde*, ſituée entre le *chorion* & l'*amnios*.

L'utilité des eaux de l'arriere-faix eſt trop évidente, pour que nous perdions le temps à la démontrer. Le contact de tout autre corps qu'un fluide, eût été ſans doute dangereux pour un être auſſi délicat que le fœtus, qui commence lui-même par être preſque fluide. Il ſe balance librement dans cette liqueur, à l'abri des chocs & des accidents deſtructeurs.

Le chorion n'adhere pas immédiatement à la cavité de la matrice. Il y a entre lui & ce viſcere un corps ſpongieux, vaſculeux, épais dans ſon centre, & qui s'amincit vers ſa circonférence. On l'appelle *placenta*, parce qu'il a la

la forme d'un gâteau. La matrice & le placenta ſont unis par des cotylédons ou tubercules qu'ils s'envoient réciproquement l'un à l'autre. Ces liens, d'abord ſuffiſants pour le fœtus encore petit, deviennent plus ſolides à meſure qu'il groſſit : on prétend (*a*) que ſe bornant d'abord à tranſmettre au placenta une humeur laiteuſe, pour l'entretien du fœtus, ils dégénerent enſuite en veines pour lui fournir du ſang pur. Cette derniere opinion n'eſt pas unanimement admiſe ; pluſieurs croient qu'il ne paſſe jamais qu'une liqueur laiteuſe de la matrice au placenta.

Le placenta l'envoie au fœtus par le cordon ombilical. Ce cordon, dont la groſſeur, la longueur & la forme varient ſouvent, eſt attaché d'un côté au nombril du fœtus, & de l'autre au placenta. Il eſt formé de trois vaiſſeaux

(a) *Hiſt. de l'Acad. des Sciences*, année 1714, pag. 12.

ſanguins, de deux arteres & d'une veine, ſouvent ſitués parallélement, quelquefois entortillés ; ce qui, dans ce dernier cas, donne au cordon une forme noueuſe. Ces vaiſſeaux ſont renfermés dans une tunique commune qui ſemble être une continuation du chorion & de l'amnios. Dans les animaux ce cordon contient auſſi l'ouraque. Dans le fœtus humain l'ouraque ne va pas plus loin que le nombril, & on n'en découvre aucun veſtige au-delà.

Les deux arteres ombilicales portent le ſang, qu'elles puiſent dans les deux arteres iliaques internes du fœtus, dans le placenta, où elles forment pluſieurs branches qui ſe ſubdiviſent en une infinité de petites arteres. Celles-ci, répandues ſur toutes les parties de l'arriere-faix, s'abouchent avec une infinité de veines capillaires qui, ſe réuniſſant ſucceſſivement, forment enfin la veine ombilicale, laquelle rapporte le ſang au fœtus : mais avec le ſang elle y con-

duit les ſucs laiteux fournis par la mere pour le ſoutien & l'accroiſſement du fœtus.

Le ſang repris par la veine ombilicale, & l'humeur laiteuſe qui s'y joint, parvenus au nombril de l'enfant, ſont portés vers le foie, entrent dans le tronc de la veine porte, & par le canal veineux paſſent dans la veine cave aſcendante. Celle-ci le tranſmet au ventricule droit du cœur, où, au lieu d'enfiler l'artere du poumon qui eſt ſans action dans le fœtus, il coule par le trou ovale dans le ventricule gauche de ce viſcere, & revient par l'aorte aux arteres iliaques.

Cette eſpece de circulation, hors des organes du fœtus, eſt un phénomene dont les uſages ne nous ſont pas bien connus. Il eſt certainement bien néceſſaire que l'enfant reçoive à chaque inſtant une nouvelle nourriture par le cordon ombilical; mais il ne ſemble pas eſſentiel que le ſang du fœtus ſorte

de ſon corps, pour ſe répandre dans le placenta. Il faut, ou que le ſang artériel qui paſſe par le cordon ombilical ſoit deſtiné à nourrir & à faire croître l'arriere-faix, ce que la matrice pourroit exécuter, puiſqu'elle en a fait les premiers frais (*a*); ou que le but de ſon paſſage ſoit de préparer dans le placenta les humeurs maternelles qui y abordent, & de les y rendre plus analogues à celles de l'enfant dans lequel elles vont entrer. Il y auroit peut-être un ſaut trop bruſque qui choqueroit ces nuances douces par leſquelles la nature marche ordinairement, ſi les humeurs animaliſées dans le corps de la mere paſſoient ſubitement dans le fœtus. Il falloit peut-être qu'elles fuſſent modifiées dans le placenta par le mélange du ſang de l'enfant, pour paroître moins étrangeres lorſqu'elles ſeroient reçues dans les foibles organes du dernier. Dans ce cas,

(*a*) Page 175.

le placenta ſerviroit d'eſtomac au fœtus, il digéreroit les ſucs laiteux que la mere lui envoie; & le produit de cette digeſtion ſinguliere ſeroit porté par la veine ombilicale dans le foie, comme dans les autres individus le chyle y eſt en partie porté par les veines méſaraïques.

Après l'expoſé que nous venons de faire, on ne doit plus demander comment le fœtus eſt nourri dans le ventre de la mere; il eſt clair qu'il l'eſt par les humeurs que celle-ci lui fournit, digérées dans le placenta, & tranſmiſes à la veine porte par la veine ombilicale. Il eſt étonnant qu'on ait mis en queſtion ſi le fœtus prenoit ſa nourriture par la bouche. Le fœtus a pluſieurs organes dont il ne doit faire uſage que lorſqu'il ſera ſéparé de la mere, & qui ſont inutiles à ſon exiſtence actuelle. Sa bouche, ſon eſtomac, ſes inteſtins ſont ſans exercice, comme ſes poumons; toutes ces cavités ſont ſeulement, en

attendant, arroſées par une humeur qui en empêche la coalition, & qui s'y épaiſſit juſqu'à un certain degré. Dans les inteſtins elle ſe mêle avec la bile, & forme avec elle ce qu'on appelle le *meconium*. Ainſi, demander comment ſe nourrit le fœtus, c'eſt demander comment ſe nourriſſent la matrice, le foie & la rate de la mere. Le fœtus eſt uni à ces parties par le placenta; il eſt comme une organe ajouté aux organes de la mere; il a le même aliment qu'eux, à la préparation près que cet aliment ſubit dans le placenta, avant de parvenir à l'enfant.

En effet le placenta, la matrice, les envéloppes du fœtus, le cordon ombilical, le fœtus, tout cela ſe nourrit & croît en même temps. Les canaux qui portent la nourriture à ce dernier, augmentent de calibre à meſure que ſon volume & ſes beſoins s'étendent.

Cependant on peut conjecturer que le fœtus, en qualité d'être individuel &

en vertu de ſon *moi*, aſſimile & diſpoſe lui-même les ſucs déja vivants & animaliſés que la mere lui envoie : mais il ſeroit trop difficile de déterminer juſqu'à quel point l'enfant croît par ſa propre impulſion, ſans que celle de la mere y contribue ; & ſi l'activité du fœtus peut s'étendre juſqu'aux enveloppes & au placenta, qui ſemblent plus appartenir à l'enfant qu'à la mere, ou ſi la végétation de ces parties eſt tout-à-fait l'ouvrage de celle-ci. Si ce dernier point eſt problématique, il eſt du moins vraiſemblable que l'enfant n'à aucune action ſur la matrice, qui grandit & ſuit les progrès du fœtus. Quant à celui-ci, il y a apparence que ſon accroiſſement eſt l'effet combiné de l'action vitale de la mere, & de ſa propre activité. On eſt fondé à croire que la mere n'eſt point à ſon égard dans un état auſſi paſſif que bien des gens le penſent ; & ſi elle le porte, ſi elle le nourrit, c'eſt en elle l'effet d'un inſtinct

vigilant. Bien ſouvent cet inſtinct ſemble ſi occupé du bien-être du fœtus, qu'il oublie pour lui le ſoin des organes de la mere, & ne travaille à l'embonpoint du premier qu'aux dépens de l'autre. Stahl croit avoir obſervé que les femmes qui maigriſſent pendant la groſſeſſe, font le plus ſouvent des enfants bien nourris; tandis qu'il eſt commun de voir des femmes qui gardent leur embonpoint, mettre au monde des enfants chétifs. Enfin il eſt vraiſemblable que le fœtus & ſes dépendances ſont ſous la tutele & la ſauve-garde du principe actif qui anime la mere, & que leur accroiſſement eſt le fruit d'un travail que ce principe dirige.

Cette direction ſans laquelle l'ouvrage de la génération s'écrouleroit à chaque inſtant, peut être troublée par les fauſſes idées qu'on s'eſt faites de la groſſeſſe. On croit communément que parce que la femme nourrit un enfant dans ſon ſein, elle a beſoin de manger,

comme on dit, pour deux, & que pour ne point l'incommoder par ſes mouvements, elle doit ſe condamner à ne remuer ni pieds ni tête.

Pour ce qui regarde la quantité d'aliments, néceſſaire à une femme groſſe, on n'auroit peut-être jamais cru qu'il lui en fallût moins que quand elle eſt libre, ſi l'obſervation ne nous en avoit point convaincus. Les envies de vomir, la gêne qu'une femme groſſe éprouve pendant long-temps, la néceſſité qui la force de recourir à de fréquentes ſaignées, annoncent en elle une ſurabondance d'humeurs qui en dérange le cours. Auſſi l'inſtinct lui inſpire-t-il pour l'ordinaire du dégoût pour les aliments trop ſucculents, tels que la viande. Nous avons vu des femmes qui n'avoient ceſſé de vomir pendant toute leur groſſeſſe, & qui pouvoient à peine parvenir à faire arrêter quelque mets léger dans leur eſtomac, mettre enſuite au jour des enfants bien conſtitués,

Nous en avons vu d'autres ne prendre pendant tout le temps de leur groſſeſſe que du café à l'eau, dans lequel elles trempoient quelquefois un morceau de pain, ſans aucun inconvénient pour l'enfant dont elles ont accouché. Ces exemples ne ſont point à ſuivre ; mais ils prouvent qu'une femme enceinte & ſon enfant peuvent vivre avec une nourriture très-bornée, & que l'excès oppoſé eſt beaucoup plus à craindre. Celui-ci eſt une des principales cauſes des accidents trop fréquents, auxquels ſont ſujettes les femmes qui ſont en état de ſe procurer une nourriture abondante & recherchée. Les femmes du peuple, qui vivent quand elles ſont groſſes comme elles avoient accoutumé de vivre avant de l'être, ſont moins expoſées aux cataſtrophes qui ſont aſſez communes parmi les premieres.

Les femmes du peuple tirent auſſi un grand avantage du travail auquel leur condition les oblige ; elles y trou-

vent un exercice néceſſaire & indiſpenſable, dont un faux raiſonnement porte les femmes riches à ſe priver; car les égards qu'exige la groſſeſſe ne leur interdiſent que les efforts violents. Mais ſi un exercice modéré convient à la ſanté de la mere, pourquoi ſeroit-il nuiſible à celle de l'enfant? Les humeurs qu'elle lui fournit n'en ſeront que plus ſaines, lorſqu'elles auront été épurées par une légere agitation du corps; au lieu qu'en les laiſſant croupir par l'inaction, on leur permet de contracter des qualités vicieuſes qui ſe communiquent néceſſairement à celles de l'enfant. La groſſeſſe & l'allaitement, fonctions incompatibles avec les travaux forcés, devant remplir le plus grand intervalle de la vie de la femme, déterminent le genre d'occupations le plus propre à chaque ſexe; & de cette diverſe deſtination naiſſent vraiſemblablement en partie les inclinations, les goûts, & la plûpart des autres différen-

ces morales qui distinguent l'homme & la femme.

Un des plus grands biens que produise le travail, c'est de nous soustraire à l'empire des passions : c'est dans le calme & la tranquillité du corps qu'elles fermentent, & qu'elles exercent leur furie. Si elles troublent pour l'ordinaire les fonctions vitales, elles ne sont pas moins funestes à celle à qui la conservation de l'espece est due. Elles sont la source de la plus grande partie des fausses couches qui arrivent : c'est pourquoi cet accident est plus commun parmi les femmes que les sociétés où elles vivent, ou que l'état où elles se trouvent placées, exposent aux secousses violentes des passions. Les fausses couches que font les femmes de la campagne, sont presque toutes causées par des efforts excessifs, ou par des chûtes ; elles sont rarement chez elles dues à des causes morales. Les animaux, qui sont encore plus à l'abri de ces dernieres causes, ne

sont

ſont ſujets à l'avortement que lorſqu'il eſt ſollicité par la violence des hommes.

Ce ne ſont pas ſeulement ces accès des paſſions, qui ſont d'autant plus terribles qu'ils ſont plus courts, & qui bouleverſent en un inſtant toute la machine, qu'on a à redouter; on doit auſſi craindre les effets de cette moroſité habituelle que certaines ames nourriſſent, qui fait qu'elles s'indignent de tout, & que le moindre objet les bleſſe. Ce caractere irritable, toujours prêt à repouſſer tout ce qui le touche, eſt très-capable de déranger les opérations de la nature, occupée du ſoin du fœtus: il peut très-bien ſe faire que dans certains moments d'inquiétude, où tout ſemble l'importuner, elle perde de vue l'objet le plus cher, & le rejette au loin comme un fardeau qui la gêne. On a remarqué que les femmes les plus ſujettes à faire de fauſſes couches ſont délicates, ſenſibles, & faciles à irriter.

Il y a cela de particulier que l'empire de l'habitude, dont il a été queſtion ailleurs (*a*), ſe manifeſte encore ici; les femmes qui éprouvent pluſieurs fois ce funeſte accident, le ſubiſſent preſque toujours à la même époque de leur groſſeſſe.

Ainſi la modération, la ſobriété & l'exercice doivent régler la conduite des femmes groſſes. Elles y ſont encore peut-être plus aſtreintes que quand elles ne ſont point dans cet état. Cette conduite eſt d'autant plus eſſentielle pour elles, qu'elle peut les diſpenſer de recourir aux remedes aſſez ſouvent employés dans les groſſeſſes, en prévenant les cauſes qui les rendent néceſſaires. Les ſaignées & les purgations ſont plutôt des ſecours contre les ſuites d'un mauvais régime, que contre la groſſeſſe qui n'eſt point une maladie: elle entre au contraire dans le ſyſtême

(*a*) Page 206.

des fonctions de l'homme sain. Les femelles des animaux, & les femmes dont la constitution n'a point été dépravée par la molleſſe, ne ſont point malades pendant la geſtation. La groſſeſſe n'eſt une maladie que pour les femmes en qui des organes énervés rendent toutes les fonctions pénibles ; que pour ces machines frêles & délicates, en qui chaque digeſtion eſt une courte maladie. Les autres parviennent pour l'ordinaire au terme de leur groſſeſſe, ſans autre infirmité que la gêne inſéparable de cet état.

CHAPITRE VI.

Du terme naturel de l'Accouchement.

LA durée de la geſtation varie dans les différentes eſpeces d'animaux. Dans l'une elle eſt de onze mois, dans l'autre de cinq, dans celle-ci de ſix ſemaines, dans celle-là d'un mois; dans l'eſpece humaine elle eſt communément de neuf mois. Ce ſeroit outrager la raiſon, que de recourir à l'autorité d'Hippocrate & d'Ariſtote pour établir un fait auſſi généralement admis, & qui frappe auſſi fréquemment les yeux de la multitude. Si le ſentiment de ces auteurs eſt de quelque poids & mérite quelque conſidération, c'eſt lorſqu'il s'agit de conſtater la réalité de quelque exception ſurvenue dans l'ordre que la nature ſemble s'être aſſujettie à ſuivre conſtamment. Ces hommes & leurs ſemblables, plus exercés à ſuivre les diverſes inflexions de ſa marche, ſont

plus à même d'y appercevoir les écarts qui échappent aux yeux distraits du vulgaire; l'on peut, dans ce cas, prêter à leurs décisions ce degré d'assentiment qu'on doit au rapport d'un homme clairvoyant & désintéressé, dans une matiere qui n'admet que des probabilités, & pas une preuve physique. Lorsqu'Hippocrate, Aristote, M. Lieutaud, M. de Buffon, M. Petit, & tant d'autres écrivains capables d'en imposer par leur sçavoir & par la supériorité de leurs talents, nous disent que la durée de la grossesse quelquefois se prolonge jusqu'au dixieme, au onzieme, & au douzieme mois, on peut les en croire, non point parce qu'ils l'ont dit, mais parce qu'un fait qui ne répugne point à l'esprit, & qui ne choque point la justesse & l'ordre naturel des idées, avancé par des hommes instruits, doit être cru, si on n'a pas une preuve complette & démonstrative du contraire.

Ceux qui ſoutiennent l'impoſſibilité des naiſſances tardives, ont tout le déſavantage qu'on a lorſqu'on défend une propoſition négative. Auſſi leurs raiſonnements ſe reſſentent-ils de la foibleſſe & de l'incertitude des principes ſur leſquels ils établiſſent leurs prétentions. Tantôt ils diſent que les loix de la phyſique s'oppoſent aux accouchements tardifs ; que l'ordre de la nature qui a fixé la durée de la groſſeſſe à neuf mois dans l'eſpece humaine, eſt invariable : tantôt, s'embarraſſant peu ſi le fait exiſte ou non, & n'en enviſageant que les conſéquences, ils certifient que ſi le terme de l'accouchement pouvoit varier, le trouble & la confuſion s'empareroient de la ſociété. En changeant ainſi de queſtion, en invoquant d'abord des loix de phyſique qu'on ne connoît point, & un ordre dont les reſſorts nous ſont cachés, & en voulant enſuite décider de la réalité d'un fait naturel par les ſuites mo-

rales qu'il pourroit avoir, ils reſſemblent à des hommes qui, marchant ſur un terrain infidele & peu sûr, portent en tremblant leurs pas çà & là ſans les fixer nulle part, ou à des ouvriers mal-à-droits qui, choiſiſſant parmi de mauvais inſtruments, rejettent ſucceſſivement ceux qui ſe préſentent, & finiſſent par prendre le pire de tous.

La plûpart des médecins & des naturaliſtes anciens penſoient que le terme de l'accouchement n'eſt point auſſi fixe dans l'eſpece humaine que parmi les animaux; & en cela ils étoient vraiſemblablement meilleurs obſervateurs & meilleurs philoſophes que les modernes qui les contrediſent, ſous prétexte que le ſiecle où ils vivoient n'étoit point encore éclairé par le flambeau de la phyſique. La phyſique nous a ſans contredit appris beaucoup de choſes, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle nous ait dévoilé la raiſon de ces périodes que les corps vivants affectent dans

leurs opérations. Elle nous laiſſe encore ignorer pourquoi les accès des fievres reviennent tous les jours, ou de deux jours l'un, à la même heure; pourquoi les criſes des maladies ſe préparent & ſe muriſſent dans un temps déterminé, pourquoi les dents viennent à un certain âge, pourquoi la faculté d'engendrer commence & ceſſe a des époques marquées : enfin, la phyſique ne nous a pas plus inſtruits ſur la cauſe qui fixe la durée de la groſſeſſe à neuf mois, que ſur celle qui aſſigne vingt-un jours à l'incubation du poulet.

Les médecins qui combattent l'opinion favorable aux naiſſances tardives, ne ſçauroient indiquer une loi de phyſique, de laquelle il découle néceſſairement que l'enfant doit venir au monde neuf mois après la conception. Si, de ce que cela arrive très-ſouvent, ils en concluent qu'il doit avoir toujours lieu, ils ſe trompent en tirant cette conſéquence. La répétition fréquente d'un

fait ne prouve point qu'il ſe répétera toujours; il n'en ſçauroit réſulter que des probabilités & des inductions morales toujours inſuffiſantes pour une démonſtration.

Les autorités dont ils tâchent de renforcer leur opinion ne ſont pas un ſecours moins impuiſſant, & la qualité des perſonnages qu'ils citent eſt tout-à-fait indifférente pour le fait qu'on veut prouver. M. Aſtruc, qui rejettoit les groſſeſſes prolongées, n'a pas manqué de faire uſage de ſon érudition dans une matiere qui ne demandoit que de la logique. Selon la coutume des ſçavants, qui ſont plus empreſſés à citer que délicats ſur le choix de leurs citations, il produit ſur la ſcene Ménandre, Plaute, Térence, Virgile, pour contre-balancer le ſentiment des philoſophes & des médecins anciens & modernes, qui ſoutiennent que l'accouchement peut quelquefois être retardé au-delà du dixieme mois. Vraiſemblablement Virgile ne

prétendoit pas réſoudre un problême d'hiſtoire naturelle, lorſqu'il diſoit en termes poétiques & harmonieux à un enfant, qu'il avoit coûté dix mois de dégoûts & de peines à ſa mere (*a*): mais, eût-il eu cette intention, ſon témoignage n'en auroit pas plus de force, il n'en ſeroit pas plus compétent pour établir l'impoſſibilité des accouchements tardifs.

M. Aſtruc (*b*) regarde ſur-tout comme un argument ſans replique, la diſpoſition des loix Romaines qui ferment la ſucceſſion aux enfants nés plus de dix mois après la mort du mari de leur mere. Mais on ne voit pas pourquoi des loix ſeroient plus déciſives que le rapport des auteurs les plus graves: les loix étant l'ouvrage & l'expreſſion de la vo-

(a) *Matri longa decem tulerunt faſtidia menſes.* Eclog. IV.

(b) *Maladies des Femmes*, Tome VIII, page 292.

lonté des hommes, elles ne ſçauroient avoir plus de valeur pour éclaircir une queſtion de philoſophie, que n'en ont tous les autres témoignages humains.

Ce n'eſt pas ici le cas de regarder une loi comme un oracle qu'on doive recevoir avec une ſoumiſſion reſpectueuſe. Si elle a un caractere ſacré, ce n'eſt que pour les lieux & pour les temps pour leſquels elle a été faite, & que relativement à l'objet ſur lequel elle ſtatue. D'ailleurs, les motifs qui font établir une loi, ſont ſouvent moins fondés ſur la vérité phyſique des choſes, que ſur le rapport qu'elles peuvent avoir avec l'intérêt de la ſociété. On a voulu que les enfants qui naîtroient plus de dix mois après la mort de leur pere, n'euſſent pas de droit à ſa ſucceſſion. Cette loi peut être très-ſage, parce qu'il eſt aſſez rare qu'une femme accouche après le dixieme mois de ſa groſſeſſe, pour qu'on n'ait point à craindre beaucoup les effets de cette diſpoſi-

tion. Au lieu que les inconvénients qui réſulteroient d'un terme indéfini pour l'accouchement, ſe répéteroient peut-être à chaque inſtant; l'incertitude ſur l'origine des citoyens en jetteroit beaucoup ſur leurs droits, ſemeroit la défiance dans le ſein des familles, relâcheroit les liens du ſang, & par conſéquent ceux qui nous attachent à la patrie. Les légiſlateurs ont mieux aimé s'expoſer à commettre quelques injuſtices particulieres, que laiſſer une carriere ouverte à la corruption des mœurs, & ſacrifier quelques membres, que courir le riſque de voir périr tout le corps. Ainſi, en décidant que le terme de l'accouchement ſeroit fixé à dix mois, ils n'ont pas prétendu que naturellement il ne puiſſe aller au-delà, mais que le bien de la ſociété exige qu'il n'y ait d'accouchements légitimes que ceux qui ſe font à ce terme.

Mais il s'eſt trouvé des gens plus ſéveres que la loi, qui ont décidé du

haut de leur tribunal que l'accouchement devoit se faire au terme précis de neuf mois révolus ; d'autres ont eu l'indulgence d'accorder dix jours au-delà. On sera toujours étonné que des hommes qui ignorent encore les causes physiques des fonctions les plus sensibles & les plus familieres du corps humain, qui peut-être ne sçauront jamais la véritable raison qui fait mouvoir leur pied, aient osé prendre le ton le plus décisif & le plus tranchant sur une matiere qui laisse à peine quelque place aux plus modestes conjectures, prononcer dogmatiquement sur ce qui est ou n'est pas possible, assigner des bornes à la nature, comme s'ils en connoissoient parfaitement les ressorts, & l'assujettir à une précision mathématique qu'elle ne connoît peut-être point.

Ils s'appuient sur l'ordre apparent que suivent les diverses productions végétales & animales, & sur l'égalité prétendue des intervalles qu'elles met-

tent entre les différents degrés ou les différentes époques de leur développement. Mais, outre qu'il leur eſt très-difficile de faire voir une exacte égalité dans le temps que les individus de chaque eſpece mettent à ſe développer, ce n'eſt que par le plus vicieux raiſonnement qu'ils ſe ſont ſervi de l'exemple des végétaux & des animaux, pour décider une queſtion relative à l'eſpece humaine. Ils paroiſſent n'avoir pas mis aſſez de différence entre la vraiſemblance qui réſulte d'une ſimple analogie, & la force triomphante d'une preuve phyſique. Ils ont d'ailleurs manqué de faire une diſtinction eſſentielle qui a même échappé à leurs adverſaires.

Tous les êtres qui compoſent l'univers ſont liés entr'eux par des rapports généraux & des propriétés communes, en vertu deſquelles ils ſuivent des loix qui ſont les mêmes pour tous. Mais quelques-uns ont des propriétés particulieres qui leur donnent une tendance

ſpéciale & propre ; de ſorte que, quoique emportés par l'impulſion générale, ils ſont ſoumis à une impulſion particuliere, de laquelle il réſulte en eux une marche, des mouvements & des effets particuliers. Plus les corps ont de ces propriétés particulieres qui les diſtinguent de la matiere commune, plus ils paroiſſent indépendants des loix générales qui dirigent celle-ci. Les végétaux, par exemple, ſont au-deſſus d'elle par leur organiſation, à laquelle ils doivent des qualités qui paroiſſent tenir peu aux attributs généraux de la matiere brute & inerte. Cependant, comme ils ont plus de rapport avec elle, que n'en ont les animaux qui different des végétaux par le mouvement progreſſif, & par les différents degrés de moralité qui les caractériſent, ils ſont ſubordonnés plus ſenſiblement à ſa marche uniforme & conſtante. Les plantes, pour germer, croître, ſe développer & ſe reproduire, ont beſoin de l'impulſion périodique &

réguliere du soleil, qui, en passant sur notre hémisphere, vient les arracher au sommeil profond dans lequel elles resteroient peut-être ensevelies sans lui; quoiqu'on puisse néanmoins observer que toutes leurs opérations & tous leurs mouvements ne sont pas tellement proportionnés & liés à l'action de ce mobile, qu'elles n'aient des mouvements propres qui dépendent du degré de sensibilité dont elles sont douées. D'ailleurs, les plantes étant destinées à végéter toujours sur le même sol & dans le même climat, il s'ensuit que l'ordre de leur développement doit être assez régulier.

Les animaux semblent tout-à-fait indépendants du principe qui regle la marche des plantes; ils vivent, croissent & se reproduisent dans tous les climats & dans toutes les saisons. Cependant ils suivent des loix assez constantes, leurs fonctions s'exécutent avec assez de régularité, parce que le principe

vital qui les dirige ne s'occupe que de cet objet, & que chacune de ces fonctions demandant un espace de temps déterminé, il mesure ses mouvements en conséquence. Dans l'espece humaine, le moral a quelquefois tant d'activité & tant d'empire sur les mouvements physiques du corps, qu'il en arrête, accélere ou pervertit le cours; ce qui doit changer beaucoup l'ordre & la quantité de temps que les diverses fonctions vitales & animales exigent. La pensée & la volonté semblent détacher l'homme de la grande chaîne qui lie tous les autres êtres; & les fils imperceptibles par lesquels il y tient, sont assez lâches pour lui permettre quelquefois de s'éloigner un peu de la marche exacte & droite qu'ils sont obligés de suivre. Aussi a-t-on observé (*a*) que dans les hommes simples, & dont les passions sont calmes, tels que les ha-

(a) *Baglivi praxeos medicæ*, Lib. II, c. 12.

bitants de la campagne, les criſes qui ſont une des grandes fonctions vitales de l'état de maladie, ſe font d'une maniere exacte & conforme à ce que les anciens nous en ont dit. Dans les hommes occupés long-temps de fortes paſſions, le trouble & le déréglement de l'ame ſe communiquent au corps, en alterent les fonctions, & le diſpoſent à cette foule de maladies qui diſtinguent ſi cruellement l'eſpece humaine de toutes les autres eſpeces (*a*). Les mouvements vitaux doivent y être tantôt précipités & tantôt ralentis, ſelon la différente aſſiette où ſe trouve l'ame, & le différent caractere de la paſſion qui la domine.

La geſtation eſt une fonction animale ſujette aux mêmes accidents que toutes les autres fonctions ; elle peut être avancée ou retardée. En effet, l'a-

(*a*) Stahl, *de frequentiâ morborum in homine præ brutis.*

vortement eſt plus commun dans l'eſpece humaine que parmi les animaux, & il doit fournir une induction raiſonnable pour les naiſſances tardives. Lorſqu'elles ont lieu, on pourroit avec bien plus de fondement les attribuer à l'irrégularité des mouvements de la nature, ou aſſoupie, ou troublée par quelque affection déſordonnée, qu'à des raiſons tirées du volume ou de l'imperfection de l'enfant. Car il ſemble que dire que l'enfant naît à dix ou onze mois, parce qu'à neuf il n'avoit pas encore acquis tout l'accroiſſement & le volume qui le mettent en état de ſolliciter la matrice à ſe débarraſſer de lui, c'eſt ſe ſervir de la raiſon qu'allegue Rabelais pour la naiſſance de Gargantua qu'il fait naître à onze mois.

Cette raiſon ne ſçauroit être propoſée ſérieuſement, d'autant plus que l'état des enfants qui naiſſent dans les différents temps de la groſſeſſe ne la juſtifie point. Les accouchements prématurés

qui ſe font avant le ſeptieme mois, ne préſentent pour l'ordinaire que des réſultats imparfaits, que des êtres dont les organes ne ſont pas encore aſſez formés ou aſſez forts pour conſerver la vie qu'ils ont reçue : on ne peut point par conſéquent dire d'eux que le volume de leur corps a excité la matrice à ſe contracter & à précipiter l'accouchement. Les enfants qui naiſſent à neuf mois ne ſont pas toujours bien conformés, bien ſains & bien volumineux ; il y en a parmi eux de ſi chétifs, qu'ils n'auroient dû voir le jour qu'au onzieme ou douzieme mois, ſi la nature régloit ſa marche ſur la perfection que doivent recevoir ſes ouvrages.

Le caractere de ſes opérations eſt d'être exécutées à peu près dans des intervalles de temps déterminés, ſoit qu'elles réuſſiſſent, ſoit qu'elles ſe terminent mal ; ce n'eſt pas leur ſuccès qui décide de leur durée. Dans les criſes des maladies la nature combat les principes

de mort qui menacent la machine ; & ce combat finit toujours à des jours marqués, ſoit qu'il tourne à ſon avantage, ſoit qu'elle y ſuccombe. Il en eſt de même de l'accouchement, qui eſt une eſpece de criſe. Dans le cours ordinaire des choſes, il ſe fait à la fin du neuvieme mois de la groſſeſſe, indépendamment de l'état où peut ſe trouver l'enfant à cette époque ; mais, comme les criſes peuvent être troublées par l'effet d'un mauvais traitement, par l'inconduite, & ſur tout par les mouvements déréglés de l'eſprit des malades, le terme de la groſſeſſe peut auſſi quelquefois être changé par des cauſes ſemblables. On conçoit qu'une ſenſibilité inquiete de la matrice & des mouvements irréguliers de cet organe, excités par quelque paſſion vive, peuvent avancer l'accouchement, comme un défaut d'énergie de la part de ce même organe, produit par des cauſes morales ou autres, peuvent le retarder.

Nous ſommes entrés dans une diſcuſſion qui n'intéreſſe la femme qui vit ſelon la nature, qu'autant qu'elle peut l'encourager à ne point s'en écarter; & comme la nature fait tout à temps & tout bien, lorſqu'elle n'eſt point interrompue, on doit s'attendre que la femme qui ſuit exactement ſes loix, accouchera au terme qu'elle a marqué pour cette opération, c'eſt-à-dire à la fin du neuvieme mois.

CHAPITRE VII.

De l'Accouchement naturel.

NOUS avons dit que ſi des cauſes accidentelles & rares font quelquefois varier le terme de l'accouchement, on devoit plutôt les tirer, dans la femme, des déterminations propres du principe vital diſtrait ou troublé dans ſes mouvements ordinaires, que de la diſpoſition actuelle de l'enfant dont la vigueur ou la foibleſſe, la groſſeur ou la petiteſſe n'ont, ainſi que toutes les autres circonſtances extérieures trop ſouvent & trop gratuitement alléguées, qu'une très-légere influence ſur l'acte qui produit l'accouchement.

L'erreur qui a fait chercher ailleurs les cauſes déterminantes de l'accouchement naturel, a donné naiſſance à une infinité d'hypotheſes, la plûpart ridicules, mais toutes fauſſes. Les uns ont cru que la faim excitoit le fœtus

à ſe débattre & à s'échapper de la matrice ; les autres ont attribué ſa ſortie au beſoin de reſpirer ; quelques-uns au beſoin d'uriner, quelques autres à la colique occaſionnée par le *meconium ;* enfin chacun s'eſt mis à la place de l'enfant, & lui a prêté les affections qu'il a le plus redoutées dans une priſon pareille à celle où le fœtus eſt enfermé. On ſent le vuide de toutes ces explications, pour peu qu'on faſſe attention que ſouvent l'enfant eſt mort dans le ſein de la mere, ſans que l'accouchement ſe faſſe avec plus de difficulté ; & ce fait ſeul démontre que le fœtus eſt ou peut être abſolument paſſif dans cette opération naturelle.

Elle dépend donc directement de l'organe dans lequel le fœtus eſt contenu. En effet, cet organe, au terme marqué par la nature, combine ſes mouvements de maniere que l'enfant qu'il tient en dépôt, preſſé de tous côtés, eſt néceſſairement forcé d'en ſortir

tir par l'iſſue qui lui eſt offerte, comme feroit le noyau d'un fruit dont l'écorce auroit la faculté de ſe contracter dans tous les points de ſon étendue. La matrice, comme une écorce active & ſenſible, en s'agitant & en ſe contractant, rompt les foibles adhérences par leſquelles les membranes qui enveloppent le fœtus tiennent à ſa partie concave, & répete ſes ſecouſſes non-ſeulement juſqu'à ce que les membranes, l'enfant, & les eaux dans leſquelles il nage, ſoient ſortis, mais encore juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit débarraſſée des humeurs déſormais ſuperflues dont elle ſe trouve encore engorgée après l'accouchement.

On veut ſçavoir tout, & on demande quel eſt le principe qui détermine la matrice à ſe contracter de cette maniere. Un auteur célebre (*a*) prétend que ce viſcere, ſucceſſivement diſten-

(*a*) M. Petit, médecin de la faculté de Paris.

du pendant tout le temps de la groſſeſſe à meſure que le fœtus augmente de volume, & parvenu, vers la fin du neuvieme mois, au dernier degré d'extenſion dont il eſt ſuſceptible, réagit contre l'objet qui le diſtend & l'irrite; & que l'accouchement eſt le fruit de cette réaction. Quoique les déciſions de ce médecin méritent beaucoup d'égards, il nous ſemble que ſi jamais la matrice doit être irritée par la préſence du fœtus, ce doit être dans le commencement de la groſſeſſe, lorſqu'elle eſt forcée pour la premiere fois de s'étendre, & que le corps étranger qui la preſſe commence à altérer ſes dimenſions naturelles; elle doit être alors d'autant plus ſenſible à la violence qu'elle ſouffre, qu'elle n'y eſt point encore accoutumée; c'eſt alors qu'elle doit réagir avec force, & avec tout l'avantage que lui aſſure l'ouvrage encore mal affermi de la génération. Mais au lieu de réagir, elle ſe diſtend & s'épanouit. Les

corps organisés ne se dilatent que pour le plaisir, ils vont au-devant des causes qui le produisent, ils étendent leur surface pour multiplier la sensation qui les flatte : au contraire, ils se contractent & se resserrent pour se soustraire à la douleur, ils voudroient s'anéantir sous l'objet qui les blesse. La matrice se contracteroit donc dans les premiers temps de la grossesse, & les fruits qu'elle doit porter ne parviendroient jamais à leur maturité.

Quelques-uns disent que l'enfant, après avoir fait la *culbute*, tombe sur le col de la matrice, & y produit par son poids une irritation qui excite cet organe à s'ouvrir, & à lui offrir un passage. Par la raison que nous venons d'exposer, l'impression que fait l'enfant s'opérant immédiatement sur l'orifice interne de la matrice, cet orifice devroit plutôt se fermer davantage que s'ouvrir; & rien ne formeroit un plus grand obstacle à l'accouchement,

que cette circonſtance qu'on fait tant valoir pour expliquer le méchaniſme de cette opération.

Nous nous bornons à ces réflexions que nous pourrions pouſſer plus loin, pour faire voir combien les explications méchaniques ſont haſardées, lorſqu'il s'agit d'expoſer l'enchaînement de fonctions, qui conſtitue le ſyſtême animal. Cet enchaînement offre ſans contredit beaucoup d'effets ſecondaires & paſſifs qui ſont une ſuite néceſſaire de la diſpoſition méchanique des organes. Dans la groſſeſſe, par exemple, la compreſſion qu'exerce l'enfant ſur les différentes parties qui ſont contenues dans le baſſin, en gêne pendant quelque temps les fonctions; les ſécrétions & les excrétions y ſont plus ou moins troublées, le cours des humeurs s'y trouve plus ou moins dérangé : mais, dans tout ce que les grandes opérations des corps vivants ont d'actif & de ſpontané, les idées de méchaniſme ſont

plus propres à nous faire prendre le change, qu'à nous éclairer sur leur véritable nature; & on ne parviendra jamais à la connoître, sans recourir à un être indépendant des loix que suivent les corps animés, agissant avec choix & mesure, & de la maniere la plus favorable à un but déterminé.

Les causes finales que quelques philosophes voudroient bannir, comme un principe stérile, (ce qui est peut-être vrai en physique) sont, en médecine, le fondement des plus solides vérités que les anciens, & sur-tout Hippocrate, nous aient transmises. On a peut-être cru qu'il étoit trop trivial & trop vulgaire de penser que l'agent qui préside à la formation de nos corps nous ait fait la bouche pour manger, les yeux pour voir, & les oreilles pour entendre. Nous ignorons s'il faut beaucoup d'efforts & de subtilité pour se dérober aux premieres notions du sens commun; mais il nous semble que ceux

qui rejettent tout-à-fait les causes finales, s'écartent peut-être autant du vrai, que ceux qui en ont le plus abusé. Car il faut avouer que certains écrivains en ont fait un étrange usage. Pour ne pas sortir du sujet qui nous occupe, nous pourrions citer M. Astruc, qui dit (*a*) que les enveloppes du fœtus, en s'engageant en même temps que lui dans l'orifice de la matrice, servent à tapisser ce passage, & à le défendre contre les froissements du fœtus *& des doigts de la sage-femme*. Croire que la nature, en disposant les objets qui doivent seconder l'accouchement, ait pensé à la mal-adresse des accoucheurs & des sages-femmes, c'est lui supposer une prévoyance qui malheureusement ne seroit que trop nécessaire, mais qu'elle n'a guere pour les fautes que nous pouvons commettre : elle à tout fait pour le mieux en notre faveur ; tant pis pour

(a) *Maladies des Femmes*, Tome V, p. 375.

nous, ſi nous gâtons ſon ouvrage. *Il falloit*, dit le même auteur, *que ſon viſage* (du fœtus) *fût tourné du côté de l'os ſacrum, pour empêcher que ſon nez ne fût écraſé par les os du pubis, & qu'il ne fût étouffé par l'irruption des eaux de l'amnios* (a). Un enfant qui vient de vivre neuf mois dans l'eau, être étouffé lorſqu'il en ſort, par quelques gouttes d'eau! O Aſtruc! y avez-vous bien penſé?

Sans prêter donc à la nature des craintes frivoles, ou l'aſtreindre à des détails qu'elle dédaigne, on peut raiſonnablement croire qu'après avoir fait prendre aux différents organes deſtinés à concourir à la génération, les modifications les plus convenables à la conception de l'enfant, & à ſa conſervation pendant la groſſeſſe, elle leur donne auſſi celles qui peuvent le faire ſortir avec le moins d'inconvénient du

(a) *Ibid.* page 361.

ſein de la mere. Aux approches du temps où doit ſe faire l'accouchement, il s'opere une révolution ſenſible dans l'état phyſique & moral de la femme : ſon ventre s'affaiſſe & préſente moins de ſaillie. On prétend que ce changement eſt l'effet de la culbute de l'enfant, qui, après avoir été pendant tout le temps de la groſſeſſe ſitué la tête en haut, le viſage tourné vers le ventre de la mere, & les membres ramaſſés en forme de peloton, tombe à la fin du neuvieme mois la tête en bas, & la face dirigée vers le dos de la mere, ſur la partie de la matrice qui doit s'ouvrir pour le laiſſer paſſer. Il y a apparence que cette eſpece de chûte de l'enfant eſt plutôt le produit des premieres oſcillations de cet organe qui commence à s'ébranler, & qui, ſemblable à un vaſe agité, change néceſſairement la ſituation des objets qu'il contient, qu'une ſuite des loix de l'hydroſtatique, dont il ſeroit auſſi difficile de trouver

ici l'application, que de toutes les autres loix de méchanique qu'on invoque ſouvent ſi mal-à-propos. Soit que de cette chûte il réſulte une ſecouſſe qui, de la matrice, ſe communique à toute la machine, ſoit que les premiers mouvements de cet organe aillent de proche en proche réveiller la ſenſibilité de tous les autres, la femme ſouffre alors moins de gêne & de mal-aiſe qu'auparavant; elle éprouve au contraire ce ſentiment de légéreté, de courage & de force qu'on montre pour les commencements d'une grande entrepriſe.

Mais cette heureuſe diſpoſition s'évanouit aux premieres atteintes (*a*) de la douleur. Elles ſont la ſuite des pre-

(*a*) Les accoucheurs appellent *mouches* les premieres douleurs, parce qu'elles ſont aſſez paſſageres & peu vives. On donne le nom de *fauſſes* à celles qui, bornées dans la région des reins, ne s'étendent point encore juſqu'à la partie inférieure de l'hypogaſtre.

miers efforts un peu considérables de la matrice & des autres parties auxiliaires qui influent sur l'accouchement. A mesure que ces efforts augmentent, les tiraillements & les contorsions qu'ils nécessitent, faisant aux fibres une violence proportionnée à leur délicatesse, la douleur, qui n'est peut-être de la part de l'ame qu'une crainte extrême de les voir détruire, redouble, devient plus vive & plus continue : elle devient quelquefois si forte, que la femme succomberoit à l'épuisement qui l'accompagne, si la nature ne prenoit le parti de la faire cesser de temps en temps, en suspendant les efforts qui la produisent ; elle leur fait même quelquefois succéder les douceurs du sommeil, pour réparer plus efficacement les forces perdues. Ce sommeil néanmoins est bientôt interrompu par de nouvelles douleurs, qui annoncent que la nature reprend son ouvrage.

Pendant ces alternatives de travail

& de repos plus ou moins répétées, le ſac membraneux où le fœtus eſt enfermé, & dont la nature ſollicite l'expulſion, s'engage dans l'orifice de la matrice : ſe trouvant de plus en plus comprimé par les ſecouſſes combinées du fond & des parois de cet organe, il ſe rompt, les eaux qu'il contient s'échappent, du moins en partie, & ſont bientôt ſuivies de l'enfant. O Rubens ! je laiſſe à ton pinceau le ſoin de rendre cet état touchant, où les dernieres impreſſions d'une douleur qui s'éteint ſe mêlent encore dans la femme à la ſérénité de la joie la plus pure ; où l'abattement, produit par des ſouffrances qui viennent de ceſſer, n'eſt point encore effacé par les plus doux ſentiments qui puiſſent remplir l'ame ; où la crainte, aſſez naturelle quand on ſouffre, de perdre le jour, vient de faire place au plaiſir délicieux de l'avoir donné à un nouvel être !

Mais pourquoi faut-il que cet état

ſoit le prix d'une ſuite d'incommodités, & d'une gradation de douleurs ſouvent inſupportables? & pourquoi ſommes-nous encore ici réduits à envier le ſort des animaux, chez leſquels la groſſeſſe eſt ſans embarras, & l'accouchement preſque ſans ſouffrance, ou du moins exempt des ſuites fâcheuſes ou funeſtes qu'il a ſi ſouvent dans l'eſpece humaine? On auroit tort cependant de taxer la nature d'injuſtice. On trouve encore des peuples en qui ſon empreinte primitive n'a point été détruite par les abus d'une ſociété raffinée, & chez leſquels les femmes jouiſſent preſque des mêmes privileges que les femelles des animaux. « Les femmes des » Oſtiacks, eſt-il dit dans l'*Hiſtoire générale des Voyages* (a), » n'ont aucune in» quiétude ſur le temps de leur accou» chement, & ne prennent aucune de » ces précautions que la délicateſſe des

(a) Tome XVIII, page 517.

» Européennes leur rend presque indis-
» pensables. Elles accouchent par-tout
» où elles se trouvent, sans être embar-
» rassées; elles, ou les personnes qui les
» aident, plongent le nouveau-né dans
» l'eau ou dans la neige; & les meres
» reprennent aussi-tôt leurs occupations
» ordinaires, ou continuent leur mar-
» che si elles sont en voyage. » Comme ce peuple est voisin des Samoïedes, & se trouve situé entre le 59e & le 60e degrés de latitude septentrionale, on ne manque pas d'attribuer cette constitution vigoureuse à la rudesse du climat.

Cependant dans la même Histoire (*a*) on lit que les femmes des habitants de l'isle d'Amboine, vers le 3e degré de latitude méridionale, sont dans le même cas; & l'auteur ou le compilateur de cette Histoire, en rapportant ce fait, en trouve la cause dans la chaleur du cli-

(*a*) Tome XVII, page 90.

mat, qui rend, dit-il, les membres des femmes ſouples & capables de ſe prêter ſans peine aux efforts de l'accouchement. On peut voir par-là combien ſont verſatiles les explications qu'on tire du *froid* & du *chaud;* & comment, dans le jargon des méchaniciens, des cauſes tout-à-fait oppoſées peuvent ſervir avec plus de vraiſemblance que de vérité à rendre raiſon du même effet. Nous le répétons encore, on ne conſidere pas aſſez ſouvent ce que peuvent les mœurs & l'habitude. Dans tous les climats, la nature a donné aux hommes & aux animaux les facultés néceſſaires pour remplir les fonctions de la vie avec aiſance. Les premiers, bien ſouvent en pervertiſſent l'uſage, en comptant plus ſur les ſecours étrangers que ſur elles, & en croyant que la molleſſe, les ſoins & l'abondance de toutes choſes, puiſſent les ſuppléer.

Sans aller chercher des exemples auſſi éloignés que ceux que nous ve-

nons de rapporter, on se désabuseroit peut-être d'une erreur si dangereuse, si on comparoit sans prévention, même dans nos climats, les femmes de la campagne avec celles des villes. Les premieres, continuellement distraites par des occupations nécessaires, se trouvent souvent au milieu de leur grossesse sans presque s'en être apperçues; & c'est déja beaucoup de gagné. Ce nouvel état, sans rien changer dans le cours de leur santé ni dans leur maniere de vivre, ne les oblige qu'à quelques ménagements plus nécessaires pour l'enfant que pour elles. Parvenues à la fin du neuvieme mois, comme elles ne sont point pressées d'accoucher, elles n'aggravent point les peines qui accompagnent cette fonction, par les inquiétudes d'une attente chagrinante. La nature les surprend quelquefois au milieu des travaux rustiques qui les ont occupées pendant leur grossesse, & qui n'ont fait que les disposer à mieux suppor-

ter celui de l'accouchement. Trouvant en elles des organes robuſtes & une ame calme, elle opére ſans contradiction, & les délivre par conſéquent avec moins de ſouffrance & plus de célérité. Les ſuites de l'accouchement, qui ſont en partie une maladie réelle pour le plus grand nombre des femmes de la ville, & en partie une eſpece d'étiquette & de convention, qui les aſſujettit, pendant un temps déterminé, au régime des malades lorſqu'elles ne le ſont plus, ne ſont preſque rien pour les femmes de la campagne. La nature n'ayant ni caprice, ni excès à combattre en elles, ne s'occupe que de leur rétabliſſement; &, comme elles ne donnent rien à l'opinion ni à l'uſage, elles jouiſſent auſſi-tôt qu'il leur eſt poſſible des bienfaits de la nature. Elles n'ont pas le temps de ſe traîner méthodiquement pendant pluſieurs ſemaines d'un lit ſur une chaiſe longue; elles ont preſque toujours ce courage qui mul-

tiplie les forces, & que la néceſſité donne quelquefois même aux femmes de la ville. Parmi celles-ci, il n'eſt pas rare de voir des femmes d'ouvriers peu aiſés, qui s'en vont à pied chez une ſage-femme au moment de leurs couches, & qui s'en retournent de même le lendemain, libres & exemptes des accidents que la femme riche n'évite pas toujours au milieu des précautions étudiées qu'on prend pour elle : leur fortune ne leur permet pas d'être incommodées plus de trois ou quatre jours. Il ſemble que la nature nous donne des forces en proportion du beſoin que nous avons d'en faire uſage. Nous avons connu une jeune fille qui trouva le moyen de dérober à la connoiſſance de tous ſes parents les marques humiliantes d'une foibleſſe, & l'opération qui l'en délivra. Comme ſa groſſeſſe n'avoit point été légitime, elle n'eut pas le droit d'être malade.

Quant à la plupart des femmes de la

ville, & ſur-tout des femmes riches, au lieu du courage capable d'anéantir le ſentiment du mal, tout concourt à nourrir en elles la puſillanimité qui le rend plus vif. L'avide curioſité avec laquelle on tâche de découvrir ſi elles ſont enceintes, le nouveau régime auquel on les ſoumét lorſqu'elles ſont déclarées telles, les égards, les ſoins empreſſés, les alarmes feintes ou vraies qui regnent autour d'elles, le nombre de gens qui les aſſiege, l'inaction à laquelle on les condamne, doivent leur donner une idée effrayante de leur état, & ſemblent les diſpenſer de ſe ſervir de leurs propres forces, & par-là les rendre nulles. La foibleſſe & l'inertie de leur ame paſſant juſqu'à leurs organes, ne peuvent que les diſpoſer à une groſſeſſe orageuſe, & leur préparer un accouchement douloureux, & quelquefois fatal. L'inſtinct qui veille à la conſervation de nos jours, qui ſçait ſi bien ſe ménager des reſſources dans les maux

les plus graves, doit s'affoiblir & se perdre dans la foule des secours dont on accable quelquefois les malades. Qu'auroit-il à faire lorsque tant de gens agissent pour lui ?

L'accouchement est une fonction animale dont vraisemblablement la nature n'a pas voulu faire une maladie. Cette fonction s'exerce presque sans douleur, & sans danger dans les animaux. Dans tous les lieux où les moyens de la seconder n'ont point été réduits en art, les femmes ont pour l'ordinaire des couches moins pénibles & plus heureuses, que dans les endroits qui fourmillent d'accoucheurs & de sages-femmes. D'où viendroit cette différence, si ce n'est de celle des mœurs, & de la différente maniere dont les unes & les autres sont traitées, ou de l'abus qu'on fait, dans ces derniers lieux, d'un prétendu sçavoir ?

Si la délicatesse qui résulte d'une vie molle & inactive rend les mouvements

de la matrice plus douloureux, on doit imputer l'irrégularité qui les rend quelquefois funeſtes pour la mere & pour l'enfant, à une ſenſibilité égarée qui l'excite à des efforts preſque toujours mal dirigés, & preſque toujours exécutés à contre-temps. C'eſt dans ce déſordre que l'enfant prend ces ſituations déſavantageuſes dont les accoucheurs & les ſages-femmes exagerent ſans contredit le péril, pour mettre plus de prix à leur manœuvre, mais qui rendent en effet l'accouchement plus long & plus laborieux; déſordre entretenu & augmenté par l'embarras que doit naturellement faire naître la préſence d'une multitude de perſonnes, les unes cheres, les autres odieuſes, quelques-unes inconnues, qui rempliſſent pour l'ordinaire la chambre d'une femme qui accouche; par les tourments d'une pudeur trop peu ménagée; par un air d'importance trop affecté, que les aſſiſtants, & ceux qui doivent opérer, mettent à

la choſe dont ils ſont occupés. Tous ces objets doivent exciter dans la femme différents ſentiments qui, en partageant ſon ame, croiſent néceſſairement l'action organique des parties qui doivent exécuter l'accouchement. Heureuſe! ſi des ſages-femmes ou des accoucheurs trop entreprenants ne vont point, par des tentatives précoces, ſolliciter en elle une nature qui n'eſt pas encore prête à ſe donner, précipiter ſes mouvements, & par conſéquent faire avorter le fruit qu'on en doit attendre; fatiguer des parties déja trop irritées, & rendues trop ſenſibles par l'orgaſme & la tenſion qu'elles ſouffrent, & entraîner la mere & l'enfant dans une ruine inévitable.

Les femmes qui ont le bonheur de n'être point excédées par une cour nombreuſe, & en qui rien ne déconcerte la nature, ſont peu ſujettes à ces cataſtrophes qui, bien loin de décréditer l'opérateur qui en eſt ſouvent la

cauſe, ne font que le faire paroître plus néceſſaire. La nature, lorſqu'elle agit ſeule, ſçait tellement combiner & graduer ſon action, qu'elle ne fait que ce qu'elle doit faire. Eh! comment ne viendroit-elle pas aiſément à bout d'une opération pour laquelle elle a tout prévu & tout bien diſpoſé? Comment ne parviendroit-elle pas avec facilité à tirer du ſein de la matrice, d'un organe actif, flexible, & même vigoureux, un corps qui lui eſt familier, & qui, par ſa forme & par ſa conſiſtance, ne peut guere bleſſer les parties qu'il touche? Comment ſeroit-elle embarraſſée pour mettre au jour un enfant dont le ſiege eſt ſi voiſin de l'iſſue par laquelle il doit ſortir, elle qu'on a vue quelquefois conduire ſans accident des corps pointus ou tranchants à travers les détours des voies urinaires & les replis tortueux du long trajet des inteſtins?

Il eſt d'ailleurs des opérations qu'elle aime a exécuter dans le ſilence & dans

le ſecret. Cet inſtinct délicat ſe manifeſte même dans quelques eſpeces d'animaux, qui ne rempliroient jamais certaines fonctions en préſence de témoins, & qui fuient les regards de l'homme pour s'y livrer. L'accouchement, par ſa nature, & par toutes les circonſtances qui caractériſent cette fonction, eſt une de celles qui, dans l'eſpece humaine, demandent le plus ſpécialement d'être couvertes d'un voile. Il n'eſt pas douteux qu'on ne la ſecondât d'une maniere plus efficace, ſi le nombre de perſonnes qui doivent aider une femme en couches ſe bornoit à deux ou trois de ſes plus intimes amies, qui, par un air ouvert & gai, fiſſent diverſion à ſes ſouffrances, ou calmaſſent ſes frayeurs par une contenance aſſurée; & à une ſage-femme dont le ſang-froid, la patience, la réſerve & la ſécurité, lui ſerviſſent de garant pour ſe tranquilliſer: il n'eſt pas douteux, dis-je, qu'on ne ſecourût plus utilement une femme par

ce moyen, que par l'assistance tumultueuse d'un grand nombre de gens effarés, tristes, impatients, dont les soins multipliés & souvent déplacés grossissent à son imagination le mal qu'elle peut souffrir & le danger qu'elle craint, & sur-tout par l'aspect imposant d'un homme toujours prêt à opérer, toujours armé d'instruments suspects, & redoutable par son sexe.

Il faut l'avouer, quoique la fonction d'accoucheur tienne à l'art de guérir, elle n'étoit pas faite pour être exercée par des hommes. Le caractere de cette fonction, les connoissances peu étendues qu'elle demande, la confiance plus entiere & plus absolue que doivent naturellement avoir les unes pour les autres, des personnes du même sexe, enfin tout y appelle les femmes : cet emploi semble leur être propre; elles ont tous les avantages nécessaires pour le remplir avec succès. On sçait avec quelle adresse & quelle dextérité leurs

mains,

mains, petites & ſouples, ſe gliſſent, s'inſinuent par-tout ſans inconvénient, ſçavent pénétrer juſqu'à la ſource du mal ſans l'augmenter, & porter le remede ſur une partie malade ſans y réveiller des douleurs aſſoupies. Ce ſont ces talents précieux, ainſi que cette attention délicate qui ſçait deviner les beſoins qu'on n'a pas la force d'exprimer, & cette ſenſibilité éclairée qui ſçait reſpecter juſqu'aux caprices de la maladie, qui ont donné lieu à ce proverbe (*a*) honorable pour le ſexe, que par tout où il y a un être qui ſouffre, ſes ſoupirs appellent une femme pour le ſoulager.

On nous dira qu'il faut des études ſérieuſes & longues, ſçavoir la phyſique, la méchanique, & même les mathématiques, pour ſe rendre habile dans l'art d'accoucher. Eh ! où eſt-ce qu'on n'a pas mis, ſur-tout depuis quelque

(a) *Ubi non eſt mulier, ibi ingemiſcit æger.*

temps, la phyſique & les mathématiques? Tout ce qui eſt matériel, tout ce qui eſt du reſſort des ſens, tient ſans doute à la phyſique & à la méchanique; on ne peut point faire un pas, on ne point remuer un fétu, ſans que cela s'opere par les loix de la phyſique: mais chacun fait des opérations méchaniques, comme le Bourgeois Gentilhomme fait de la proſe, c'eſt-à-dire ſans s'en douter. Il eſt une méchanique naturelle que non-ſeulement tous les hommes, mais encore tous les animaux, ſçavent, ſans l'avoir appriſe. Tous font, ſans y avoir été dreſſés, des actions où brille la plus fine méchanique; tous ſçavent d'eux-mêmes, & ſans y avoir été exercés, prendre les ſituations les plus commodes que leurs différents beſoins demandent. Ceux qui font des traités d'accouchements détaillent fort au long la poſition que doit avoir la femme en couche, & celle qui convient à l'accoucheur. Les jambes de celui-ci, dit-

on, doivent faire un angle de *quarante-cinq degrés*. Un opérateur, pour donner du luſtre à ſon art, peut bien appeller cela de la méchanique & de la géométrie, mais il ne doit pas dire que c'eſt au-deſſus de la capacité des femmes. La ſeule différence qu'il y a peut-être entr'eux, c'eſt que la femme, en s'abandonnant à ſa dextérité naturelle, en s'affranchiſſant de la contrainte d'une poſition déterminée, & en faiſant plutôt les mouvements que les circonſtances exigent, que ceux que demande la regle, manœuvrera mieux que l'accoucheur gravement affourché ſur ſon *angle de quarante-cinq degrés*.

L'art des accouchements, dépouillé des préceptes indifférents ou inutiles, & du vain étalage dont on l'a affublé, ſe réduit à un très-petit nombre de principes ſimples (*a*), faciles à ſaiſir, &

(*a*) Dans le temps que cet ouvrage s'imprimoit, il a paru un *Catéchiſme* dans lequel

très à la portée des femmes. On a bientôt appris quelles ſont les poſitions vi-

---

M. Duſot, médecin, qui en eſt l'auteur, ſe propoſe d'inſtruire les ſages-femmes de la campagne, & leur expoſe, d'une maniere nette, claire & préciſe, les principes de l'art des accouchements. Il ſeroit à deſirer que ces notions, qui ſont ſuffiſantes, ſe répandiſſent. Elles mettroient le public en état de ſe paſſer du ſecours des hommes dans une fonction où leur miniſtere ſemble devoir compromettre les mœurs. Cet objet, auquel il n'appartient qu'à quelques hommes de faire toute l'attention qu'il mérite, eſt ce qui a excité, ſans doute, quelques Intendants à s'occuper de l'inſtruction des ſages-femmes. On vient d'apprendre par la Gazette de France, du 25 Septembre de cette année, que la dame Ducoudrai, brévetée & penſionnée de Sa Majeſté, avoit, par les ſoins de M. Fontette, Intendant de Caen, formé plus de cent cinquante ſages-femmes dans deux cours publics quelle a faits. Cet exemple, ſans doute, ne ſera pas perdu pour les provinces. Quel que ſoit le prix du ſçavoir, il tient de ſi près à la tentation d'en abuſer, que j'oſe à peine former quelques

cieuſes que l'enfant peut prendre dans la matrice; quelles ſont celles qu'on peut rectifier, & celles qui, ne pouvant point être corrigées, ne laiſſent à l'adreſſe de l'artiſte que le ſage parti d'en diminuer, autant qu'il eſt poſſible, les inconvénients. Encore faut-il conſidérer que ces principes n'ont leur application que dans les cas où la na-

---

vœux pour ma patrie. Dans tout le comté de Foix, où je ſuis né, les accouchements ſont confiés à des femmes du bas peuple, qui n'ont jamais eu la moindre idée d'anatomie, & dont tout l'art ſe réduit à quelques pratiques routinieres & traditionnelles. Mais elles mettent du zele, de la patience & de la droiture, où les autres ne s'attachent qu'à faire briller le phantôme de la ſcience; & elles n'en réuſſiſſent que mieux. Je ne me ſouviens d'avoir vu périr dans ma petite ville qu'une ſeule femme des ſuites de couches : il eſt vrai que, contre l'uſage, elle avoit été accouchée par un homme. L'événement fut ſi malheureux, qu'on eut tout lieu de croire que la nature réprouvoit une innovation ſi funeſte.

ture, ne pouvant point se suffire à elle-même, demande l'appui d'une main étrangere; car, de l'aveu des accoucheurs mêmes, l'accouchement naturel, qui est & doit être le plus commun, peut se faire sans l'intervention de l'art. On peut donc conclure avec certitude que les accoucheurs qui manœuvrent, qui instrumentent tant qu'ils peuvent, le font le plus souvent sans nécessité, & par cette raison même nuisent au succès de l'opération. On peut aussi par-là réduire à leur juste valeur les détails exagérés qu'ils font des prétendus obstacles qu'ils ont eu à vaincre, de l'adresse & de l'habileté qu'il leur a fallu pour les surmonter; détails qui semblent tendre à faire voir que l'accouchement a été leur ouvrage, ou que du moins ils y ont mis beaucoup du leur & la nature très-peu du sien.

Ou, du temps des Grecs, les femmes accouchoient avec plus de facilité qu'aujourd'hui, ou ils ont mieux jugé que

nous du véritable degré d'influence que la ſage-femme ou l'accoucheur a dans cette fonction. Par le nom qu'ils donnoient à leurs ſages-femmes, il paroît qu'ils la bornoient au ſoin de couper le cordon ombilical; ils les appelloient ομφαλοτομοι, coupeuſes de cordon ombilical. Les femelles des animaux font cette opération avec leurs dents; & comme le cordon ombilical peut, chez eux, ſe paſſer de ligature, il y a des auteurs qui doutent que, dans l'homme, elle ſoit auſſi eſſentielle que bien des gens le prétendent. Il y a des obſervations pour & contre. Ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter cette queſtion; mais nous croyons qu'on pourroit bien ſe tromper, ſi on enviſageoit le cordon ombilical comme une ſimple continuation des vaiſſeaux de l'enfant ou de la mere, & qu'on ne le conſidérât pas comme un piece de rapport qui ne doit ſervir qu'un certain temps, comme un pont de communication établi

entre la mere & l'enfant, que la nature maintient tant qu'elle en a beſoin, mais qu'elle laiſſe dépérir & tomber lorſqu'il ne lui eſt plus utile. Après l'accouchement elle contracte, reſſerre & ferme la partie de l'enfant à laquelle il s'abouche; &, en y interceptant le ſang & la vie qui le faiſoient végéter, elle le met dans le cas de s'oblitérer & ſe deſſécher bientôt ſans aucun préjudice pour l'enfant.

Quoique la facilité de l'art d'accoucher pût être chez les anciens un motif pour le confier à des femmes, ils avoient ſans doute auſſi égard à la convenance naturelle qu'il y a, que l'enfant en venant au monde ſoit reçu dans les mains d'une ſage-femme pour paſſer dans celles d'une nourrice, & des mains d'une nourrice dans celles d'une gouvernante qui le diſpoſe à recevoir l'éducation mâle des hommes. Un dépôt ſi foible & ſi délicat eût peut-être trouvé, dans la tendreſſe auſtere & roi-

de de ceux-ci, des ſecours moins convenables à ſon état; il lui falloit un appui doux, flexible, & qui ſçût ſe plier comme lui pour le mieux défendre. Enfin le ſoin de l'enfance eſt la deſtination des femmes; c'eſt une tâche que la nature leur a aſſignée. C'eſt une femme qui doit porter l'enfant pendant neuf mois dans ſon ſein, c'eſt une femme qui doit lui faciliter les moyens d'en ſortir, c'eſt une femme qui doit lui fournir la premiere nourriture dont il a beſoin, enfin c'eſt une femme qui doit veiller ſur les premiers développements de ſes organes & de ſon ame, & le préparer aux leçons qui doivent l'élever à l'état d'homme.

Mais la principale raiſon qui ne permettoit pas aux anciens de penſer que la fonction d'aider l'accouchement pût convenir à d'autres perſonnes qu'à des femmes, excepté dans les cas très-rares où tout cede à un preſſant danger, c'eſt le grand intérêt des mœurs,

C'eſt un objet que les anciens gouvernements ne perdoient jamais de vue : ils ſçavoient qu'elles ſont la baſe de toute légiſlation, & qu'en vain feroit-on de bonnes loix, ſi de bonnes mœurs n'en aſſuroient l'exécution. La cruauté des opérations chirurgicales d'Archagathus firent chaſſer les médecins de Rome (*a*) : elle bannit auſſi de ſon ſein les ſophiſtes & les orateurs Grecs qu'on accuſoit d'y avoir introduit & d'y nourrir le goût des arts & des vices de la Grece : vraiſemblablement elle n'y eût pas laiſſé ſubſiſter long-temps un art qui, exercé par des hommes, auroit été, ſous une vaine apparence d'utilité, menacer le ſanctuaire du mariage, & qui, en portant atteinte à la principale ſauve-garde des familles, eût bientôt attaqué les reſſorts de l'Etat ; un art qui, à force d'alarmer la pudeur des femmes, les eût bientôt accoutumées à

(*a*) Aulu-Gel. Lib. 13.

ne plus rougir de rien, & leur eût peut-être fait perdre jusqu'au souvenir de cette vertu sévere qui leur avoit mérité l'estime & la vénération des Romains, & qui avoit été jadis le principe des plus grandes révolutions. Caton, qui dégrada un sénateur pour avoir embrassé sa femme en présence de sa fille, Caton, toujours attentif à repousser la corruption du cœur des citoyens, n'eût jamais permis que leurs femmes, en donnant des enfants à la république, ternissent ce bienfait par l'oubli de la premiere de toutes les bienséances.

Toutes les nations (*a*) se sont assez

(*a*) Il faut en excepter les Athéniens, à cette époque où ils avoient interdit tout exercice de la médecine & de la chirurgie aux femmes. Comme les Athéniennes avoient beaucoup de répugnance pour se soumettre à une loi qui violoit leur pudeur, en les forçant de se faire accoucher par des hommes, une d'entr'elles plus courageuse, & comme un autre Curtius, se dévouant pour son sexe, se

accordées, jusques vers le milieu du dernier siecle, à ne point admettre le ministere des hommes dans les accouchements. M. Astruc (*a*) prétend que

---

travestit en homme pour avoir le droit, à la faveur de ce déguisement, d'exercer la profession d'accoucheur. Toutes les femmes qui étoient du secret eurent recours à elle, & les autres accoucheurs perdirent leurs pratiques. Une grande réputation est un crime aux yeux de l'envie. Elle arma donc bientôt contre Agnodice (c'étoit le nom de l'accoucheur femelle) tous les jaloux que la fortune lui faisoit. Elle eut recours à ses armes favorites, à la calomnie. Heureusement ses imputations sont pour l'ordinaire concertées avec plus de méchanceté que d'adresse; & celles qu'elle employa contre Agnodice étoient de nature à pouvoir être aisément démenties. On l'accusa de séduire les femmes des citoyens. Par le seul aveu de sexe, elle confondit l'imposture. Les Athéniens virent les inconvénients de leur loi, & prirent le sage parti d'en modifier les dispositions.

(a) *Maladies des Femmes*, Tom. VII. *Hist. sommaire de l'art d'accoucher.*

ce n'eſt qu'en 1663 qu'on a commencé à la Cour à ſe ſervir d'accoucheur ; & ce fut, dit-on, dans une de ces occaſions (*a*) où l'honneur en danger ne prend conſeil que du trouble qui l'é-

(*a*) Ce fut, dit M. Aſtruc, aux premieres couches de mademoiſelle de la Valiere, & pour mieux s'aſſurer du ſecret. On craignit que la préſence d'une ſage-femme, dans le palais où les ſoupçons régnoient déja, ne fournît un nouvel aliment à la maligne curioſité des courtiſans : on ſe ſervit, pour leur donner le change, d'un chirurgien que ſon miniſtere attachoit à la Cour. Au ſurplus, on ne peut pas diſconvenir qu'il n'y ait eu dans tous les temps des hommes qui ont étudié ou enſeigné l'art des accouchements. Nous avons des traités d'Accouchements très-anciens, faits par des médecins. Les chirurgiens, en s'exerçant aux autres opérations chirurgicales, ne négligeoient pas celle de l'accouchement. Mais l'uſage habituel & journalier des accoucheurs n'étoit point établi, comme il l'eſt à préſent ; ils n'intervenoient que dans les cas difficiles, où l'on croyoit avoir beſoin d'un opérateur exercé.

gare, & viole une partie des regles pour ſauver l'autre. Qui le croiroit ! ce fut la honte qui fit pour la premiere fois recourir à des hommes. Un roi qui connoiſſoit le pouvoir de l'exemple ſur le trône, & qui vouloit cacher ſes foibleſſes, & ménager la délicateſſe de celle qui les partageoit, crut ne point pouvoir remettre en de meilleures mains un intérêt ſi cher. C'eſt ainſi que Jupiter confioit quelquefois à des dieux ſubalternes, plutôt qu'à des déeſſes, ſon embarras & le ſoin de dérober aux yeux de Junon les fruits de ſes infidélités. Quoi qu'il en ſoit, ce ne fut pas ſans doute dans un moment tranquille, qu'une femme dut pour la premiere fois ſe réſoudre à s'abandonner à la merci d'un homme pour accoucher. Les premiers exemples ayant été donnés par ces perſonnes, dont le rang & l'état forcent l'opinion, l'uſage des accoucheurs s'eſt étendu & répandu depuis avec cette rapidité qu'ont toutes

les inventions du luxe, quoique des médecins mêmes (*a*) se soient efforcés d'en faire voir les inconvénients (*b*).

Revenons à la femme qui a accouché. Lorsque l'enfant est dehors, le travail est bien quelques moments suspendu, mais n'est pas encore fini. Le placenta & les membranes qui enveloppoient l'enfant, restent pour l'ordinaire encore attachés à la matrice après l'accouchement. Cet organe s'agite

---

(*a*) Il y a un ouvrage de M. Hecquet, intitulé, *De l'Indécence qu'il y a aux hommes d'accoucher les femmes.*

(*b*) Il y a cependant encore des femmes qu'il seroit impossible de résoudre à se faire accoucher par des hommes, on ne dit pas, dans les lieux où cet emploi est confié aux femmes, mais dans les villes où les accoucheurs sont le plus en vogue. Il y a, dit-on, une grande reine en Europe qui a un accoucheur dont elle ne se sert jamais. Des femmes l'accouchent, & l'accoucheur est dans l'antichambre, comme un témoin du tribut qu'on rend encore à un usage auquel on a renoncé.

donc encore pour en procurer l'expulsion, mais moins fortement que pour opérer la sortie de l'enfant. Après s'être débarrassé de l'arriere-faix, il travaille à évacuer toutes les humeurs qui lui deviennent inutiles; ce qui produit pendant quelques jours des écoulements qui changent successivement de nature à mesure que les vaisseaux de la matrice se rétréciſſent, & dont la cessation annonce que cet organe a repris entiérement son premier état.

CHAPITRE VIII.

De l'Allaitement.

COMME l'enfant, ainſi que les petits dans beaucoup d'eſpeces d'animaux, eſt incapable, immédiatement après ſa naiſſance, de faire uſage des aliments ſolides dont la mere ſe nourrit, il falloit qu'il trouvât encore en elle des organes propres à lui fournir une nourriture analogue à celle qui l'avoit ſuſtenté pendant qu'il étoit dans ſon ſein. Ces derniers organes, avec un appareil tout différent, n'exercent à cet égard que la même fonction dont la matrice s'acquittoit pendant la groſſeſſe. Après l'accouchement, celle-ci n'a plus rien à faire qu'à écarter les débris de l'échafaudage qui y ſoutenoit l'enfant, & à reprendre ſa premiere aſſiette. Cela fait, la nature ſemble tranſporter toute ſon activité, & diriger la ſomme des forces qu'elle y employoit,

vers les organes qui doivent lui ſuccéder dans ſa principale tâche. Enfin les mamelles deviennent alors le ſeul objet de ſon attention, parce que c'eſt d'elles qu'elle a eſſentiellement beſoin pour le ſoutien du nouveau-né.

La poſition extérieure & élevée de cet organe dans la femme, étoit la plus convenable à un nourriçon qui, ne pouvant plus puiſer ſa ſubſiſtance au-dedans de la mere, ni la prendre de lui-même au-dehors, étoit deſtiné à être porté vers elle : poſition admirable, qui, en tenant l'enfant ſous les yeux & dans les bras de la mere, établit entr'eux un échange intéreſſant de tendreſſe, de ſoins & de careſſes innocentes, qui met l'un à portée de mieux exprimer ſes beſoins, & l'autre de jouir de ſes propres ſacrifices, en en contemplant continuellement l'objet.

Cet organe eſt double, & ſymétriquement diſpoſé ſur la partie antérieure de la poitrine. Il entre eſſentiellement

dans l'idée de la beauté ; de sorte qu'en consommant & en perfectionnant l'ouvrage de la génération, il sert en même temps à parer la femme & à augmenter ses attraits naturels. Cela vient à l'appui du principe que nous avons établi ailleurs (*a*), que la beauté n'est que l'aptitude à bien remplir un objet utile & grand, fondée sur des rapports exacts & sensibles. Cela est d'autant plus inconteſtable par rapport à l'organe dont il s'agit ici, que la forme que le seul agrément feroit rechercher en lui, est aussi celle qui est la plus propre à effectuer les intentions de la nature. Un trop grand volume, une forme applatie ou trop petite (*b*), s'éloigneroient également des justes rapports que sa destination exige.

La nature n'attend pas le terme de

(*a*) Seconde partie, chapitre premier.

(*b*) Roderic. à Castro. *Univers. mulieb. morb. medicina*, *Pars I.* Lib. IV. cap. 13.

l'accouchement pour disposer les mamelles à la fonction qui leur est propre; elle y forme ou transporte du lait quelque temps avant que cette époque arrive, par une espece de prévoyance: mais, lorsque l'accouchement est tout-à-fait terminé, elle y conduit par torrents, quelquefois (*a*) assez impétueux pour y causer du gonflement & de la douleur, cette liqueur précieuse, aussi agréable à la vue que flatteuse au goût. Sa blancheur qui la rapproche du chyle, l'a quelquefois fait regarder comme une émanation immédiate de ce fluide, ou du moins comme un résultat très-voisin de la premiere digestion. Il est certain que le lait est, après le chyle, celle de toutes les liqueurs du corps humain, que l'action vitale a le moins dénatu-

(*a*) Ce mouvement fébrile qui accompagne l'abord du lait dans les mamelles, & qu'on appelle la fievre de lait, n'a pas lieu dans toutes les femmes.

rée, & qui conſerve le plus des qualités ſenſibles des aliments qui en ont fourni la matiere. Mais il préſente, ſoit dans ſa formation, ſoit dans ſes effets, des phénomenes qui doivent le faire conſidérer comme un fluide particulier. Une raiſon qui prouve invinciblement que du lait n'eſt pas du chyle, c'eſt que le lait qu'on détourne de ſa deſtination naturelle, & qu'on repouſſe dans les routes communes des autres humeurs, ne s'amalgame point avec elles, & prend le caractere d'une humeur étrangere qui devient nuiſible, ſi la nature ne parvient point à la chaſſer par les différents couloirs ; au lieu qu'on ne s'eſt jamais aviſé de dire que le chyle fût un fluide dangereux qui ne ſympathiſe point avec les humeurs, puiſqu'il ſert au contraire à les renouveller toutes.

Le lait eſt une production animale, due à un travail de la nature, qui n'a & ne peut avoir lieu qu'un certain

temps. Si le lait étoit un effet paſſif de l'organiſation & du cours ordinaire du ſang, les femmes & les femelles des animaux en auroient toujours, parce qu'elles ont toujours la matiere & les inſtruments avec leſquels la nature le produit. Il faut donc que la nature, excitée par un but important, les mette en œuvre, & en tire ce qu'ils ne ſçauroient jamais produire d'eux-mêmes.

L'abord plus ou moins tumultueux du lait dans les mamelles, après l'accouchement, ne dépend point non plus du ſimple refoulement des humeurs que la matrice renvoie. La communication prétendue des vaiſſeaux & des nerfs de ces deux parties n'eſt pas aſſez marquée, pour juſtifier l'opinion de ceux qui lui attribuent le reflux des humeurs & du lait vers le ſein: il y a beaucoup de parties voiſines de la matrice, auxquelles il ſeroit peut-être plus aiſé de s'en emparer. S'ils ſe rendent de préférence aux mamelles, c'eſt l'effet d'une direction

particuliere de la part de la nature; c'eſt plutôt l'effet d'une convenance morale, que celui d'une néceſſité phyſique. Enfin la nature le conduit vers le ſein, parce qu'il n'y a que lui qui puiſſe le tranſmettre à l'enfant commodément.

Il y a ſans contredit entre cet organe & la matrice un commerce manifeſte de ſenſibilité, qui fait qu'ils ſe partagent ou ſe communiquent réciproquement leurs affections; mais ce commerce eſt moins fondé ſur les liens phyſiques qui les uniſſent, que ſur l'objet de deſtination commune qui les aſſujettit tous deux à des fonctions preſque ſemblables, & en vertu duquel l'un ne ſçauroit éprouver une ſenſation, ſans exciter une ſenſation analogue dans l'autre. Ils paroiſſent tous les deux propres à former du lait, & lorſque l'un en eſt ſurchargé ou n'en a plus que faire, ce qui peut arriver de plus avantageux c'eſt que l'autre s'en ſaiſiſſe. Auſſi la na-

ture bien ordonnée, & qu'on ne contrarie point, lui permet-elle rarement de s'égarer dans les autres organes, où il seroit plus étranger & plus nuisible que dans ceux qui sont destinés à le produire.

Il ne faut pas seulement une action immédiate du principe vital pour conduire ou former le lait dans les mamelles, il faut encore qu'une secousse de sa part en opere l'excrétion ou la sortie. Le lait ne couleroit jamais dans la bouche du nourriçon, ni ne céderoit jamais aux autres moyens par lesquels on sollicite son écoulement, sans une disposition active de la part de l'organe, qui se dresse & se roidit pour exprimer la liqueur qu'il contient (*a*). On peut déterminer cette disposition par des frottements proportionnés à la sensibilité de la partie. L'instinct, l'expé-

(*a*) M. de Bordeu, *Recherches sur les Glandes.*

rience

rience ou le hasard apprennent à l'enfant à chatouiller avec sa tête ou avec ses mains la mamelle qu'il suce, pour en tirer une plus grande abondance de lait. Les irritations légeres, & même agréables, produites par-là sur cet organe, se trouvant répétées plusieurs fois le jour, y entretiennent & fixent pendant tout le temps de l'allaitement un courant d'humeurs, qui fait diversion pour l'ordinaire aux autres évacuations particulieres à la femme. Cette diversion est nécessaire, & montre combien il seroit préjudiciable au nourriçon que la mere écoutât des desirs capables de rappeller ailleurs une influence dont il ne peut point se passer. Il est d'ailleurs contre la nature qu'elle puisse s'occuper avantageusement de plusieurs objets à la fois, & qu'elle entreprenne un nouvel ouvrage, avant d'avoir mis la derniere main à celui qui captive actuellement son attention.

La continence n'est pas la seule vertu

convenable à une nourrice ; toutes les passions vives ou tristes ont plus ou moins de pouvoir sur l'élaboration du lait. Pour en éprouver moins l'activité, il faudroit, autant qu'il seroit possible, que les femmes qui nourrissent se retirassent à la campagne : la tranquillité & le sommeil qui leur sont spécialement nécessaires, fuient le tumulte & le bruit des villes. Les avantages d'un air pur, celui d'une nourriture plus fraîche, qu'offrent à la campagne les végétaux de toute espece, devroient aussi faire préférer ce dernier séjour. Il suffit que la nourriture d'une nourrice soit abondante ; il seroit inutile, & peut-être même nuisible, qu'elle fût recherchée. Ce qu'il y a de plus essentiel pour le nourriçon, c'est qu'elle ait un tempérament sain & une ame paisible.

Quant à la patience qui doit lui faire supporter sans murmure les fréquentes importunités de l'enfant, la nature y a pourvu en lui donnant un fonds de

tendreſſe qui ne ſe rebute jamais. Ici ſe manifeſtent d'une maniere bien ſenſible le but & les effets de ce caractere mobile qu'on a dit être particulier à la femme, & qui ſemble ſi peu fait pour admettre des ſentiments excluſifs. Elle eſt deſtinée à produire pluſieurs enfants, à les nourrir, & à les défendre contre toute atteinte. Chacun exige les mêmes ſoins, la même vigilance, la même ſollicitude, parce qu'ils ſont tous également foibles. Si la femme eût été trop ſuſceptible de ces attachements durables qui ne permettent point à l'ame de perdre un inſtant leur objet de vue, qui ſe roidiſſent contre les obſtacles, & que le temps même fortifie; cette diſpoſition eût peut-être contrarié cet inſtinct qui veut qu'après avoir prodigué la tendreſſe dont elle eſt capable à l'un de ſes enfants, elle la tranſporte ſucceſſivement ſans partage à tous les autres, & qu'elle montre pour chacun cette ſublime chaleur de ſentiment, qu'il

ſemble qu'on ne puiſſe avoir qu'une fois (*a*).

Le moyen que la nourrice emploie le plus ſouvent pour appaiſer les cris de l'enfant qui pleure, c'eſt de lui préſenter ſa mamelle, parce qu'elle craint toujours que ce ne ſoit la faim qui le fait pleurer. A la vérité, il a ſouvent

---

(*a*) Il ne faut pas croire que l'affection qu'on a pour ſes enfants, lorſqu'ils ſont grands, ſoit de la même nature que celle qu'une mere a pour l'enfant qu'elle nourrit. La premiere eſt un ſentiment factice, fondé ſur l'habitude, & ſur-tout ſur l'amour-propre qui nous fait enviſager ceux qui doivent hériter de nos biens & de notre nom, comme une extenſion de notre être, & une continuation de nous-mêmes, qui ſemble, en quelque ſorte, nous ſouſtraire au trépas. La tendreſſe d'une mere pour ſon nourriçon, ne doit rien à la réflexion, & porte dans ſa ſainte énergie les traits de ce délire qui caractériſe toutes les impulſions naturelles. Cette tendreſſe, comme celles que les poules & d'autres animaux ont pour leurs petits, doit finir avec les beſoins de l'enfant,

beſoin de tetter. Un corps qui ſe développe & qui tend à ſon accroiſſement, dont tous les émonctoires ſont ouverts, & dont les excrétions ſont peut-être relativement-plus abondantes que celles des perſonnes adultes, demande une nourriture conſidérable. Mais ce n'eſt pas toujours la faim qui eſt le principe de ſes pleurs ; quelquefois il ſe taît lorſqu'il tient le mamelon, & ne le ſuce point. Comme l'exiſtence d'un enfant nouvellement né eſt toute ſenſitive, s'il ne dort point, il veut ſentir & être affecté ; c'eſt le beſoin de ſenſations qui lui fait ſouvent chercher la mamelle : le ſilence & l'obſcurité ſemblent l'effrayer ; il eſt dans le mal-aiſe, il ſemble craindre le néant, lorſque rien n'amuſe ſes yeux ou ne frappe ſes oreilles. Le mamelon eſt alors dans ſa bouche un ſimple objet de diſtraction. On pourroit ſouvent ſoulager la nourrice, en ſubſtituant au mamelon des objets colorés ou ſonores, capables de

fixer quelque temps l'enfant. Les couleurs vives attachent singuliérement sa vue ; il écoute avec plaisir les chansons & le babil de sa nourrice & de toute autre personne. Il y a cet avantage, en l'amusant ainsi, que ses sens, qui sont les instruments de toutes les connoissances qu'il doit acquérir, sont plutôt développés. Ses cris cedent aussi à un balancement doux qui remue son corps. C'est un des moyens de lui faire sentir son existence, dont on abuse quelquefois, mais qui n'est point nuisible quand on en fait un usage modéré. En berçant avec précaution l'enfant, on lui procure un exercice salutaire, dont il n'étoit pas même tout-à-fait privé dans le sein de sa mere. En distinguant donc bien en lui la faim d'avec le besoin d'être distrait, on parviendroit peut-être à régler le temps qu'il doit tetter chaque jour.

Quoique le terme de l'allaitement soit marqué par la nature même dans

l'entiere & parfaite éruption des dents, on peut l'avancer sans inconvénient, en faisant succéder peu à peu le lait des animaux à celui de la nourrice, & en accoutumant l'enfant par gradation à des aliments plus solides. Nous disons ceci pour les meres qui n'ont pas beaucoup de lait, ou pour qui une santé délicate rend le joug de l'allaitement trop onéreux.

Pour ce qui regarde celles qui s'en sont tout-à-fait affranchies, nous pourrions, comme on l'a déja souvent fait, montrer qu'on ne viole pas impunément les loix de la nature, & présenter la liste des maux qui suivent cette infraction. Nous les ferons assez pressentir, en rappellant que nous avons considéré (*a*) le lait retenu dans le corps comme un principe de corruption pour toutes les autres humeurs. Sans compter ces maladies trop graves

(*a*) Page 53.

& trop ſenſibles pour n'en pas appercevoir la cauſe, auxquelles les femmes qui ne nourriſſent point ſont les plus ſujettes, elles tombent quelquefois, même long-temps après leurs couches, dans un état de langeur ou de dérangement qui annonce que quelque humeur hétérogene trouble en elles l'exercice ordinaire de la ſenſibilité, & qui, leur enlevant leur fraîcheur, leur éclat, & les autres agréments qu'elles vouloient conſerver, les prive du fruit même de leur faute.

On ſent bien cependant que l'obligation de nourrir ne s'étend point à celles qui ne peuvent donner à leur enfant qu'une nourriture inſuffiſante ou mal ſaine. Celles qui manquent de lait, ou, ce qui eſt encore plus commun dans les grandes villes, qui l'ont mauvais, ne ſçauroient mieux faire que d'envoyer leurs enfants à la campagne; ils y trouveront peut-être, dans un lait aſſaiſonné par la tempérance & la fru-

galité, qu'une payſanne robuſte leur fournira, un remede à des maux produits par les vices oppoſés à ces vertus; ils ſe dépouilleront dans cette ſource pure des levains infects qu'on leur a tranſmis avec la vie. Ils y recevront une exiſtence plus ſolide que celle qu'ils doivent à des parents énervés, & à peine en état de ſoutenir la leur; il peut même réſulter de là des effets moraux, capables de tempérer un peu celui de l'inégalité des conditions. Le riche, nourri chez des payſans, ſera moins diſpoſé à en mépriſer l'honorable pauvreté, lorſqu'il ſera livré aux preſtiges & aux plaiſirs de l'opulence, & que tout conſpirera à lui faire oublier qu'il eſt homme. Dans un de ces moments où l'ame eſt plus facile à émouvoir, & où la nature rappelle même l'homme vicieux à ſes ſemblables, en voyant l'humble chaumiere du villageois, il ſe dira avec attendriſſement : Voilà mon premier ſéjour, voilà mon berceau; la

frivole dissipation & le tracas brillant qui rempliſſent ma vie, ne valent pas les jeux innocents que j'y goûtois dans mon enfance : ceux qui l'habitent ne me devoient que des ſoins, & ils me prodiguoient cette tendreſſe que la nature ou l'innocence des mœurs peuvent ſeules inſpirer : c'eſt-là que ſe forment ces hommes vigoureux dont la ſueur fait germer les ſubſtances qui me nourriſſent, & dont les bras défendent les foyers où je m'endors dans la molleſſe : que dis-je? s'il coule dans mes veines une goutte de ſang qui ſoit exempte de corruption, s'il reſte encore dans mon ame un ſentiment honnête, je l'ai peut-être ſucé avec le lait qu'ils m'ont donné.

Si des raiſons tirées de notre organiſation & de l'enchaînement naturel de nos fonctions, obligent toute femme qui n'eſt point malade à nourrir, les raiſons morales qui ſemblent l'y aſtreindre ne ſont pas d'un moindre poids pour celle dont l'ame eſt ſenſible &

droite. Un nourriçon abandonné aux soins mercenaires d'une nourrice, les dangers d'un lait qui ne doit pas toujours être analogue à sa constitution, qui peut même, selon quelques médecins, (& ce n'est pas tout-à-fait sans fondement) influer sur ses mœurs & sur son caractere; les maux physiques dont il peut l'infecter; enfin la tendresse de l'enfant, dévolue à une autre qu'à sa mere qui, n'en remplissant pas les fonctions, ne doit pas s'attendre à en recevoir le prix, sont des motifs bien puissants pour faire proscrire un abus si contraire à l'ordre naturel. Tous les animaux faits pour nourrir leurs petits, ne se reposent point d'un soin si cher sur d'autres; une espece dans laquelle le pere & la mere ne montreroient de l'ardeur que pour engendrer, & se déroberoient à l'obligation d'en nourrir les fruits, seroit une dissonnance dans la nature.

Cela ne choque pas moins l'ordre de la société, où chacun a ses fonctions à

exercer, & où chaque ſexe eſt lié par des obligations particulieres. Il ſemble donc qu'une femme n'a droit à tous les avantages qu'elle procure à ſes membres, que quand elle en a rempli tous les devoirs ; & elle n'a fait que la moitié de ſa tâche lorſqu'elle ne nourrit point l'enfant qu'elle a mis au jour. Elle n'eſt bien digne du rang qu'elle y occupe, que lorſqu'après en avoir fait l'ornement par ſes charmes, elle a contribué à en augmenter la force, en lui donnant des citoyens vigoureux & ſains, qui aient reçu d'elle, avec le lait, l'exemple d'un inviolable attachement aux devoirs ſacrés qu'elle impoſe.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

Des Différences générales qui distinguent les deux Sexes.

CHAP. I. *IDÉE GÉNÉRALE de l'Homme & de la Femme*, Page 1

CHAP. II. *Des Parties solides qui servent de base au corps de la Femme*, 8

CHAP. III. *De la nature des Parties solides & sensibles qui composent les organes de la Femme*, 15

CHAP. IV. *Des Effets immédiats qui paroissent dériver de l'organisation des Parties sensibles de la Femme,* 22

CHAP. V. *Des rapports naturels qui sont entre les Parties solides & les Parties fluides du corps de la Femme, & du Tempérament propre au Sexe,* 50

CHAP. VI. *Des Changements & des Altérations nécessaires qu'éprouve le Tempérament de la Femme,* 69

CHAP. VII. *Des Moyens naturels qui conservent, & des Causes accidentelles qui peuvent changer ou faire dégénérer le Tempérament de la Femme,* 88

SECONDE PARTIE.

Des Différences particulieres qui distinguent les deux Sexes.

CHAP. I. *Des Organes & des Moyens particuliers par lesquels la Femme concourt à la génération*, 133

CHAP. II. *Du flux périodique & menstruel auquel le Sexe est assujetti*, 178

CHAP. III. *De l'Influence de la Femme dans l'œuvre de la génération*, 209

CHAP. IV. *Des Effets de l'imagination de la mere sur l'enfant*, 258

CHAP. V. *De la Grossesse*, 270

CHAP. VI. *Du terme naturel de l'Accouchement*, 292

CAHP. VII. *De l'Accouchement naturel*, 311

CHAP. VIII. *De l'Allaitement*, 353

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Syſtême phyſique & moral de la Femme, ou Tableau philoſophique de l'Etat, de la Structure organique, du Tempérament, des Mœurs & des Fonctions propres au Sexe; par M. Rouſſel, docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier.* Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 25 Juin 1775.

BUQUET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil; Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé

le sieur VINCENT, imprimeur, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public les Ouvrages intitulés, *Système physique & moral de la Femme, &c. par M. Roussel; Dictionnaire des Artistes, par M. l'abbé Fontenay; Pratique moderne de la Chirurgie, par M. Ravaton*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *six années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende

contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons

& enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le dix-neuvieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-quinze, & de notre Regne le deuxieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 225. fol. 461, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 28 Juillet 1775.

Signé *SAILLANT, Syndic.*

Fautes à corriger.

PAGE 25, ligne 1, d'un autre sexe, *lisez* de l'autre sexe.

—— 41, —— 22, d'une, *lisez* d'un.

—— 54, —— 5, aucun, *lisez* aucune.

—— 121, —— 2, elles, *lisez* ils.

—— 195, —— 21, unes, *lisez* une.

—— 243, —— 11, issue, *lisez* ouverture.

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
BF
152
R76

RARE BOOKS DEPARTMENT